UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01073365 7

Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
A. F. B. Clark

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/thatrechoiside02regn

THÉATRE CHOISI DE REGNARD

TOME II

Peint par H. Rigaud. Gravé par Tardieu.

JEAN-FRANÇOIS REGNARD

THÉATRE CHOISI
DE
REGNARD

Notice et annotations
par George ROTH
Agregé de l'Université.

TOME II

Trois gravures hors texte.

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS

LES MENECHMES.

COMEDIE.

Avec une Epître à Mr. Despreaux.

Par Mr. REGNARD.

Le prix est de vingt sols.

A PARIS.

Chez PIERRE RIBOU, sur le Quay des Augustins, à la descente du Pont-Neuf, à l'Image S. Loüis.

M. DCCVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TITRE DE L'ÉDITION ORIGINALE DE 1706.

PERSONNAGES

MÉNECHME, } frères jumeaux.
LE CHEVALIER MÉNECHME, }
DÉMOPHON, père d'Isabelle.
ISABELLE, amante du chevalier.
ARAMINTE, vieille tante d'Isabelle, amoureuse du Chevalier.
FINETTE, suivante d'Araminte.
VALENTIN, valet du Chevalier.
ROBERTIN, notaire.
UN MARQUIS, gascon.
M. COQUELET, marchand.

La scène est à Paris, dans une place publique.

PG
1913
A19
1926
L2

LES MÉNECHMES

Comédie en cinq actes, en vers

Représentée pour la première fois
le 4 décembre 1705

NOTICE

Regnard s'est inspiré d'une pièce de Plaute, portant le même titre et basée également sur les méprises que peuvent occasionner la ressemblance physique de deux frères jumeaux.

L'idée avait d'ailleurs été souvent reprise depuis le poète latin. Shakespeare compliqua la donnée dans sa Comédie des Méprises. *Rotrou écrivit ses* Ménechmes *soixante-douze ans avant Regnard* (1632). *Et la même intrigue a tenté la verve d'un auteur contemporain, M. Tristan Bernard, dans les* Jumeaux de Brighton.

Ménechme est un provincial grossier, qui va à Paris recueillir la succession d'un oncle. Son frère, le Chevalier Ménechme, qu'il croit mort, mène à Paris joyeuse vie. Une vieille, Araminte, est disposée à l'enrichir en l'épousant ; mais il aime Isabelle, fille de Démophon et nièce d'Araminte. Or il se trouve que c'est cette même Isabelle que Démophon réserve comme femme à Ménechme le provincial. Le Chevalier, avec l'aide de son valet Valentin, profite de la ressemblance qu'il a avec son jumeau : il touche chez le notaire les 60.000 *écus de la succession et se fait bien accueillir de Démophon. Son frère, au contraire, pris pour le Chevalier, est assailli par la tendre Araminte et sa suivante Finette, par le créancier Coquelet, par un marquis gascon, qui se fait payer une dette de jeu, par le notaire Robertin, qui soutient lui avoir payé son argent. A la fin, il consent à partager la succession avec le Chevalier, qui épousera Isabelle, et à prendre lui-même Araminte pour femme. Le dénouement n'est guère moral, et le héros, le Chevalier, est loin d'être un modèle de délicatesse. Mais la rapidité avec laquelle Regnard démêle les quiproquos les plus embrouillés, la variété et l'entrain des scènes épisodiques sont d'une extrême gaieté.*

LES MÉNECHMES

ou les Jumeaux

— 1705 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : LE CHEVALIER, *seul.*

Je suis tout hors de moi. Maudit soit le valet !
Pour me faire enrager il semble qu'il soit fait :
Je ne puis plus longtemps souffrir sa négligence.
Tous les jours le coquin lasse ma patience.
Il sait que je l'attends.

SCÈNE II : VALENTIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER

Mais enfin je le vois.
D'où viens-tu donc, maraud? Dis, parle, réponds-moi.

VALENTIN *met à terre une valise qu'il portait et s'assied dessus.*

Quant à présent, monsieur, je ne vous puis rien dire ;
Un moment, s'il vous plaît, souffrez que je respire :
Je suis tout essoufflé.

LE CHEVALIER

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au désespoir et me jouer ces tours ?
Je ne sais qui me tient que de vingt coups de canne...
Quoi ! maraud ! pour aller jusques à la douane
Retirer ma valise, il te faut tant de temps?

VALENTIN

Ah ! monsieur, ces commis sont de terribles gens [1] !
Les juifs, tout juifs qu'ils sont, sont moins durs, moins arabes :
Ils ne répondent point que par monosyllabes :
Oui. Non. Paix. Quoi? monsieur... Je n'ai pas le loisir.
Mais, monsieur... Revenez. Faites-moi le plaisir...
Vous me rompez la tête ; allez ! Enfin, les traîtres,
Quand on a besoin d'eux, sont plus fiers que leurs maîtres.

LE CHEVALIER

Quoi ! tu serais resté jusqu'à l'heure qu'il est
Toujours à la douane?

VALENTIN

Oh ! non pas, s'il vous plaît.
Voyant que le commis qui gardait ma valise
Usait depuis une heure avec moi de remise [2],
Las d'avoir pour objet [3] un visage ennuyeux,
J'ai cru qu'au cabaret j'attendrais beaucoup mieux.

LE CHEVALIER

Faudra-t-il que le vin te commande sans cesse?

VALENTIN

Vous savez que chacun, monsieur, a sa faiblesse,
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient malgré moi, dans le mauvais chemin.
Je me sens de bien vivre une assez bonne envie.

LE CHEVALIER

Mais pourquoi hantes-tu mauvaise compagnie?

VALENTIN

Je fais de vains efforts, monsieur, pour l'éviter ;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER

Que dis-tu donc, maraud?

VALENTIN

Monsieur, un long usage
De parler librement me donne l'avantage.

---

1. Ce vers est imité des *Fâcheux* de Molière (a. III, sc. II). — 2. *User de remise* : attendre. — 3. *Objet* : spectacle.

En pareil cas que moi vous vous êtes trouvé ;
Assez souvent, d'un vin bien pris et mal cuvé,
Je vous ai vu le chef plus lourd qu'à l'ordinaire :
J'ai même quelquefois prêté mon ministère
Pour vous donner la main et vous conduire au lit.
De ces petits excès je ne vous ai rien dit :
Nous devons nous prêter aux faiblesses des autres,
Leur passer leurs défauts, comme ils passent les nôtres.

LE CHEVALIER

Je te pardonnerais d'aimer un peu le vin,
Si je te connaissais à ce seul vice enclin :
Mais ton maudit penchant à mille autres te porte ;
Tu ressens pour le jeu la pente la plus forte...

VALENTIN

Ah ! si je joue un peu, c'est pour passer le temps.
Quand vous percez [1] les nuits dans certains noirs brelans [2],
Je vous entends jurer au travers de la porte :
Je jure, comme vous, quand le jeu me transporte ;
Et, ce qui peut tous deux nous différencier,
Vous jurez dans la chambre, et moi sur l'escalier.
Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur extrême,
Buvez, jouez, aimez ; je bois, je joue, et j'aime :
Et si je suis coquet, c'est vous qui le premier,
Consommé dans cet art, m'apprîtes le métier.
Vous allez chaque jour, d'une ardeur vagabonde,
Faisant rafle partout de la brune à la blonde.
Isabelle à présent vous retient sous sa loi ;
Vous l'aimez, dites-vous : je ne sais pas pourquoi...

LE CHEVALIER

Tu ne sais pas pourquoi ! Se peut-il qu'à ses charmes,
A ses yeux tout divins on ne rende les armes?
Je la vis chez sa tante, où j'en fus enchanté ;
Le trait qui me perça, mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN

Autrefois cependant pour sa tante Araminte,
Toute folle qu'elle est, vous aviez l'âme atteinte.

---

1. *Percer la nuit* : passer la nuit. — 2. *Brelan* : tripot.

J'approuvais fort ce choix : outre que ses ducats
Nous ont plus d'une fois tiré de mauvais pas,
J'y trouvais mon profit : vous cajoliez la tante,
Et moi je pourchassais Finette la suivante.
Ainsi vous voyez bien...

LE CHEVALIER

Oui ; je vois, en un mot,
Que tu fais le docteur, et que tu n'es qu'un sot.
Pour t'empêcher de dire encor quelque sottise,
Finissons, et chez moi va porter ma valise.

VALENTIN, *ramassant la valise, pour la mettre sur son épaule.*

J'obéis : cependant, si je voulais parler,
Sur un si beau sujet je pourrais m'étaler.

LE CHEVALIER

Eh ! tais-toi.

VALENTIN

Quand je veux, je parle mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER

Quelle est cette valise?

VALENTIN

Eh ! parbleu, c'est la vôtre.

LE CHEVALIER

De la mienne elle n'a ni l'air ni la façon.

VALENTIN

J'ai longtemps, comme vous, été dans le soupçon ;
Mais de votre cachet la figure[1] et l'empreinte,
Et l'adresse bien mise, ont dissipé ma crainte.
Lisez plutôt ces mots distinctement écrits ;
C'est : « A monsieur Ménechme, à présent à Paris. »

LE CHEVALIER

Il est vrai ; mais enfin, quoi que tu puisses dire,
Je ne reconnais point cette façon d'écrire ;

1. La *figure* (d'un cachet) : le modèle, le dessin.

Enfin ce n'est point là ma valise.

VALENTIN

D'accord.
Cependant à la vôtre elle ressemble fort.

LE CHEVALIER

Tu m'auras fait ici quelque coup de ta tête.

VALENTIN

Mais vous me prenez donc, monsieur, pour une bête?
En revenant de Flandre, où par trop brusquement
Vous avez pris congé de votre régiment,
Et passant à Péronne, où fut le dernier gîte,
Nous y prîmes la poste ; et, pour aller plus vite,
Vous me fîtes porter au coche, qui partait,
Votre malle assez lourde, et qui nous arrêtait :
J'obéis à votre ordre avec zèle et vitesse ;
Je fis, par le commis, mettre dessus l'adresse :
Ainsi je n'ai rien fait que bien dans tout ceci [1].

LE CHEVALIER

C'est de quoi, dans l'instant, je veux être éclairci.
Ouvre vite, et voyons quel est tout ce mystère.

VALENTIN, *tirant un paquet de clefs.*

Dans un moment, monsieur, je vais vous satisfaire...
Ouais, la clef n'entre point !

LE CHEVALIER

Romps chaîne et cadenas.

VALENTIN

Puisque vous le voulez, je n'y résiste pas.
Or sus, instrumentons...

LE CHEVALIER

Qu'as-tu ? Tu me regardes !

VALENTIN

Je ne vois là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER

Comment donc, malheureux?

---

1. Je n'ai rien fait qui ne fût bien ; tout ce que j'ai fait est bien.

VALENTIN

Monsieur, point de courroux.
Au troc que nous faisons, peut-être gagnons-nous ;
Et je ne crois pas, moi, que dans votre valise
Nous eussions pour vingt francs de bonne marchandise.

LE CHEVALIER

Et ces lettres, maraud, qui faisaient mon bonheur,
Où l'aimable Isabelle exprimait son ardeur,
Qui me les rendra? dis.

VALENTIN, *tirant un paquet de lettres de la valise.*

Tenez, en voilà d'autres
Qui vous consoleront d'avoir perdu les vôtres.

LE CHEVALIER, *prenant les lettres.*

Sais-tu que les railleurs et les mauvais plaisants
D'ordinaire avec moi passent fort mal leur temps?
(*Le chevalier lit les lettres.*)

VALENTIN

Mon dessein n'était pas de vous mettre en colère.
Mais, sans perdre de temps, faisons notre inventaire.
(*Il examine les hardes de la valise, et tire un sac de procès.*)
Ce meuble de chicane appartient sûrement
A quelque homme du Maine ou quelque bas Normand ;
(*Il tire un habit de campagne.*)
L'habit est vraiment leste [1], et des plus à la mode.
Pour un surtout de chasse il me sera commode

LE CHEVALIER

O ciel !

VALENTIN

Quel est l'excès de cet étonnement?

LE CHEVALIER

L'aventure ne peut se comprendre aisément.

VALENTIN

Qu'avez-vous donc, monsieur? Est-ce quelque vertige
Qui vous monte à la tête?

---

1. *Leste*: élégant.

LE CHEVALIER

Elle tient du prodige ;
Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.

VALENTIN

Si vous ne mentez pas, monsieur, je vous croirai.

LE CHEVALIER

Je suis né, tu le sais, assez près de Péronne,
D'un sang dont la valeur ne le cède à personne.
Tu sais qu'ayant perdu père, mère, et parents,
Et demeurant sans bien dès mes plus tendres ans,
Las de passer mes jours dans le fond d'une terre,
Je suivis à quinze ans le métier de la guerre.
Un frère seul resta de toute la maison,
Avec un oncle avare, et riche, disait-on.
En différents pays j'ai brusqué la fortune,
Sans que l'on ait de moi reçu nouvelle aucune ;
Et je sais, par des gens qui m'en ont fait rapport,
Que depuis très longtemps mon frère me croit mort

VALENTIN

Je le sais ; et, de plus, je sais que votre mère
Mourut en accouchant de vous et de ce frère ;
Que vous êtes jumeaux, et que votre portrait
En toute sa personne est rendu trait pour trait ;
Que vos airs dans les siens sont si reconnaissables
Que deux gouttes de lait ne sont pas plus semblables.

LE CHEVALIER

Oui, nous nous ressemblions, mais si parfaitement
Que les yeux les plus fins s'y trompaient aisément ;
Et notre père même, en commençant à croître [1],
Nous attachait un signe afin de nous connoître.

VALENTIN

Vous m'avez dit cela déjà plus d'une fois.
Mais que fait cette histoire au trouble où je vous vois ?

LE CHEVALIER

Ce n'est pas sans raison que j'ai l'âme surprise,
Valentin. A ce frère appartient la valise ;

1. Tour incorrect : quand nous commençâmes à grandir.

Et j'apprends, en lisant la lettre que je tiens,
Que notre oncle est défunt, et qu'il laisse ses biens
A ce frère jumeau, qui doit ici se rendre.

VALENTIN

La nouvelle en effet a de quoi vous surprendre.

LE CHEVALIER

Écoute, je te prie, avec attention.
Ceci mérite bien quelque réflexion.
(*Il lit.*)

« *Je vous attends, monsieur, pour vous remettre comptant les soixante mille écus que votre oncle vous a laissés par testament, et pour épouser mademoiselle Isabelle, dont je vous ai plusieurs fois parlé dans mes lettres : le parti vous convient fort, et son père Démophon souhaite cette affaire avec passion. Ne manquez donc point de vous rendre au plus tôt à Paris, et faites-moi la grâce de me croire votre très humble et très obéissant serviteur.*

« ROBERTIN. »

Robertin, c'est le nom d'un honnête notaire
Qui travaillait pour nous du vivant de mon père.
La date, le dessus, et le nom bien écrit,
Dans mes préventions confirment mon esprit.
Mon frère, pour venir, au gré de cette lettre
Comme moi, sa valise au coche aura fait mettre ;
Et, dans le même temps, ce rapport de grandeur [1],
De cachet et de nom, a causé ton erreur,
Et je conclus enfin, sans être fort habile,
Que mon frère est déjà peut-être en cette ville.

VALENTIN

Cela pourrait bien être ; et je suis stupéfait
Des effets surprenants que le hasard a fait.
Il faut que justement je fasse une méprise,
Et que notre bonheur vienne de ma sottise.
Nous trouvons en un jour un vieil oncle enterré,
Qui laisse de grands biens dont il vous a frustré :
Un frère qui reçoit tous ces biens qu'on lui laisse,
Et qui vient enlever encor votre maîtresse.

---

1. *Rapport* : ressemblance.

Voilà tout à la fois cinq ou six incidents
Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER

Nous ferons tête à tout ; et de cette aventure
Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN

Soixante mille écus nous feraient grand besoin.

LE CHEVALIER

Il faut, pour les avoir, employer notre soin.
Ils sont à moi, du moins, tout autant qu'à mon frère :
Mais il faut déterrer le frère et le notaire.
Va, cours, informe-toi ; ne perds pas un moment.

VALENTIN

Vous connaissez mon zèle et mon empressement ;
Et s'il est à Paris, j'ai des amis fidèles
Qui, dans une heure au plus, m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER

Je vais chez Araminte, elle sait mon retour ;
Il faudra feindre encor que je brûle d'amour.
Elle n'a nul soupçon de ma nouvelle flamme.
Tu sais le caractère et l'esprit de la dame :
Elle est vieille, et jalouse à désoler les gens ;
Ses airs et ses discours sont tous impertinents ;
Enfin c'est une folle, et qui veut qu'on la flatte :
Quoiqu'un rayon d'espoir pour mon amour éclate,
Incertain du succès, je la veux ménager.
Retourne à la douane, au coche, au messager.
Mais Araminte sort. Va vite où je t'envoie.
(*Valentin emporte la malle et sort.*)

SCÈNE III : ARAMINTE, FINETTE ; LE CHEVALIER, *à part.*

ARAMINTE

Nous reverrons Ménechme aujourd'hui : quelle joie !
Je ne puis demeurer en place, ni chez moi.
Pareil empressement doit l'agiter, je crois.
Comment me trouves-tu? dis, Finette.

FINETTE

Charmante.
Votre beauté surprend, ravit, enlève, enchante.
Il semble que l'amour, dans ce jour si charmant,
Ait pris soin par mes mains de votre ajustement.

ARAMINTE

Cette fille toujours eut le goût agréable.
(*Apercevant le Chevalier qui s'approche.*)
Ah ! monsieur, vous voilà ! Quel destin favorable,
Plus que je n'espérais, presse votre retour?
Et quel dieu près de moi vous ramène?

LE CHEVALIER

L'Amour.

ARAMINTE

L'Amour ! Le pauvre enfant !

LE CHEVALIER

Votre aimable présence
Me dédommage bien des chagrins de l'absence.
Non, je ne vois que vous qui, sans art, sans secours,
Puissiez paraître ainsi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE

Fi donc, badin ! L'amour quelquefois, quoique absente,
A votre souvenir me rendait-il présente?
Votre portrait charmant, et qui fait tout mon bien,
Que je reçus de vous quand vous prîtes le mien,
Me consolait un peu d'une absence effroyable :
Le mien a-t-il sur vous fait un effet semblable?

LE CHEVALIER

Votre image m'occupe et me suit en tous lieux ;
La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux.
Et cette nuit encor, je rappelle mon songe
(O douce illusion d'un aimable mensonge !),
Je me suis figuré, dans mon premier sommeil,
Etre dans un jardin, au lever du soleil,
Que l'Aurore vermeille, avec ses doigts de roses,
Avait semé de fleurs nouvellement écloses :
Là, sur les bords charmants d'un superbe canal,
Qui reçoit dans son sein un torrent de cristal,

Où cent flots écumants, et tombant en cascades,
Semblent être poussés par autant de naïades ;
Là, dis-je, reposant sur un lit de roseaux,
Je vous vois sur un char sortir du fond des eaux :
Vous aviez de Vénus et l'habit et la mine :
Cent mille amours poussaient une conque marine,
Et les zéphyrs badins, volant de toutes parts,
Faisaient au gré des airs flotter des étendards.

FINETTE

Ah ! ciel ! le joli rêve !

ARAMINTE

Achevez, je vous prie.

LE CHEVALIER

Mon âme, à cet aspect, d'étonnement saisie...

ARAMINTE

Et j'étais la Vénus flottant sur ce canal?

LE CHEVALIER

Oui, madame, vous-même, en propre original.
L'esprit donc enchanté d'un si noble spectacle,
Je me suis avancé près de vous sans obstacle.

ARAMINTE

De grâce, dites-moi, parlant sincèrement,
Sous l'habit de Vénus, avais-je l'air charmant,
Le port noble et divin [1] ?

LE CHEVALIER

Le plus divin du monde ;
Vous sentiez la déesse une lieue à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,
Le jardin à mes yeux a disparu soudain ;
Et je me suis trouvé dans une grotte obscure,
Que l'art embellissait ainsi que la nature.
Là, dans un plein repos, et couronné de fleurs,
Je vous persuadais de mes vives douleurs.
Vous vous laissiez toucher d'une bonté nouvelle,
Et preniez de Vénus la douceur naturelle,
Lorsque, par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon valet, en entrant, a causé mon réveil.

1. Araminte est proche parente de la Bélise des *Femmes savantes* (a. II).

ARAMINTE

Je suis au désespoir de cette circonstance :
Et voilà des valets l'ordinaire impudence !
Toujours mal à propos ils viennent vous trouver.

LE CHEVALIER

Mon songe n'est pas fait, et je veux l'achever.

ARAMINTE

D'accord. Mais je voudrais que, pour vous satisfaire,
Votre bonheur toujours ne fût pas en chimère,
Et qu'un heureux hymen, entre nous concerté,
Pût donner à vos feux plus de réalité.
Mais j'en crains le retour : dans le siècle où nous sommes,
Le dégoût dans l'hymen est naturel aux hommes :
Et la possession souvent du [1] premier jour
Leur ôte tout le sel et le goût de l'amour.

LE CHEVALIER

Ah ! madame, pour vous mon amour est extrême :
Je sens qu'il doit aller par delà la mort même :
Et si, par un malheur que je n'ose prévoir,
Votre mort... Ah ! grands dieux ! quel affreux désespoir !
Mon âme, en y pensant, de douleur possédée...

ARAMINTE

Rejetons loin de nous cette funeste idée ;
Et, pour mieux célébrer le plaisir du retour,
Je veux que nous dînions ensemble dans ce jour.
J'ai fait, dès ce matin, inviter une amie,
Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER

Madame, cet honneur m'est bien avantageux.
Une affaire à présent m'arrache de ces lieux :
Pour revenir plus tôt, je pars en diligence [2].

ARAMINTE

Allez. Je vous attends avec impatience.

LE CHEVALIER

Ici, dans un moment, je reviens sur mes pas.

---

1 *Du* : dès le. — 2. *En diligence* en hâte.

SCÈNE IV : ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE

L'amour qu'il a pour moi ne s'imagine pas ;
Mais, en revanche aussi, je l'aime à la folie.
Comment le trouves-tu?

FINETTE

Sa figure est jolie.
Son valet Valentin n'est pas mal fait aussi :
Nous nous aimons un peu.

SCÈNE V : DÉMOPHON, ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE

Mais quelqu'un vient ici.
C'est Démophon.

DÉMOPHON

Bonjour, ma sœur.

ARAMINTE

Bonjour, mon frère.

DÉMOPHON

Bonjour. J'allais chez vous pour vous parler d'affaire.

ARAMINTE

Ici, comme chez moi, vous pouvez m'ennuyer.

DÉMOPHON

Votre nièce Isabelle est d'âge à marier ;
Et monsieur Robertin, dont je connais le zèle,
A su me ménager un bon parti pour elle :
Un jeune homme doué d'esprit et de vertus,
Possédant, qui plus est, soixante mille écus
D'un oncle qui l'a fait unique légataire,
Dont le dit Robertin est le dépositaire :
Et j'apprends, par les mots du billet que voici,
Que cet homme en ce jour doit arriver ici.

ARAMINTE

Je suis vraiment fort aise.

DÉMOPHON

Or donc, ce mariage
Étant pour la famille un fort grand avantage,

En vous voyant déjà, ma sœur, sur le retour,
N'ayant, comme je crois, nul penchant pour l'amour,
Je me suis bien promis qu'en faveur de l'affaire
Vous feriez de vos biens donation entière,
Vous gardant l'usufruit jusques à votre mort.

ARAMINTE

Jusqu'à ma mort ! Vraiment, ce projet me plaît fort !
Vous vous êtes promis, il faut vous dépromettre.
L'âge, comme je crois, peut encor me permettre
D'aspirer à l'hymen et d'avoir des enfants.

DÉMOPHON

Vous vous moquez, ma sœur? Vous avez cinquante ans.

ARAMINTE

Moi, j'ai cinquante ans? moi ! Finette?

FINETTE

Quels reproches!
Hélas ! on n'est jamais trahi que par ses proches.
A cause que madame a vécu quelque temps,
On ne la croit plus jeune ! Il est de sottes gens !

DÉMOPHON

Ma sœur, dans mon calcul je crois vous faire grâce[1],
Et je raisonne ainsi : J'en ai cinquante, et passe[2];
Vous êtes mon aînée; ergo, dans un seul mot,
Vous voyez si j'ai tort.

ARAMINTE

Votre ergo n'est qu'un sot;
Et je sais fort bien, moi, que cela ne peut être.
Ma jeunesse à mon teint se fait assez connaître.
Ce que je puis vous dire en termes clairs et nets,
C'est qu'il faut de mon bien vous passer pour jamais;
Que je me porte mieux que tous tant que vous êtes;
Que, malgré les complots qu'en votre âme vous faites,
Je prétends enterrer, avec l'aide de Dieu,
Les enfants que j'aurai, vous, et ma nièce. Adieu.
C'est moi qui vous le dis; m'entendez-vous, mon frère?
Allons, Finette, allons.
(*Elle sort.*)

---

1. *Faire grâce* : faire une grâce, avantager. — 2. *Et passe* : et plus encore.

SCÈNE VI : FINETTE, DÉMOPHON.

DÉMOPHON

Le joli caractère !

FINETTE

Monsieur, une autre fois, ou bien ne parlez pas,
Ou prenez, s'il vous plaît, de meilleurs almanachs.
Ma maîtresse est encor, malgré vous, jeune et belle ;
Et tous les connaisseurs vous la soutiendront telle.

SCÈNE VII : DÉMOPHON, *seul.*

Je jugeais à peu près quels seraient ses discours ;
Et j'ai fort prudemment cherché d'autres secours.
Allons voir le notaire, et prenons des mesures
Pour rendre, s'il se peut, les affaires bien sûres.
Si l'homme en question est tel qu'on me l'a dit,
Terminons au plus tôt l'hymen dont il s'agit.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN

Votre frère est trouvé, mais ce n'est pas sans peine ;
Vous m'en voyez, monsieur, encor tout hors d'haleine.
J'avais couru Paris de l'un à l'autre bout,
Au coche, au messager, à la poste, et partout ;
Et je vous avertis que je n'ai passé rue
Où quelque créancier ne m'ait choqué la vue ;
J'ai même rencontré ce Gascon, ce marquis,
A qui, depuis un an, nous devons cent louis...

LE CHEVALIER

J'ai honte de devoir si longtemps cette somme
Il me l'a, tu le sais, prêtée en galant homme ;
Et, du premier argent que je pourrai toucher,
De m'acquitter vers lui rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN

Tant mieux. Ne sachant plus enfin quel parti prendre,
A la douane encor j'ai bien voulu me rendre :
Là, j'ai vu votre frère au milieu des commis,
Qui s'emportait contre eux du quiproquo commis.
Je l'ai connu [1] de loin ; et cette ressemblance,
Dont vous m'avez parlé, passe toute croyance :
Le visage et les traits, l'air et le ton de voix,
Ce n'est qu'un ; je m'y suis trompé plus d'une fois.
Son esprit, il est vrai, n'est pas semblable au vôtre.
Il est brusque, impoli ; son humeur est tout autre,
On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris ;
Et c'est un franc Picard qui tient de son pays.

LE CHEVALIER

On doit peu s'étonner de cet air de rudesse
Dans un provincial nourri sans politesse :
Et ce n'est qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui
Cet air sauvage et dur qui règne encore en lui.

VALENTIN

De loin, comme j'ai dit, j'observais sa querelle ;
Et quand il est sorti, j'ai fait briller mon zèle ;
J'ai flatté son esprit : enfin j'ai si bien fait
Qu'il veut, comme je crois, me prendre pour valet [2].
Il s'est même informé pour une hôtellerie.
Moi, dans les hauts projets dont mon âme est remplie,
J'ai d'abord [3] enseigné l'auberge que voici.
Il doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER

Quels sont ces hauts projets dont ton âme est charmée ?

VALENTIN

La fortune aujourd'hui me paraît désarmée.
Tantôt, chemin faisant, j'ai cru, sans me flatter,
Que de la ressemblance on pourrait profiter,
Pour obtenir plus tôt Isabelle du père,
Et tirer, qui plus est, cet argent du notaire :
Ce seraient deux beaux coups à la fois !

---

1. *Connu* : reconnu. — 2. Ce Valentin est parent du Sbrigani de *M. de Pourceaugnac* (a. I, sc. v). — 3. *D'abord* : sur-le-champ.

LE CHEVALIER

Oui, vraiment.

VALENTIN

Cela pourrait peut-être arriver aisément.
A notre campagnard nous donnerions la tante ;
Pour vous serait la nièce, et pour moi la suivante.

LE CHEVALIER

Mais comment ferions-nous, dans ce hardi dessein,
Pour mettre promptement cette affaire en bon train?

VALENTIN

Il faut premièrement quitter cette parure,
Prendre d'un héritier l'habit et la figure,
L'air entre triste et gai. Le deuil vous sied-il bien?

LE CHEVALIER

Si c'est comme héritier, ma foi, je n'en sais rien :
Jamais succession ne m'est encor venue.

VALENTIN

Faites bien le dolent à la première vue.
Imposez au notaire, et soyez diligent,
Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

LE CHEVALIER

J'ai de tromper mon frère, au fond, quelque scrupule.

VALENTIN

Quelle délicatesse et vaine et ridicule !
Nantissez-vous de tout, sans rien mettre au hasard ;
Après, à votre gré, vous lui ferez sa part.
S'il tenait cet argent, il se pourrait bien faire
Qu'il n'aurait pas pour vous un si bon caractère.

LE CHEVALIER

Si pour ce bien offert tu me vois quelque ardeur,
C'est pour mieux mériter Isabelle et son cœur.
Je l'adore ; et je puis te dire, en confidence,
Qu'elle ne me voit pas avec indifférence.
Son père n'en sait rien, et ne me connaît pas ;
Pour l'obtenir de lui je n'ai fait aucun pas [1] ;

1. *Aucun pas* : aucune démarche.

Et, n'ayant pour tout bien que la cape et l'épée,
Toute mon espérance aurait été trompée.
Quelque raison encor m'arrête en ce moment.

VALENTIN

Quelle est-elle?

LE CHEVALIER

J'ai pris certain engagement,
Et promis, par écrit, d'épouser Araminte.

VALENTIN

Sur cet engagement bannissez votre crainte.
Bon ! si l'on épousait autant qu'on le promet,
On se marierait plus que la loi ne permet.
Allons au fait. Pour mettre en état notre affaire,
Il faut être vêtu comme l'est votre frère.
Il porte le grand deuil ; son linge est effilé ;
Un baudrier noué d'un crêpe tortillé ;
Sa perruque de peu diffère de la vôtre.
Ainsi vous n'aurez pas besoin d'en prendre une autre.
Allez vous encrêper sans perdre un seul instant.

LE CHEVALIER

Pour dîner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN

Vous avez maintenant bien autre chose à faire ;
Vous dînerez demain. Je crois voir votre frère :
Il vient de ce côté, je ne me trompe pas ;
Vous, de cet autre-ci, marchez ; doublez le pas.

LE CHEVALIER

Mais dis-moi cependant...

VALENTIN

Je n'ai rien à vous dire ;
Du tout, dans un moment, je saurai vous instruire.

SCÈNE II : MÉNECHME, *en deuil* ; VALENTIN.

VALENTIN

A la fin vous voilà, monsieur. Depuis longtemps,
Pour tenir ma parole, ici je vous attends.

MÉNECHME

Oui vraiment me voilà ; mais j'ai cru, de ma vie,
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
Quel pays ! quel enfer ! J'ai fait cent mille tours ;
Je n'ai jamais couru tant de risque en mes jours.
On ne peut faire un pas que l'on ne trouve un piège :
Partout quelque filou m'investit et m'assiège.
Là, l'épée à la main, des archers malfaisants,
Conduisant leur capture, insultent les passants.
Un fiacre, me couvrant d'un déluge de boue,
Contre le mur voisin m'écrase de sa roue ;
Et, voulant me sauver, des porteurs inhumains
De leur maudit bâton me donnent dans les reins.
Quel bruit confus ! quels cris ! Je crois qu'en cette ville
Le diable a pour jamais élu son domicile [1].

VALENTIN

Oh ! Paris est un lieu de tumulte et d'éclat.

MÉNECHME

Comment ! j'aimerais mieux cent fois être au sabbat !
Un bois plein de voleurs est plus sûr. Ma valise,
Contre la foi publique, en arrivant, m'est prise ;
On la change en une autre, où ce qui fut dedans,
A le bien estimer, ne vaut pas quinze francs ;
Des billets doux de femmes y sont pour toutes hardes.

VALENTIN

Il faut en ce pays être un peu sur ses gardes.

MÉNECHME

Je ne le vois que trop. Suffit, ce coup de main
Me rendra désormais plus alerte et plus fin.
Heureusement encor, laissant ma malle au coche,
J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN

En toute occasion on voit les gens d'esprit.
Je vous ai, dans ce lieu, fait préparer un lit,
Dans un appartement fort propre et fort tranquille.
Comptez-vous de rester longtemps en cette ville?

---

1. Ce morceau est imité des *Embarras de Paris* de Boileau (satire VI).

MÉNECHME

Le moins que je pourrai ; je n'ai pas trop sujet
De me louer fort d'elle et d'être satisfait.
Je viens m'y marier.

VALENTIN

C'est pourtant une affaire
Que l'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

MÉNECHME

J'y viens pour prendre aussi soixante mille écus
Qu'un oncle que j'avais, et qu'enfin je n'ai plus,
Attendu qu'il est mort, par grâce singulière,
M'a laissé depuis peu, comme à son légataire.

VALENTIN

Tout est-il pour vous seul, monsieur?

MÉNECHME

Assurément.
La guerre m'a défait d'un frère heureusement.
Depuis près de vingt ans, à la fleur de son âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
Et n'est point revenu.

VALENTIN

Le ciel lui fasse paix,
Et dans tous vos desseins vous donne un plein succès !
Si vous avez besoin de mon petit service,
Vous pouvez m'employer, monsieur, à tout office :
Je connais tout Paris, et je suis toujours prêt
A servir mes amis sans aucun intérêt.

MÉNECHME

Ne sauriez-vous me dire où loge un certain homme,
Un honnête bourgeois, que Démophon l'on nomme?

VALENTIN

Démophon?

MÉNECHME

Justement ; c'est ainsi qu'il a nom.

VALENTIN

Qui peut vous enseigner mieux que moi sa maison?
Nous irons. Avez-vous avec lui quelque affaire?

MÉNECHME

Oui. Sauriez-vous encore où demeure un notaire
Qu'on nomme Robertin?

VALENTIN

Ah ! vraiment, je le crois ;
Vous ne pouviez pas mieux vous adresser qu'à moi :
Il est de mes amis, et nous irons ensemble.

SCÈNE III : FINETTE, MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN, *à part.*

Mais j'aperçois Finette. Ah ! juste ciel ! je tremble
Qu'elle ne vienne ici gâter ce que j'ai fait.

FINETTE, *à Valentin.*

Que diantre fais-tu là, planté comme un piquet?
Le dîner se morfond ; ma maîtresse s'ennuie.
(*Apercevant Ménechme qu'elle prend pour le Chevalier.*)
Ah ! vous voilà, monsieur ! vraiment j'en suis ravie !

MÉNECHME

Et pourquoi donc?

FINETTE

J'allais, au-devant de vos pas,
Voir qui peut empêcher que vous ne veniez pas :
Ma maîtresse ne peut en deviner la cause.
Mais qu'est-ce donc, monsieur? quelle métamorphose?
Pourquoi cet habit noir et ce lugubre accueil?
En peu de temps, vraiment, vous avez pris le deuil.
Faut-il, pour un dîner, s'habiller de la sorte?
Vous venez d'un convoi, monsieur?

MÉNECHME

Que vous importe ?
Je suis comme il me plaît.
(*A part, à Valentin.*)
Les filles en ces lieux
Ont l'abord familier et l'esprit curieux.

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

C'est l'humeur du pays ; et, sans beaucoup d'instance,
Avec les étrangers elles font connaissance.

FINETTE

Mon zèle de ces soins ne peut se dispenser :
A ce qui vous survient je dois m'intéresser,
Ma maîtresse a pour vous une tendresse extrême,
Et je dois l'imiter.

MÉNECHME

Votre maîtresse m'aime?

FINETTE

Ne le savez-vous pas?

MÉNECHME

Je veux être pendu
Si, jusqu'à ce moment, j'en ai jamais rien su.

FINETTE

Vous en avez pourtant déjà fait quelque épreuve ;
Et si vous en voulez de plus solide preuve,
Quand vous souhaiterez, vous serez son époux.

MÉNECHME

Je serai son époux?

FINETTE

Oui vraiment.

MÉNECHME

Qui? moi?

FINETTE

Vous.
Vous n'avez pas, je crois, d'autre dessein en tête.

MÉNECHME

La proposition est, ma foi, fort honnête !
(*A part, à Valentin.*)
Voilà, sur ma parole, une agente d'amour.

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Elle en a bien la mine.

FINETTE

Avant votre retour,
Mille amants sont venus s'offrir à ma maîtresse ;
Mais Ménechme est le seul qui flatte sa tendresse.

MÉNECHME

D'où savez-vous mon nom?

FINETTE

D'où savez-vous le mien?

MÉNECHME

D'où je sais le vôtre?

FINETTE

Oui.

MÉNECHME

Je n'en sus jamais rien.
Je ne vous connais point.

FINETTE

A quoi bon cette feinte?
Je me nomme Finette, et sers chez Araminte ;
Et plus de mille fois je vous ai vu chez nous.

MÉNECHME

Vous servez chez elle?

FINETTE

Oui.

MÉNECHME

Ma foi, tant pis pour vous.
Je ne m'y connais pas, ou bien, sur ma parole,
Vous êtes là, m'amie, en très mauvaise école.

FINETTE

Laissons ce badinage. En un mot, comme en cent,
Ma maîtresse à dîner chez elle vous attend.
Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a, dans ce repas, invité son amie,
Belle et de bonne humeur, qui loge en son quartier.

MÉNECHME

Votre maîtresse fait un fort joli métier.

FINETTE, *bas à Valentin.*

Mais parle-moi donc, toi. Quelle vapeur nouvelle
A pu, dans un moment, déranger sa cervelle?

VALENTIN, *bas à Finette.*

Depuis un certain temps il est assez sujet
A des distractions dont tu peux voir l'effet.

Il me tient quelquefois un discours vain et vague,
A tel point qu'on dirait souvent qu'il extravague.

FINETTE

Tantôt il paraissait assez sage ; et peut-on
Perdre en si peu de temps et mémoire et raison?
(*A Ménechme.*)
Voulez-vous, de bon sens, me dire une parole?

MÉNECHME

Mais vous-même, m'amie, êtes-vous ivre ou folle,
De me baliverner avec vos contes bleus,
Et me faire enrager depuis une heure ou deux?
Qu'est-ce qu'une Araminte, un objet qui m'adore,
Une amie, un dîner, et cent discours encore,
Tous plus sots l'un que l'autre, à quoi l'on ne comprend
Non plus qu'à de l'algèbre ou bien à l'Alcoran?

FINETTE

Vous ne voulez donc pas être plus raisonnable,
Ni dîner au logis?

MÉNECHME

Non, je me donne au diable.
Votre maîtresse ailleurs, en ses nobles projets,
Peut à d'autres oiseaux tendre ses trébuchets.
Et vous, son émissaire et son honnête agente,
C'est un vilain emploi que celui d'intrigante ;
Quelque malheur enfin vous en arrivera,
Je vous en avertis, quittez ce métier-là,
Faites votre profit de cette remontrance.

FINETTE

Nous verrons si dans peu vous aurez l'insolence
De faire à ma maîtresse un discours aussi sot :
Je vais lui dire tout, sans oublier un mot.
(*A Valentin.*)
Adieu, digne valet d'un trop indigne maître :
J'espère que dans peu nous nous ferons connaître.
(*A part.*)
Je ne le connais plus, et ne sais où j'en suis.

SCÈNE IV : MÉNECHME, VALENTIN.

Quelle ville, bon Dieu ! quel étrange pays !

On me l'avait bien dit que ces femmes coquettes,
Pour faire réussir leurs pratiques secrètes,
Des nouveaux débarqués s'informaient avec soin,
Pour leur dresser après quelque piège au besoin.

VALENTIN

Au coche elle aura pu savoir comme on vous nomme,
Et que vous arrivez pour toucher une somme.

MÉNECHME

Justement, c'est de là qu'elle a pu le savoir :
Mais contre leurs complots j'ai su me prévaloir ;
Et si de m'attraper quelqu'un se met en tête,
Il ne faut pas, ma foi, que ce soit une bête.

VALENTIN

Ne restons pas, monsieur, en ce lieu plus longtemps.
Les femmes à Paris ont des attraits tentants,
Où les cœurs les plus fiers enfin se laissent prendre.

MÉNECHME

Votre conseil est bon : entrons sans plus attendre.

SCÈNE V : ARAMINTE, FINETTE, MÉNECHME, VALENTIN.

ARAMINTE, *à Finette.*

Non, je ne croirai point ce que tu me dis là.

FINETTE

Vous verrez si je mens : parlez-lui, le voilà.

ARAMINTE, *à Ménechme, qu'elle prend pour le Chevalier.*

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous témoignez, monsieur, bien de l'indifférence !
Le dîner vous attend ; et vous savez, je crois,
Que je n'ai du plaisir que lorsque je vous vois.

MÉNECHME

En vérité, madame, il faut que je vous dise...
Que je suis fort surpris... et que dans ma surprise...
Je trouve surprenant... Je ne m'attendais pas
A voir ce que je vois... Car enfin vos appas,

Quoiqu'un peu... dérangés... pourraient bien me confondre.
Si d'ailleurs...
(*A part.*)
Par ma foi, je ne sais que répondre.

ARAMINTE

Le trouble où je vous vois, ce noir déguisement,
Ne m'annoncent-ils point de triste événement?
Vous est-il survenu quelque mauvaise affaire?
Parlez, mon cher enfant. Daignez ne me rien taire.
Vous êtes-vous battu?

MÉNECHME

Jamais je ne me bats.

ARAMINTE

Tout mon bien est à vous, et ne l'épargnez pas,
Quand on s'aime, et qu'on a pour but de chastes chaînes,
Tout le bien et le mal, les plaisirs et les peines,
Tout, entre deux amants, ne doit devenir qu'un.
Il faut mettre nos maux et nos biens en commun ;
Et je veux avec vous courir même fortune.

MÉNECHME

Je vous suis obligé de vous voir si commune :
Mais je n'userai point de la communauté
Que vous m'offrez, madame, avec tant de bonté.

ARAMINTE

Mais je ne comprends point quels discours sont les vôtres.

FINETTE

Bon ! madame, il m'en a tantôt tenu bien d'autres !

VALENTIN, *bas à Araminte.*

Dans ses discours, parfois, il est impertinent.

ARAMINTE

Entrons donc pour dîner.

MÉNECHME

Je ne puis maintenant ;
J'ai quelque affaire ailleurs.

ARAMINTE

J'ai tort de vous contraindre ;
Mais de votre froideur j'ai sujet de tout craindre.

MÉNECHME

Quel diantre de discours ! Passez, et laissez-nous.
Je n'ai jamais senti ni froid ni chaud pour vous.

FINETTE

Eh bien ! peut-on plus loin porter l'impertinence?
Ferme ! monsieur ; ici poussez bien l'insolence.
Mais, ma foi, si jamais chez nous vous revenez,
Je vous fais de la porte un masque sur le nez.

MÉNECHME

Quand j'irai, je consens, pour punir ma folie,
Que la porte sur moi se brise et m'estropie.

ARAMINTE

Mais d'où venez-vous donc? Ne me déguisez rien.

MÉNECHME

Vous feignez l'ignorer ; mais vous le savez bien.
N'avez-vous pas tantôt envoyé voir au coche
Qui je suis, d'où je viens, où je vais?

ARAMINTE

Quel reproche !
Et de quel coche ici me venez-vous parler?

MÉNECHME

Du coche le plus rude où mortel puisse aller ;
Et je ne pense pas que, de Paris à Rome,
Un autre, tel qu'il soit, cahote mieux son homme.

ARAMINTE

Finette, il perd l'esprit.

FINETTE

Il ne perd pas beaucoup.
Il faut assurément qu'il ait trop bu d'un coup :
C'est le vin qui le porte à ces extravagances.

MÉNECHME

Je suis las, à la fin, de tant d'impertinences.
Des soins plus importants me mettent en souci :
C'est pour les terminer que l'on me voit ici,
Et non pas pour dîner avec des créatures
Qui viennent, comme vous, chercher des aventures.

ARAMINTE

Des créatures ! Ciel ! quels termes sont-ce là?

FINETTE

Des créatures ! nous ! Ah ! madame, voilà
Les deux plus grands fripons... Si vous m'en voulez croire,
Frottons-les comme il faut, pour venger notre gloire.

MÉNECHME

Doucement, s'il vous plaît ; modérez votre ardeur.

FINETTE

Je ne me suis jamais senti tant de vigueur.
J'aurai soin du valet ; n'épargnez pas le maître.

VALENTIN, *se sauvant.*

De tout ce différend je ne veux rien connaître ;
Et je ne prétends point me battre contre toi.
Si l'on vous brutalise, est-ce ma faute à moi?

ARAMINTE

Que je suis malheureuse ! et quelle est la faiblesse
D'avoir à cet ingrat déclaré ma tendresse?
Finette, tu le sais ; rien ne te fut caché.

FINETTE

Perfide ! scélérat ! ton cœur n'est point touché?

MÉNECHME

Là, là, consolez-vous. Si cet amour extrême
Est venu promptement, il passera de même.

ARAMINTE

Va, n'attends plus de moi que haine et que rigueurs.
(*Elle s'en va.*)

MÉNECHME

Bon ! je me passerai fort bien de vos faveurs.

SCÈNE VI : FINETTE, MÉNECHME, VALENTIN.

FINETTE, *à Ménechme.*

Ah ! maudit renégat, le plus méchant du monde !
Que le ciel te punisse, et l'enfer te confonde !

Si nous avions bien fait, nous t'aurions étranglé.
Il faut assurément qu'on l'ait ensorcelé ;
Et ce n'est plus lui-même.

(*Finette sort, Ménechme la suit, et s'arrête à l'entrée d'une rue.*)

MÉNECHME, *à Finette et à Araminte, qu'il suit des yeux.*

Adieu donc, mes princesses :
Choisissez mieux vos gens pour placer vos tendresses.

SCÈNE VII : MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME, *revenant, à Valentin.*

Mais voyez quelle rage et quel déchaînement !
J'ai senti cependant un tendre mouvement ;
Le diable m'a tenté. J'ai trouvé la suivante
D'un minois revenant [1], et fort appétissante.

VALENTIN

Vous avez jusqu'au bout bravement combattu
Et l'on ne peut assez louer votre vertu.
Mais entrons au plus tôt dans cette hôtellerie,
Pour n'être plus en butte à quelque brusquerie.
Là, si vous me jugez digne de quelque emploi
Vous pourrez m'occuper et vous servir de moi.

MÉNECHME

Je brûle cependant d'aller voir ma maîtresse :
Un désir curieux plus que l'amour me presse.

VALENTIN

Lorsque vous aurez fait un tour dans la maison,
Je vous y conduirai, si vous le trouvez bon.

MÉNECHME

Adieu, jusqu'au revoir.

SCÈNE VIII : VALENTIN, *seul.*

Je vais trouver mon maître,
Savoir en quel état les choses peuvent être ;
S'il agit de sa part [2] ; s'il a bon air en deuil.
Courage, Valentin ; ferme ! bon pied, bon œil.

---

1. Nous disons aujourd'hui : ce visage me revient, me plaît. — 2. *De sa part* : de son côté.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : LE CHEVALIER, *vêtu en deuil* ; VALENTIN.

VALENTIN

Rien n'est plus surprenant ; et votre ressemblance
Avec votre jumeau passe la vraisemblance.
Vous et lui, ce n'est qu'un : étant vêtu de deuil,
Il n'est homme à présent dont vous ne trompiez l'œil.
On ne peut distinguer qui des deux est mon maître ;
Et moi, votre valet, j'ai peine à vous connaître.
Pour ne m'y pas tromper, souffrez que, de ma main,
Je vous attache ici quelque signe certain.
Donnez-moi ce chapeau.

LE CHEVALIER

Qu'en prétends-tu donc faire ?

VALENTIN, *mettant une marque au chapeau.*

Vous marquer de ma marque, ainsi que votre père,
Pour vous mieux distinguer, faisait fort prudemment.

LE CHEVALIER

Tu veux rire, je crois ?

VALENTIN

Je ne ris nullement :
Et je pourrais fort bien, le premier, m'y méprendre.

LE CHEVALIER

Le notaire à ces traits s'est déjà laissé prendre :
Il m'a reçu d'abord [1] d'un accueil obligeant ;
Et dans une heure il doit me compter mon argent.

VALENTIN

Quoi ! monsieur, il vous doit compter toute la somme,
Soixante mille écus ?

LE CHEVALIER

Tout autant.

VALENTIN

L'honnête homme !

1. *D'abord* : immédiatement.

D'autres à ce jumeau se sont déjà mépris :
Pour vous, en ce lieu même, Araminte l'a pris,
Et chez elle à dîner a voulu l'introduire.
Lui, surpris, interdit, et ne sachant que dire,
Croyant qu'elle tendait un piège à sa vertu,
L'a brusquement traitée ; il s'est presque battu ;
Et, si je n'avais pas apaisé la querelle,
Il serait arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER

Mais n'a-t-il point sur moi quelques soupçons naissants?

VALENTIN

Quel soupçon voulez-vous qu'il ait ? Depuis vingt ans
Il vous croit trop bien mort ; et jamais, quoi qu'on ose,
Il ne peut du vrai fait imaginer la cause.

LE CHEVALIER

L'aventure est plaisante, et j'en ris à mon tour.
Mais voyons le beau-père, et servons notre amour.
Heurte vite.

(*Valentin va frapper à la porte de Démophon, qui sort.*)

SCÈNE II : DÉMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN, *à Démophon.*

Etes-vous, monsieur, un honnête homme
Appelé Démophon?

DÉMOPHON

C'est ainsi qu'on me nomme.

VALENTIN

Je me réjouis fort de vous avoir trouvé.
Voilà mon maître ici fraîchement arrivé,
Qui se nomme Ménechme, et qui vient de Péronne
A dessein d'épouser votre fille en personne.

DÉMOPHON, *au Chevalier.*

Ah ! monsieur, permettez que cet embrassement
Vous fasse voir l'excès de mon contentement.

LE CHEVALIER

Souffrez aussi, monsieur, qu'une pareille joie
Dans cet embrassement à vos yeux se déploie,

Et que tout le respect ici vous soit rendu,
Que doit à son beau-père un gendre prétendu.

DÉMOPHON

Votre taille, votre air, votre esprit, tout m'enchante ;
Et mon âme serait entièrement contente,
Si votre oncle défunt, que je voyais souvent,
Pour voir cette alliance était encor vivant.

LE CHEVALIER

Ah ! monsieur, n'allez pas rappeler de sa cendre
Un oncle que j'aimais d'une amitié bien tendre.
Ce garçon vous dira l'excès de mes douleurs,
Et combien, à sa mort, j'ai répandu de pleurs.

VALENTIN

Qu'à son âme le ciel fasse miséricorde !
Mais nous parler de lui, c'est toucher une corde
Bien triste... et qui pourrait... Mais il était bien vieux.

DÉMOPHON

Mais point trop. Nous étions de même âge tous deux,
Cinquante ans environ.

VALENTIN

Ce mot se peut entendre
En diverses façons, suivant qu'on le veut prendre.
Je dis qu'il était vieux pour son peu de santé ;
Il se plaignait toujours de quelque infirmité.

DÉMOPHON

Point du tout ; et je crois que, dans toute sa vie,
Il ne fut attaqué que de la maladie
Qui causa de sa mort le funeste accident [1].

LE CHEVALIER

C'était un corps de fer.

VALENTIN

Il èst vrai... Cependant...

LE CHEVALIER, *bas, à Valentin.*

Tais-toi donc.

---

1. Cette scène paraît imitée de *M. de Pourceaugnac* (a. I, sc. VI).

DÉMOPHON

Ce discours peut rouvrir votre plaie ;
Prenons une matière et plus vive et plus gaie.
Vous allez voir ma fille ; et j'ose me flatter
Que son air et ses traits pourront vous contenter.

LE CHEVALIER

Il faudra que pour moi le devoir sollicite ;
Je compte, en vérité, bien peu sur mon mérite.

DÉMOPHON

Vous avez très grand tort, vous devez y compter ;
Et du premier coup d'œil vous saurez l'enchanter.
Je me connais en gens, croyez-en ma parole :
Et, de plus, Isabelle est une cire molle
Que je forme et pétris comme il me prend plaisir.
Quand vous ne seriez pas au gré de son désir
(Ce qui me tromperait bien fort), je suis son père,
Et, pour voir à mes lois combien elle défère,
Mettez-vous à l'écart, je m'en vais l'appeler ;
Et, sans être aperçu, vous l'entendrez parler.

(*Il entre chez lui.*)

SCÈNE III : LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER

Laisse-moi seul ici ; va-t'en trouver mon frère :
Empêche-le surtout d'aller chez le notaire ;
C'est le point principal.

VALENTIN

J'en demeure d'accord.
Mais je ne pourrai pas, dans son ardent transport,
L'empêcher de venir ici voir sa maîtresse :
Ainsi je suis d'avis, quelque ardeur qui vous presse,
Que vous soyez succinct en discours amoureux.

LE CHEVALIER

Va vite, je ne suis qu'un moment en ces lieux.

SCÈNE IV : DÉMOPHON, ISABELLE, LE CHEVALIER, *à l'écart.*

DÉMOPHON

Isabelle, approchez.

ISABELLE

Que voulez-vous, mon père ?

DÉMOPHON

Vous dire quatre mots, et vous parler d'affaire.
Un homme de province, assez bien fait pourtant,
Doit, pour vous épouser, arriver à l'instant.

ISABELLE, *à part.*

Qu'entends-je?

DÉMOPHON

Ce parti vous est fort convenable ;
La naissance, le bien, tout m'est très agréable ;
Et la personne aussi sera de votre goût.

ISABELLE

Mon père, sans pousser ce discours jusqu'au bout,
Permettez-moi de dire avecque déférence,
Et sans vouloir pour vous manquer d'obéissance,
Que je ne prétends point me marier.

DÉMOPHON

Comment?
D'où vous vient pour l'hymen ce brusque éloignement?
Vous n'avez pas tenu toujours un tel langage.

ISABELLE

Il est vrai ; mais enfin l'esprit vient avec l'âge.
J'en connais les dangers. Aujourd'hui les époux
Sont tous, pour la plupart, inconstants ou jaloux ;
Ils veulent qu'une femme épouse leurs caprices :
Les plus parfaits sont ceux qui n'ont que peu de vices.

DÉMOPHON

Celui-ci te plaira quand tu l'auras connu.

ISABELLE

Tel qu'il soit, je le hais avant de l'avoir vu :
Il suffit que ce soit un homme de province ;
Et je n'en voudrais pas, quand ce serait un prince.

LE CHEVALIER, *se montrant.*

Madame, il ne faut pas si fort se déchaîner
Contre le malheureux que l'on veut vous donner ;

Si vous le haïssez, il s'en peut trouver d'autres
De qui les sentiments différeront des vôtres.

ISABELLE, *à part.*

Que vois-je? juste ciel ! et quel étonnement !
C'est Ménechme, grands dieux ! c'est lui, c'est mon amant.

DÉMOPHON, *au Chevalier.*

Je suis au désespoir qu'un dégoût téméraire
Ait rendu son esprit à mes lois si contraire :
Mais je l'obligerai, si vous le souhaitez...

LE CHEVALIER

Non ; ne contraignons point, monsieur, ses volontés :
J'aimerais mieux mourir que d'obliger madame
A faire quelque effort qui contraignit son âme.

DÉMOPHON

Regarde le parti qui t'était destiné :
Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,
Dont l'esprit est égal au bien, à la naissance.

LE CHEVALIER

J'avais tort de porter si haut mon espérance.

ISABELLE

Quoi ! c'est là le parti que vous me proposiez?

DÉMOPHON

Eh ! oui, si dans mon choix vous ne me traversiez,
Si votre sot dégoût et vos folles pensées
Ne rompaient mes desseins et toutes mes visées.

ISABELLE

A ne vous point mentir, depuis que je l'ai vu,
Mon cœur n'est plus si fort contre lui prévenu.

DÉMOPHON

Vous voyez ce que fait l'autorité d'un père.

LE CHEVALIER

Vous n'avez plus pour moi cette haine sévère?
Et votre œil sans dédain s'accoutume à me voir?

ISABELLE

Mon père me l'ordonne, et je suis mon devoir.

SCÈNE V : ARAMINTE, LE CHEVALIER, DÉMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE, *au Chevalier.*

Ah ! te voilà donc, traître ! Avec quelle impudence
Oses-tu dans ces lieux soutenir ma présence !
Après m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité?

LE CHEVALIER

Madame, je ne sais ce que vous voulez dire ;
Et ce brusque discours a de quoi m'interdire.
Vous me prenez ici pour un autre, je crois.
Quel sujet auriez-vous de vous plaindre de moi?

ARAMINTE

Tu feins de l'ignorer, âme double et traîtresse !
Tu m'abusais, hélas ! d'une feinte tendresse :
Et moi, de bonne foi, je te donnais mon cœur,
Sans connaître le tien et toute sa noirceur.

LE CHEVALIER

Vous m'honorez vraiment par delà mes mérites ;
Mais je ne comprends rien à tout ce que vous dites.

DÉMOPHON

Ma foi, ni moi non plus. Mais dites-moi, ma sœur,
A quoi tend ce discours? Quelle bizarre humeur !

LE CHEVALIER, *à Démophon.*

Madame est votre sœur?

DÉMOPHON

Oui, monsieur, dont j'enrage !
De plus, ma sœur aînée, et n'en est pas plus sage.
(*A Araminte.*)
Quel caprice nouveau, quel démon, dis-je, enfin,
Vous oblige à venir, en faisant le lutin,
Scandaliser ici monsieur, qui, de sa vie,
Ne vous vit, ne connut, et n'en a nulle envie?

ARAMINTE

Il ne me connaît pas ! Vous êtes fou, je crois !
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit sous mes lois ;

Il a fait de mon bien un assez long usage ;
J'ai fait à mes dépens son dernier équipage ;
Et si de ses malheurs je n'avais eu pitié,
Il aurait tout au long fait la campagne à pied.

DÉMOPHON, *bas au Chevalier.*

Je vous le disais bien qu'elle était un peu folle.

LE CHEVALIER, *bas à Démophon.*

Elle y vise assez.

DÉMOPHON, *bas au Chevalier.*

Oh ! j'en donne ma parole.

LE CHEVALIER

Je ne veux pas ici m'exposer plus longtemps
A m'entendre tenir des discours insultants.
A madame à présent je quitte la partie ;
Je reviendrai sitôt qu'elle sera partie.

DÉMOPHON, *bas au Chevalier.*

Ne vous arrêtez point à tout ce qu'elle dit ;
Il faut s'accommoder à son bizarre esprit.

LE CHEVALIER

Pour un moment, monsieur, souffrez que je vous quitte ;
Je reviens sur mes pas achever ma visite.

(*Il s'en va.*)

ARAMINTE, *au Chevalier.*

Ne crois pas m'échapper.

SCÈNE VI : ARAMINTE, DÉMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE, *revenant sur ses pas.*

Je connais vos desseins,
Vous voudriez tous deux l'arracher de mes mains.
Mais je veux l'épouser en dépit de ta fille,
Du père, des parents, de toute la famille,
En dépit de lui-même, et de moi-même aussi.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII : DÉMOPHON, ISABELLE.

DÉMOPHON

Quel vertigo l'agite et la conduit ici?

Toujours de plus en plus son cerveau se démonte.

ISABELLE

Il est vrai que souvent pour elle j'en ai honte.

DÉMOPHON

Je crains que cette femme, avec sa brusque humeur,
Ne soit venue ici causer quelque malheur.

SCÈNE VIII : MÉNECHME, VALENTIN, DÉMOPHON, ISABELLE.

VALENTIN, *à Ménechme, dans le fond.*

Oui, monsieur, les voilà, la fille avec le père :
Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.

DÉMOPHON, *allant à Ménechme, qu'il prend pour le Chevalier.*

Ah ! monsieur, pour ma sœur et pour sa vision,
Il faut, ma fille et moi, vous demander pardon.
Vous savez bien qu'il est, en femmes comme en filles,
Des esprits de travers dans toutes les familles.

MÉNECHME

Oui, monsieur.

DÉMOPHON

Vous voilà promptement de retour,
J'en suis ravi.

MÉNECHME

Je viens vous donner le bonjour,
Et, par même moyen, amant tendre et fidèle,
Épouser une fille appelée Isabelle,
Dont vous êtes le père, à ce que chacun dit.
En peu de mots, voilà tout ce qui me conduit.

DÉMOPHON

Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète,
Combien de ce parti mon âme est satisfaite :
Ma fille en est contente ; elle vous a fait voir
Qu'elle suit maintenant l'amour et le devoir.
Elle a senti d'abord un peu de répugnance ;
Mais, vous voyant, son cœur n'a plus fait de défense.

MÉNECHME

Nous nous sommes donc vus quelquefois?

DÉMOPHON

A l'instant
Vous sortez d'avec elle, et paraissez content.

MÉNECHME

Moi ! je sors d'avec elle?

DÉMOPHON

Oui, sans doute, vous-même :
Nous avions, de vous voir, une allégresse extrême,
Quand ma sœur est venue, avec ses sots discours,
De notre conférence interrompre le cours.
Se peut-il que sitôt vous perdiez la mémoire?

MÉNECHME

Nous rêvons, vous ou moi. Quoi ! vous me ferez croire
Que j'ai vu votre fille? En quel temps? comment? où?

DÉMOPHON

Tout à l'heure, en ces lieux.

MÉNECHME

Allez, vous êtes fou :
C'est me faire passer pour un visionnaire ;
Et ce début, tout franc, ne me satisfait guère.
Quoi qu'il en soit enfin, à présent je la vois ;
Que ce soit la première ou la seconde fois,
Il importe fort peu pour notre mariage.

DÉMOPHON, *bas.*

Cet homme, dans l'abord [1], me paraissait plus sage.

MÉNECHME

Madame, on m'a vanté, par écrit, vos appas :
J'en suis assez content ; mais j'en fais peu de cas,
Quand l'esprit ne va pas de pair avec les charmes.
C'est à vous là-dessus à guérir mes alarmes :
J'en dirai mon avis quand vous aurez parlé.

ISABELLE, *à part.*

Je ne le connais plus, son esprit s'est troublé.

1. *Dans l'abord* : au premier abord.

MÉNECHME

J'aime les gens d'esprit plus que personne en France :
J'en ai du plus brillant, et le tout sans science.
Je trouve que l'étude est le parfait moyen
De gâter la jeunesse et n'est utile à rien ;
Aussi je n'ai jamais mis le nez dans un livre :
Et quand un gentilhomme, en commençant à vivre,
Sait tirer en volant, boire, et signer son nom,
Il est aussi savant que défunt Cicéron.

DÉMOPHON

Prendrez-vous une charge à la cour, à l'armée?

MÉNECHME

Mon âme dans ce choix est indéterminée.
La cour aurait pour moi d'assez puissants appas,
Si la sujétion ne me fatiguait pas.
La guerre me ferait d'ailleurs assez d'envie,
Si des gens bien versés en l'art d'astrologie
Ne m'avaient assuré que je vivrai cent ans :
Or, comme les guerriers vont peu jusqu'à ce temps,
Quoique mon nom fameux pût voler dans l'Europe,
Je veux, si je le puis, remplir mon horoscope.
Oh ! j'aime à vivre, moi.

VALENTIN

Vous êtes de bon sens.

ISABELLE, *bas.*

Quel discours ! quel travers ! Est-ce lui que j'entends?

MÉNECHME

Qu'avez-vous, s'il vous plaît? Vous paraissez surprise,
Comme si je disais ici quelque sottise.
Vous avez bien la mine, et soit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un époux.

ISABELLE

Je sais à quel devoir l'état de femme engage.

MÉNECHME

Jusqu'ici je vous crois et vertueuse et sage ;
Cependant ce regard amoureux et fripon
Pour le temps à venir ne me dit rien de bon :

J'en tire un argument, sans être philosophe,
Que vous me réservez à quelque catastrophe.
Plaît-il? qu'en dites-vous?

DÉMOPHON

Monsieur, ne craignez rien ;
Isabelle toujours doit se porter au bien.

ISABELLE

Ciel ! peut-on me tenir de tels discours en face?
Mon père, permettez que je quitte la place :
Monsieur me flatte trop ; ses tendres compliments
Me font connaître assez quels sont ses sentiments.
(*Elle sort.*)

SCÈNE IX : DÉMOPHON, MÉNECHME, VALENTIN.

DÉMOPHON, *à part.*

Mon gendre avait d'abord de plus belles manières.

MÉNECHME

Les filles n'aiment pas les hommes si sincères.

VALENTIN

Vous ne les flattez pas.

MÉNECHME

Oh ! parbleu, je suis franc.
Femme, maîtresse, ami, tout m'est indifférent :
Je ne me contrains pas, et dis ce que je pense.

DÉMOPHON

C'est bien fait. Vous aurez, je crois, la complaisance
De ne plus demeurer autre part que chez moi?

MÉNECHME

Je reçois cette grâce ainsi que je le doi :
Mais il faut...

DÉMOPHON

Vous souffrir en une hôtellerie?
Ce serait un affront...

MÉNECHME

Laissez-moi, je vous prie,

Pour quelque temps encor vivre à ma liberté.

DÉMOPHON

Soit. Je vais travailler à l'hymen projeté.
(*A part.*)
Mon gendre prétendu me paraît bien sauvage ;
Mais le bien qu'il apporte est un grand avantage.

SCÈNE X : MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME

J'ai donc vu là l'objet dont je serai l'époux?

VALENTIN

Oui, monsieur, le voilà.

MÉNECHME

Tout franc, qu'en dites-vous?

VALENTIN

Mais, si vous souhaitez que je parle sans feinte,
De ses perfections je n'ai pas l'âme atteinte.

MÉNECHME

Ma foi, ni moi non plus.

SCÈNE XI : M. COQUELET, MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN, *à part.*

Quel surcroît d'embarras !
Un de nos créanciers tourne vers nous ses pas :
C'est le marchand fripier qui nous rend sa visite.

M. COQUELET, *à Ménechme, qu'il prend pour le Chevalier.*

De mon petit devoir humblement je m'acquitte.
J'ai ce matin, monsieur, appris votre retour.
Et je viens des premiers vous donner le bonjour.
Nous étions tous pour vous dans une peine extrême ;
Car, dans notre maison, tout le monde vous aime.
Moi, ma fille, ma femme ; elles tremblaient de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MÉNECHME

M'aimer sans m'avoir vu ! voilà de bonnes âmes !
Je n'aurais jamais cru tant être aimé des femmes !

M. COQUELET

Nous le devons, monsieur, pour plus d'une raison :
Vous êtes dès longtemps ami de la maison.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Quel est cet homme-là?

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

C'est un visionnaire,
Une espèce de fou d'un plaisant caractère,
Qui s'est mis dans l'esprit que tous les gens qu'il voit
Sont de ses débiteurs, et veut que cela soit :
C'est sa folie enfin : il n'aborde personne
Qu'un mémoire à la main ; et déjà je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque sot compliment.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Sa folie est nouvelle et rare assurément.

M. COQUELET

Votre bonne santé, plus que l'on ne peut croire,
Me charme et me ravit. Voici certain mémoire
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
Et que vous me paierez, je crois, sans contester.

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Que vous avais-je dit?

M. COQUELET

J'ai, pendant votre absence,
Obtenu contre vous certain mot de sentence,
Et par corps.

MÉNECHME

Et par corps?

M. COQUELET

Mais, bénin créancier,
J'ai différé toujours d'en charger un huissier :
De poursuites, d'exploits, il vous romprait la tête.

MÉNECHME

Mais vous êtes vraiment trop bon et trop honnête !

Comment vous nomme-t-on?

M. COQUELET

Oh ! vous le savez bien.

MÉNECHME

Je veux être un maraud si j'en sus jamais rien.

M. COQUELET

Pourriez-vous oublier...

VALENTIN, *prenant M. Coquelet à part.*

Ignorez-vous encore
Le mal qui le possède?

M. COQUELET, *à Valentin.*

Oui, vraiment, je l'ignore.

VALENTIN, *à part, à Coquelet.*

Sa mémoire est perdue ; il ne se souvient plus,
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vus.
Ainsi, de lui parler du passé, c'est folie :
Son nom même, son nom, bien souvent il l'oublie.

M. COQUELET, *à part, à Valentin.*

Ciel ! que me dites-vous? Quel triste événement !
Et comment se peut-il qu'à son âge...

VALENTIN, *bas.*

Comment ?
On l'a mis, à la guerre, en une batterie
D'où le canon tirait avec tant de furie
Qu'il s'est fait dans sa tête une commotion
Qui de son souvenir empêche l'action.
De son faible cerveau la membrane trop tendre...
Oh ! l'effet du canon ne saurait se comprendre.

M. COQUELET, *à Ménechme.*

Je plains bien le malheur qui vous est survenu ;
Mais je puis assurer que le tout m'est bien dû.
Vous savez...

MÉNECHME

Oui, je sais, sans en faire aucun doute,
Et vois que la raison est chez vous en déroute.

M. COQUELET

Monsieur, souvenez-vous que ce sont des habits
Qu'à votre régiment, l'an passé, je fournis.

MÉNECHME

Mon régiment, à moi? Cherchez ailleurs vos dettes ;
Et je n'ai pas le temps d'entendre vos sornettes :
Vous êtes un vieux fou.

M. COQUELET

Je suis marchand fripier :
Mon nom est Coquelet, syndic et marguillier.
Si vous avez perdu, par malheur, la mémoire,
Les articles sont tous contenus au mémoire.
(*Il lui donne son mémoire.*)

MÉNECHME

Tiens, voilà ton mémoire, et comme j'en fais cas.
(*Il déchire le mémoire et lui jette les morceaux au visage.*)

VALENTIN, *à Ménechme.*

Ah ! monsieur, contre un fou ne vous emportez pas.

M. COQUELET, *ramassant les morceaux.*

Déchirer un billet !... le jeter à la face !...
Vous êtes un fripon.

MÉNECHME

Un fripon, moi?

VALENTIN, *se mettant entre les deux.*

De grâce...

M. COQUELET

Je vous ferai bien voir...

VALENTIN, *à M. Coquelet.*

Sans faire tant de bruit,
Plaignez plutôt l'état où le sort l'a réduit.

M. COQUELET

Un mémoire arrêté !

VALENTIN, *à M. Coquelet.*

Ne faites point d'affaires.

M. COQUELET

C'est un crime effroyable et digne des galères.

MÉNECHME, *à Valentin.*

Laissez-moi lui couper le nez.

VALENTIN, *à Ménechme.*

Laissez-le aller [1] :
Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier [2] ?
(*A M. Coquelet.*)
Vous causerez ici quelque accident funeste.

M. COQUELET

Je veux être payé ; je me moque du reste.

VALENTIN, *à M. Coquelet.*

Partez, monsieur, partez. Voulez-vous de nouveau
Par vos cris redoublés ébranler son cerveau !

M. COQUELET

Oui, je pars ; mais peut-être, avant qu'il soit une heure,
Je lui ferai changer de ton et de demeure.
Serviteur.

SCÈNE XII : MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN

Contre un fou fallait-il vous fâcher?

MÉNECHME

De quoi s'avise-t-il de me venir chercher,
Pour être le plastron [3] de ses impertinences?
Qu'il prenne un autre champ pour ses extravagances.
Allons chez mon notaire, et ne différons plus.

VALENTIN

Présentement, monsieur, nos pas seraient perdus ;
Il n'est pas chez lui, mais bientôt il doit s'y rendre :
Dans peu, pour l'aller voir, je reviendrai vous prendre.
Certain devoir pressant m'appelle à quatre pas.

MÉNECHME

Je vous attendrai donc. Allez, ne tardez pas.

---

1. *Laissez-le aller* se prononce avec élision : laissez l'aller. — 2. Sainte-Beuve écrit à propos de cette réplique : « Le trait est lâché, le rire est parti du même coup. Pourquoi ? Aristote ne le sait pas mieux que nous. » — 3. *Plastron* : le but, la cible.

Je m'en vais un moment tranquilliser ma bile.
Tout est devenu fou, je crois, dans cette ville.
Ma foi, de tous les gens que j'ai vus aujourd'hui,
Je n'ai trouvé que moi de raisonnable, et lui.
(*Il sort.*)

SCÈNE XIII : VALENTIN, *seul.*

Je prétends l'observer autour de cette place.
Le poisson, de lui-même, entre dans notre nasse :
Tout succède[1] à mes vœux ; et j'espère, en ce jour,
Servir utilement la Fortune et l'Amour.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : VALENTIN, *seul.*

J'ai toujours observé cette porte de vue ;
Personne du logis n'est sorti dans la rue :
Mon maître a tout le temps de toucher son argent.
Je reviens en ce lieu, ministre diligent,
De crainte que notre homme, allant chez le notaire,
Ne fasse encor trop tôt découvrir le mystère.
Déjà d'un créancier il m'a débarrassé.
Je ris, lorsque je pense à ce qui s'est passé :
Je les ai mis aux mains d'une ardeur assez vive.
Parbleu, vive les gens pleins d'imaginative !

SCÈNE II : FINETTE, VALENTIN.

VALENTIN

Mais j'aperçois Finette ; et mon cœur amoureux
Se sent, en la voyant, brûler de nouveaux feux.

FINETTE

Je cherche ici ton maître.

1. *Succéder* : réussir.

VALENTIN

En attendant qu'il vienne,
Souffre que mon amour un moment t'entretienne,
Et que j'offre mon cœur à tes charmants attraits.

FINETTE

Porte ailleurs tes présents ; ne me parle jamais.
Ton maître m'a traitée avec tant d'insolence
Qu'il faut sur le valet que j'en prenne vengeance
M'appeler créature !

VALENTIN

Ah ! cela ne vaut rien !
Il est dur quelquefois et brutal comme un chien.

FINETTE

J'ai de ses vilains mots l'oreille encor blessée ;
Et ma maîtresse en est si fort scandalisée
Que, rompant avec lui désormais tout à fait,
Je viens lui demander et lettres et portrait.

VALENTIN

Pour les lettres, d'accord ; c'est un dépôt stérile,
Dont la garde, à mon sens, est assez inutile :
Mais pour le portrait d'or, attendu le métal,
Le cas, à mon avis, ne paraît pas égal.
Quand le besoin d'argent nous presse et nous harcelle,
Tu sais, ma pauvre enfant, qu'on troque la vaisselle.

FINETTE

Pourrait-on d'un portrait faire si peu de cas?

VALENTIN

Nous nous sommes trouvés dans de grands embarras.
Mais, depuis quelque temps, un oncle, un honnête homme
(A peine pouvons-nous dire comme il se nomme [1]),
A bien voulu descendre aux ténébreux manoirs,
Pour nous mettre à notre aise et nous faire ses hoirs [2] :
Soixante mille écus d'argent sec et liquide
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE

Ah ! ciel ! que me dis-tu?

---

1. Ce vers est copié du *Misanthrope* (a. I, sc. 1). — 2. *Hoirs* : héritiers.

VALENTIN

Je dis la vérité.

FINETTE

Quoi ! dans si peu de temps vous auriez hérité !

VALENTIN

Bon ! nous avons appris le mal de ce bonhomme,
La mort, le testament, et reçu notre somme,
Dans le temps que tu mets à me le demander.
Mon maître est diablement habile à succéder[1].

FINETTE

Oh ! je n'en doute point.

VALENTIN

Sois-en juge toi-même,
Tu vois bien qu'il ferait une sottise extrême,
S'il se piquait encor d'avoir des feux constants :
Il faut bien, dans la vie, aller comme le temps.

FINETTE

Nous nous passerons bien d'amants tels que vous êtes.

VALENTIN

A son exemple aussi, je quitte les soubrettes :
Mon amour veut dompter des cœurs d'un plus haut rang ;
Je prends un vol plus fier, et suis haussé d'un cran.
Mes mains de cet argent seront dépositaires ;
Et je vais me jeter, je crois, dans les affaires.

FINETTE

Dans les affaires, toi?

VALENTIN

Devant qu'il soit deux ans,
Je veux que l'on me voie, avec des airs fendants,
Dans un char magnifique, allant à la campagne,
Ébranler les pavés sous six chevaux d'Espagne.
Un Suisse à barbe torse et nombre de valets,
Intendants, cuisiniers, rempliront mon palais :
Mon buffet ne sera qu'or et que porcelaine ;
Le vin y coulera, comme l'eau dans la Seine ;

1. *Succéder* : toucher une succession.

Table ouverte à dîner ; et les jours libertins,
Quand je voudrai donner des soupers clandestins,
J'aurai, vers le rempart, quelque réduit commode [1],
Où je régalerai les beautés à la mode,
Un jour l'une, un jour l'autre ; et je veux, à ton tour,
Et devant qu'il soit peu, t'y régaler un jour.

FINETTE

J'en suis d'avis.

VALENTIN

Pour toi ma tendresse est extrême.
Mais quelqu'un vient ici.

SCÈNE III : MÉNECHME, VALENTIN, FINETTE.

VALENTIN

C'est Ménechme lui-même.
(*A Ménechme.*)
A vos ordres, monsieur, vous me voyez rendu.

MÉNECHME, *à Valentin.*

Vous m'avez, en ce lieu, quelque temps attendu ;
Mais j'ai cherché longtemps un papier nécessaire,
Pour aller promptement finir chez le notaire.

FINETTE, *à Ménechme, qu'elle prend pour le Chevalier.*

Ma maîtresse, rompant avec vous tout à fait,
M'envoie ici, monsieur, demander son portrait,
Ses lettres, ses bijoux. En nous rendant les nôtres,
Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres.
Les voilà.
(*Elle tire de sa poche une boîte à portrait et un paquet de lettres.*)

MÉNECHME, *à Finette.*

Tout ceci doit-il durer longtemps?

FINETTE

C'est l'usage parmi tous les honnêtes gens :
Quand il est survenu rupture ou brouillerie,
Et que de se revoir on n'a plus nulle envie,

1. C'est-à-dire une petite maison discrète, aux portes de Paris.

Dessiné par J. M. Moreau le jeune. Gravé par Ph. Triere.

Mort. non pas de mes jours! ne vous y jouez pas.

Acte IV. scène III.

On se rend l'un à l'autre et lettres et portraits.

MÉNECHME

C'est l'usage?

FINETTE

Oui, monsieur ; on n'y manque jamais.
Ce garçon vous dira que cela se pratique,
Lorsque de savoir-vivre et de monde on se pique.

VALENTIN

Pour moi, dans pareil cas, toujours j'en use ainsi.

MÉNECHME

Savez-vous bien, m'amie, enfin que tout ceci
M'ennuie étrangement, me lasse et me fatigue ;
Et que, pour vous payer de toute votre intrigue,
Vous pourriez bien sentir ce que pèse mon bras?

FINETTE

Mort non pas de mes jours ! ne vous y jouez pas.
Voilà votre portrait, et rendez-nous le nôtre.

MÉNECHME

Mon portrait ! Qu'est-ce à dire?

FINETTE

Oui, sans doute, le vôtre,
Que ma maîtresse prit en vous donnant le sien.

MÉNECHME

J'ai donné mon portrait à ta maîtresse?

FINETTE

Eh bien !
Allez-vous dire encor que ce sont là des fables,
Et que rien n'est plus faux?

MÉNECHME

Oui, de par tous les diables,
Je le dis, le soutiens, et je le soutiendrai.

FINETTE

Quoi ! vous pourriez jurer, monsieur...

MÉNECHME

J'en jurerai,

Je ne me suis jamais ni fait graver, ni peindre?

FINETTE, *à part.*

Ah ! l'abominable homme !

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Il n'est plus temps de feindre;
Si vous l'avez reçu, dites-le sans façon :
C'est pousser assez loin votre discrétion.

MÉNECHME, *à Valentin.*

Je ne sais ce que c'est, ou l'enfer me confonde !

FINETTE

Votre portrait n'est pas dans cette boîte ronde?

MÉNECHME

Non, à moins que le diable, à me nuire obstiné,
Ne l'ait peint de sa main et ne vous l'ait donné.

FINETTE, *à part.*

Quelle audace ! Quel front ! Mais je veux le confondre.
Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.
(*Elle ouvre la boîte et en montre le portrait à Ménechme.*)
Eh bien ! connaissez-vous ce visage et ces traits?

MÉNECHME, *considérant le portrait.*

Comment diable ! c'est moi ! Qui l'eût pensé jamais?
Ce sont mes yeux, mon air.

VALENTIN, *prenant le portrait.*

Voyons donc, je vous prie ;
Mettons l'original auprès de la copie.
Par ma foi, c'est vous-même ; et vous voilà parlant :
Jamais peintre ne fit portrait si ressemblant.

MÉNECHME, *à part.*

Il entre là-dessous quelque sorcellerie ;
Ou du moins j'entrevois quelque friponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le coche, à leurs frais,
Ces deux coquines-là m'auront fait peindre exprès
Pour me jouer ici quelque noir stratagème.

FINETTE, *à Ménechme.*

Finissons, s'il vous plaît.

MÉNECHME

Oh ! finissez vous-même.

Allez apprendre ailleurs à connaître vos gens,
Et ne me rompez point la tête plus longtemps.

FINETTE

Rendez donc le portrait.

MÉNECHME

De qui?

FINETTE

De ma maîtresse.

MÉNECHME, *la prenant par les épaules.*

Je ne sais ce que c'est. Passe vite, et me laisse.

FINETTE

Savez-vous bien qu'avant de partir de ces lieux,
Je pourrais bien, monsieur, vous arracher les yeux?

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Pour éviter, monsieur, de plus longue querelle,
Rendez-lui son portrait, et vous défaites d'elle.
Vous savez ce que c'est qu'une amante en courroux :
Les enfers déchaînés seraient cent fois plus doux.

MÉNECHME

Mais quand elle serait mille fois plus diablesse,
Je ne la connais point, elle, ni sa maîtresse.

VALENTIN, *bas à Finette.*

Quoi qu'il dise, l'amour lui tient encore au cœur :
Je vais le ramener un peu par la douceur :
Tu reviendras tantôt, je te ferai tout rendre.

FINETTE

Eh bien ! jusqu'à ce temps je veux encore attendre ;
Mais si l'on manque après à me faire raison,
Je reviens, et je mets le feu dans la maison.

SCÈNE IV : MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME

Mais peut-on sur les gens être tant acharnée?
Pour me persécuter l'enfer l'a déchaînée.

VALENTIN

Quand on est, comme vous, jeune, aimable et bien fait,
A ces petits malheurs on est souvent sujet.
Entre amants, tel dépit n'est qu'une bagatelle ;
Je veux, dès aujourd'hui, vous remettre avec elle.

SCÈNE V : LE MARQUIS, MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN, *à part.*

Mais je vois le marquis ; il tourne ici ses pas.
Les cent louis nous vont donner de l'embarras.

LE MARQUIS, *embrassant vivement Ménechme, qu'il prend pour le Chevalier.*

Hé ! cadédis, mon cher, quelle heureuse fortune
Qué jé t'embrasse... encore... et millé fois pour une.
Quelqué contentément qué j'aie à té révoir,
Régardé-moi ; je suis outré de désespoir ;
Lé jour mé scandalise, et voudrais contré quatre,
Pour terminer mon sort, trouver seul à mé battre.

MÉNECHME

Monsieur, je suis fâché de vous voir en courroux ;
Mais je n'ai pas le temps de me battre avec vous.

LE MARQUIS

Un coup dé pistolet mé sérait coup dé grâce.
Jé voudrais qué quelqu'un m'écrasât sur la place.

MÉNECHME, *à part, à Valentin.*

Quel est ce Gascon-là ?

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

C'est un de vos amis
Sans doute, et des plus chers.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS

Jé sors d'uné maison, qué la terre engloutisse,
Et qu'avec elle encor la nature périsse !
Où, jusqu'au dernier sou, j'ai quitté mon argent.
D'un maudit lansquénet lé caprice outrageant

M'oblige à té prier dé vouloir bien mé rendre
Cent louis qué dé moi lé besoin té fit prendre.
Excuse si jé viens ici t'importuner :
En l'état où jé suis, on doit tout pardonner.

MÉNECHME

Je vous pardonne tout ; pardonnez-moi de même,
Si je dis qu'en ce point ma surprise est extrême.
Je ne vous connais point. Comment auriez-vous pu
Me prêter cent louis, ne m'ayant jamais vu?

LE MARQUIS

Quel est donc ce discours? Il mé passe. A l'entendre...

MÉNECHME

Le vôtre est-il pour moi plus facile à comprendre?

LE MARQUIS

Vous né mé dévez pas cent louis?

MÉNECHME

Non, ma foi ;
Vous les avez prêtés à quelque autre qu'à moi.

LE MARQUIS

Il né vous souvient pas qu'allant en Allemagne,
Étant vide d'argent pour faire la campagne,
Sans âne, ni mulet, prêt à demeurer là...

MÉNECHME, *le contrefaisant.*

Jé né mé souviens pas d'un mot dé tout cela.

LE MARQUIS

Vous vîntes mé trouver pour vous fairé ressource,
Et qué, sans déplacer, jé vous ouvris ma bourse?

MÉNECHME

A moi? j'aurais perdu le sens et la raison
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gascon.

LE MARQUIS, *montrant Valentin.*

Cet hommé ci-présent peut rendré témoignage;
Il était avec vous, jé rémets son visage.
(*A Valentin.*)
Viens çà, bélître; parle; oséras-tu nier
Cé qué son mauvais cœur tâche en vain d'oublier?

VALENTIN

Monsieur...

LE MARQUIS

Parle, ou ma main, dé fureur possédée...

VALENTIN

Il m'en vient dans l'esprit quelque confuse idée.

LE MARQUIS

Quelqué confuse idée? Oh ! moi, j'en suis certain.
(*A Ménechme.*)
Çà, monsieur, mon argent, ou l'épée à la main.

MÉNECHME

Quoi ! pour ne vouloir pas vous donner cent pistoles,
Il faut que je me batte?

LE MARQUIS

Un peu : trêve aux paroles.
Il mé faut des effets ; vite, dépêchez-vous.

MÉNECHME

Je ne suis point pressé ; de grâce, expliquons-nous.

LE MARQUIS

Point d'explication ; la chose est assez claire.

MÉNECHME

Mais, monsieur...

LE MARQUIS

Mais, monsieur, il faut mé satisfaire.

MÉNECHME

Vous satisfaire, moi ! Mais je ne vous dois rien :
Faites-nous assigner, nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS

Quand on mé doit, voilà lé sergent qué jé porte.
(*Il met l'épée à la main.*)

MÉNECHME, *à part.*

Juste ciel ! quel brutal ! Si [1] faut-il que j'en sorte.
(*Haut.*)
Combien vous est-il dû?

---

1. *Si* : aussi.

LE MARQUIS

L'avez-vous oublié?

Cent louis.

MÉNECHME

Cent louis ! j'en paierai la moitié.

LE MARQUIS

Qué jé dévienne atome, ou qu'à l'instant jé meure,
Si vous né mé payez lé tout dans un quart d'heure.

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Il nous tuera tous deux. Quand vous ne serez plus,
De quoi vous serviront soixante mille écus?
Lui n'a plus rien à perdre.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Il est pourtant bien rude...

LE MARQUIS

Qué dé réflexions, et qué d'incertitude !

MÉNECHME

Si vous êtes si prompt, monsieur, tant pis pour vous ;
Il me faut plus de temps pour me mettre en courroux.
Je n'ai pas cent louis, mais en voilà soixante.
(*Bas à Valentin.*)
Tirez-moi de ses mains ; faites qu'il se contente.
(*A part.*)
Ah ! si je n'avais pas hérité depuis peu,
Je me battrais en diable ; et nous verrions beau jeu.

VALENTIN, *au Marquis.*

Voilà plus de moitié, monsieur, de votre dette ;
Demain on vous fera votre somme complète.

LE MARQUIS, *prenant la bourse.*

Adieu, monsieur, adieu ; jé vous croyais du cœur,
Et vous m'aviez fait voir des sentiments d'honneur ;
Mais cette occasion mé prouve lé contraire.
Né m'approchez jamais qué dé loin... Plus d'affaire.
Jé sérais dégradé dé noblesse chez nous,
Si j'étais accosté d'un lâche tel qué vous.

SCÈNE VI : MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME

Je lui conseille encor de me chanter injure[1].
Où suis-je? quel pays? quelle race parjure !
Hommes, femmes, passants, marchands, Gascons, commis,
Pour me faire enrager, tous semblent s'être unis.
Je n'en connais aucun ; et tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis et viennent me surprendre.
Allons voir mon notaire ; et sortons, si je puis,
Du coupe-gorge affreux et du bois où je suis.
(*Il s'en va.*)

VALENTIN, *courant après lui.*

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduise?

MÉNECHME

Je n'ai besoin de vous ni de votre entremise ;
Je vous suis obligé des services rendus :
A tout autre qu'à moi je ne me fierai plus ;
Et j'appréhende encor, dans mon soupçon extrême,
D'être d'intelligence à me tromper moi-même.

SCÈNE VII : VALENTIN, *seul.*

Le pauvre diable en a, par ma foi, tout son soûl ;
Il faudra qu'il décampe, ou qu'il devienne fou ;
Pour peu de temps encor qu'en ces lieux il habite,
De tous ses créanciers mon maître sera quitte.

SCÈNE VIII : LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER

Ah ! mon cher Valentin, tu me vois hors de moi
Mon bonheur est si grand qu'à peine je le crois.
J'ai reçu mon argent ; regarde, je te prie,
Des billets que je tiens la force et l'énergie ;
Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris ;
L'un de trois mille écus, l'autre de neuf, de six,

---

1. *Chanter injure* : nous disons encore « chanter pouille à quelqu'un ».

De huit, de cinq, de sept. J'achèterais, je pense,
Deux ou trois marquisats des mieux rentés de France.

VALENTIN

Quelle aubaine ! Le bien vous vient de toutes parts.
De grâce, laissez-moi promener mes regards
Sur ces billets moulés [1], dont l'usage est utile.
La belle impression ! les beaux noms ! le beau style !
Ce sont là les billets qu'il faut négocier,
Et non pas vos poulets, vos chiffons de papier,
Où l'amour se distille en de fades paroles,
Et qui ne sont partout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER

Va, j'en connais le prix tout aussi bien que toi ;
Mais jusqu'ici l'usage en fut peu fait pour moi :
J'espère à l'avenir m'en servir comme un autre.

VALENTIN

Vous ignorez encor quel bonheur est le vôtre ;
Votre frère pour vous vient encor d'être pris.
Le marquis, qui jadis nous prêta cent louis,
Est venu brusquement lui demander la somme.
Votre frère d'abord a rembarré son homme ;
Mais lui, sourd aux raisons qu'il a pu lui donner,
A voulu sur-le-champ le faire dégaîner.
Notre jumeau prudent n'en a voulu rien faire ;
Et, mettant à profit mon conseil salutaire,
Il en a délivré plus de moitié comptant,
Que le marquis a pris toujours en rabattant.

LE CHEVALIER

Je lui suis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN

Vos obligations ne sont pas si parfaites ;
Car avec Isabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER

Il l'a vue?

VALENTIN

Oui, vraiment. Il est un peu brutal,

---

1. *Moulés* : même sens que dans l'expression « une écriture moulée », régulière, parfaite.

Ainsi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire :
Il a sur son chapitre étendu sa satire,
Et tenu, face à face, un propos aigre-doux,
Qu'on met sur votre compte, et que l'on croit de vous.
Isabelle est sortie à tel point courroucée...

LE CHEVALIER

Il faut de cette erreur détromper sa pensée.

SCÈNE IX : ISABELLE, LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER

Mais je la vois paraître. Où tournez-vous vos pas,
Madame? où fuyez-vous?

ISABELLE, *traversant le théâtre.*

Où vous ne serez pas.

VALENTIN

Voilà le quiproquo.

ISABELLE

Je vais chez Araminte
Lui dire que pour vous ma tendresse est éteinte.
Aimez-la, j'y consens ; je fais vœu désormais
De vous fuir comme un monstre, et ne vous voir jamais.

LE CHEVALIER

Madame...

ISABELLE

Pour le prix de l'ardeur la plus vive
Je ne reçois de vous qu'injure et qu'invective ;
Je vous parais sans foi, sans esprit, sans appas.

LE CHEVALIER

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE

Non ; je ne comprends pas,
Si brutal que l'on soit, qu'on puisse avoir l'audace
De dire, de sang-froid, ces duretés en face.

LE CHEVALIER

Vous saurez qu'en ces lieux...

ISABELLE

Je ne veux rien savoir.

LE CHEVALIER

C'est bien fait.

VALENTIN, *à Isabelle.*

Écoutez, sans tant vous émouvoir.

ISABELLE, *à Valentin.*

Veux-tu que je m'expose encore à ses sottises?

VALENTIN

Mon Dieu, non. Sans sujet vous en venez aux prises.
Je vais dans un moment dissiper ce soupçon :
Tous deux vous avez tort, et vous avez raison.

ISABELLE

Oh ! pour moi, j'ai raison ; toi-même, sois-en juge.

LE CHEVALIER

Et moi, je n'ai pas tort.

VALENTIN

Tout ce petit grabuge
Entre vous excité va finir en deux mots.
Monsieur vous a tantôt tenu certains propos
Assez durs, dites-vous?

ISABELLE

Hors de toute créance.

LE CHEVALIER

Moi ! je vous ai...

VALENTIN, *au Chevalier.*

Paix donc ; point tant de pétulance.
Je ne dirai plus rien, si vous parlez toujours.
(*A Isabelle.*)
L'homme qui vous a fait d'impertinents discours,
C'est lui, sans être lui : ce n'est que son image,
De taille, de façon, de nom et de visage ;
Et, quoique l'un soit l'autre, ils diffèrent entre eux ;
Tous les deux ne font qu'un, et cependant font deux.
Ainsi, c'est l'autre lui, vêtu de ses dépouilles,
Le portrait de monsieur, qui vous a chanté pouilles.

ISABELLE

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras?

LE CHEVALIER

Sans l'entendre parler ne vous emportez pas.

VALENTIN

La chose, j'en conviens, ne paraît pas trop claire :
Mais sachez que monsieur en ces lieux a son frère,
Frère jumeau, semblable et d'habit et de traits,
Dont la langue a tantôt sur vous lancé ses traits.
Vous l'avez pris pour lui ; mais, quoiqu'il soit semblable,
L'autre est un faux, brutal, voici le véritable...

ISABELLE

Quelque étrange que soit ce surprenant récit,
Je me plais à le croire ; il flatte mon esprit.
L'amour rend ma méprise et juste et pardonnable.

LE CHEVALIER

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable,
Souffrez que mon transport...
(*Il veut lui baiser la main.*)

ISABELLE

Modérez ces désirs.

LE CHEVALIER

Je me méprends aussi : transporté de plaisirs,
Je pousse un peu trop loin mes tendres entreprises.
Mais, d'une et d'autre part, oublions nos méprises.

VALENTIN, *montrant la marque du chapeau du Chevalier.*

Pour ne plus vous tromper, regardez ce signal ;
Il doit, dans l'embarras, vous servir de fanal.
Mais n'allez pas tantôt, par-devant le notaire,
Épouser l'un pour l'autre, et prendre le contraire :
Vous apprendrez par là quel est le vrai des deux.

ISABELLE

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER

Quoi qu'aujourd'hui le ciel fasse pour ma fortune,
Sans ce cœur j'y renonce, et je n'en veux aucune.

VALENTIN

Trêve de compliments. Quand vous serez époux,
Il vous sera permis de tout dire entre vous.
La gloire en d'autres lieux, vous et moi, nous appelle.
Que madame à présent en paix rentre chez elle.
Nous, courons au contrat ; et qu'un heureux destin,
Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE

Je vous dis vrai, madame ; et je ne saurais croire
Que l'on puisse trouver une âme encor si noire.
Lorsque je l'ai pressé de rendre le portrait,
Il a voulu me battre, et l'aurait, je crois, fait,
Si son valet, plus doux, n'eût écarté l'orage.
Ah ! madame, armez-vous d'un généreux courage,
Poursuivez votre pointe, et faites bien valoir
Les droits que la raison met en votre pouvoir.
Vous avez sa promesse, il faut qu'il l'accomplisse.

ARAMINTE

Si je ne le fais pas, que le ciel me punisse.

FINETTE

Il n'est plus ici-bas de foi, de probité,
Plus de loi, plus d'honneur, plus de sincérité.
Les filles, en ce temps, si souvent attrapées,
Sur la foi des serments avaient été trompées ;
Et, voulant mettre un frein au dégoût des amants,
Se faisaient d'un écrit confirmer les serments :
Mais que leur sert d'user de cette prévoyance,
Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puissance?
Je vois bien maintenant que, dans ce siècle ingrat,
Il ne faut se fier que sur un bon contrat.
Mais c'est notre destin : toujours, tant que nous sommes,
Nous serons le jouet et les dupes des hommes.

ARAMINTE

Va, j'ai bien résolu, dans mon cœur courroucé;
De venger, si je puis, tout le sexe offensé.

FINETTE

Quoi donc ! il ne tiendra, pour engager le monde;
Qu'à venir étaler une perruque blonde !
Une tête éventée [1], un petit freluquet,
Qui s'admire lui seul, et n'a que du caquet,
Parce qu'il a bon air et qu'on a le cœur tendre,
Impunément viendra nous plaire et nous surprendre ;
Nous fera par écrit sa déclaration,
Sans en venir après à la conclusion !
Non, c'est une noirceur qui crie au ciel vengeance.
Il faut de cet abus réprimer la licence ;
Et, quand ce ne serait que pour vous en venger,
Il faudrait l'épouser pour le faire enrager.

ARAMINTE

Mais s'il ne m'aime point, quel sera l'avantage
Que me procurera ce triste mariage?

FINETTE

Est-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouse à présent?
Cela fut bon du temps du monde adolescent :
Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un crime
D'épouser sans amour et même sans estime.
Il faut se marier : vous êtes dans un temps
Où les appas flétris s'effacent pour longtemps.
Ce conseil bienfaisant que mon zèle vous donne,
Je voudrais l'appliquer à ma propre personne ;
Et rester vieille fille est un mal plus affreux
Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.

SCÈNE II : DÉMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DÉMOPHON

Le hasard justement en ce lieu vous amène ;
D'aller jusque chez vous il m'épargne la peine.

---

1. *Une tête éventée* : un évaporé.

ARAMINTE

Le hasard nous sert donc tous deux également,
Mon frère ; car chez vous j'allais pareillement.
Vous m'épargnez des pas.

DÉMOPHON

Toujours préoccupée.
N'êtes-vous point, ma sœur, encore détrompée?
Et ne voyez-vous pas que votre passion
N'est rien qu'une chimère et pure vision?
Finissez, croyez-moi ; n'allez pas davantage
Traverser mes desseins, et montrez-vous plus sage.

ARAMINTE

Sans rime ni raison vous babillez toujours ;
Mais vous savez quel cas je fais de vos discours.
Ménechme m'appartient ; et voilà la promesse
Qu'il me fit de sa main pour marquer sa tendresse.

DÉMOPHON

Mais jusqu'où va, ma sœur, votre crédulité?

ARAMINTE

Il est, vous dis-je, à moi ; je l'ai bien acheté.
Entendez-vous, ma nièce?

ISABELLE

Oui, sans doute, ma tante,
J'entends bien.

ARAMINTE

Sans mentir, vous êtes fort plaisante
De vouloir m'enlever un cœur comme le sien,
Et vous approprier si hardiment mon bien !
Un procédé pareil est sot et malhonnête.

ISABELLE

Qui pourrait de vos mains ravir une conquête?
Quand on est une fois frappé de vos attraits,
Vos yeux vous sont garants qu'on ne change jamais.
Ce sont ces yeux charmants qui les volent aux autres.

ARAMINTE

Mes yeux sont, pour le moins, aussi beaux que les vôtres ;
Et, lorsque nous voudrons les employer tous deux,
On verra qui de nous y réussira mieux.

DÉMOPHON

Oh ! je suis à la fin bien las de vous entendre.

SCÈNE III : MÉNECHME, DÉMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DÉMOPHON

Heureusement ici je vois venir mon gendre.
(*A Ménechme.*)
Vous n'amenez donc pas le notaire en ces lieux?

MÉNECHME

J'ai cherché son logis en vain une heure ou deux,
Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire.
Toujours quelque fâcheux a pris soin de me nuire.

DÉMOPHON

Je l'attends ; et je crois qu'il ne tardera pas.

MÉNECHME

L'un, du bout de la place accourant à grands pas,
Comme le plus chéri de mes amis fidèles,
Me vient de ma santé demander des nouvelles ;
Un autre, à toute force, et me serrant la main,
Me veut mener souper au cabaret prochain ;
Celui-ci, m'arrêtant au détour d'une rue,
Me force à lui payer une dette inconnue :
Et de tous ces gens-là, me confonde l'enfer,
Si j'en connais aucun, non plus que Lucifer !

ARAMINTE, *à Ménechme.*

Traître ! c'en est donc fait, malgré ta foi donnée,
Tu te veux engager dans un autre hyménée,
Malgré tous tes serments, malgré ton premier choix !

MÉNECHME

Ah ! nous y voilà donc encore une autre fois !

ARAMINTE

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidèle !
Tu te fais un plaisir de ma peine cruelle !
Tu me vois expirante et cédant à mon sort,
Sans donner seulement une larme à ma mort.
(*Elle tombe sur Finette.*)

MÉNECHME

Cette femme est sur moi rudement endiablée !
Il faut assurément qu'on l'ait ensorcelée.
Faudra-t-il que toujours je sois dans l'embarras
De voir une furie attachée à mes pas?

FINETTE, *à Ménechme.*

Vous, qui pour nous jadis eûtes tant de tendresse,
Verrez-vous dans mes bras expirer ma maîtresse?
Cette pauvre innocente a-t-elle mérité
Qu'on payât son amour de tant de cruauté?

MÉNECHME

Qu'elle expire en tes bras, que le diable l'emporte,
Et te puisse avec elle entraîner, que m'importe?
Déjà, pour mon repos, il devrait l'avoir fait.

ARAMINTE

Perfide ! je me veux venger de ton forfait.
J'ai ta promesse en main, voilà ta signature :
Je puis, par ce témoin, confondre l'imposture.
(*Démophon prend la promesse.*)

MÉNECHME, *à Démophon.*

Elle est folle à tel point qu'on ne peut l'exprimer :
Travaillez au plus tôt à la faire enfermer.

DÉMOPHON, *lui montrant sa promesse.*

Mais voilà votre nom : « Ménechme. »
(*Bas.*)
En confidence,
Avez-vous avec elle eu quelque intelligence[1] ?
C'est ma sœur, et je puis assoupir tout cela.

MÉNECHME, *à part, à Démophon.*

Moi ! si j'ai jamais vu ces deux friponnes-là !
(Pardonnez-moi le mot ; c'est votre sœur, n'importe !)
Je veux bien à vos yeux, et devant que je sorte,
Que Satan... Lucifer...

DÉMOPHON, *à part, à Ménechme.*

Je vous crois sans jurer.

---

1. *Avoir intelligence* : être en rapports.

MÉNECHME

Cette femme a fait vœu de me désespérer.
(*A Araminte.*)
Esprit, démon, lutin, ombre, femme, ou furie,
Qui que tu sois enfin, laisse-moi, je te prie.

SCÈNE IV : ROBERTIN, MÉNECHME, DÉMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DÉMOPHON

Ah ! monsieur Robertin, vous venez justement ;
Et nous vous attendons avec empressement.

ROBERTIN

Je vois avec plaisir toute la compagnie,
Dans un jour plein de joie, en ce lieu réunie.
Je crois que ma présence ici ne déplaît pas,
Surtout à la future : elle a beaucoup d'appas ;
Mais un époux bien fait, tel que l'Amour lui donne,
Malgré tous ses attraits, manquait à sa personne :
Elle n'a maintenant plus rien à désirer.

MÉNECHME

Si ce n'est d'être veuve et me voir enterrer :
C'est ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE

De pareils sentiments n'entrent point dans mon âme.

ROBERTIN, *à Isabelle.*

Monsieur ne pense pas aussi ce qu'il vous dit.
Votre beauté le charme autant que votre esprit.
Je stipule, pour lui, que c'est un honnête homme.

MÉNECHME, *à Robertin.*

Vous vous moquez, monsieur.

ROBERTIN

Et dans lui l'on renomme
La franchise du cœur qu'il a par préciput [1].

MÉNECHME, *à Robertin.*

Je voudrais pouvoir être avec vous but à but.

---

1. *Préciput* : avantage que le testateur ou la loi accorde à l'un des cohéritiers.

C'est vous qui des vertus êtes le protocole ;
Et, pour vous bien louer, je n'ai point de parole.

ROBERTIN

Puisque, comme je crois, vous êtes tous d'accord,
Il nous faut procéder.

ARAMINTE

Rien ne presse si fort.
A ce bel hymen, moi, s'il vous plaît, je m'oppose ;
Et j'en ai dans les mains une très juste cause.

DÉMOPHON

Vous direz vos raisons et vos griefs demain,
Ma sœur. Ne laissons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN

Voici donc le contrat...

MÉNECHME

Mais, monsieur le notaire,
Avant tout, finissons une certaine affaire
Qui, plus que celle-là, me tient sans doute au cœur.

ROBERTIN

Tout ce qui vous convient est toujours le meilleur.
Je n'aurais pas usé de tant de diligence,
Si vous n'étiez venu chez moi me faire instance
De vouloir achever le contrat au plus tôt.

MÉNECHME

Vous m'avez vu chez vous?

ROBERTIN

Oui, monsieur.

MÉNECHME

Quand?

ROBERTIN

Tantôt...

MÉNECHME

Qui? moi? moi?...

ROBERTIN

Vous ; oui, vous. Au logis que j'habite,
Vous m'avez fait l'honneur de me rendre visite :

Mais je l'ai bien payé. Soixante mille écus
N'ont pas rendu vos pas ni vos soins superflus.

MÉNECHME

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous donc dire?

ROBERTIN

Vous vous divertissez; vous avez de quoi rire!

MÉNECHME

Je ne ris nullement, et me fâche à la fin,
Ne vous nommez-vous pas, s'il vous plaît, Robertin?

ROBERTIN

Oui, l'on me nomme ainsi.

MÉNECHME

N'êtes-vous pas notaire?

ROBERTIN

Et, de plus, honnête homme.

MÉNECHME

Oh! c'est une autre affaire.
N'aviez-vous pas chez vous soixante mille écus
A moi?

ROBERTIN

Je les avais; mais je ne les ai plus.

MÉNECHME

Comment donc?

ROBERTIN

N'est-ce pas Ménechme qu'on vous nomme?

MÉNECHME

Sans doute.

ROBERTIN

C'est à vous que j'ai remis la somme,
En bon argent comptant ou billets au porteur,
Dont j'ai votre quittance; et c'est là le meilleur.

MÉNECHME

Quoi! monsieur, vous auriez le front et l'insolence...

ROBERTIN

Quoi! monsieur, vous auriez l'audace et l'impudence...

MÉNECHME

De dire que j'ai pris soixante mille écus?

ROBERTIN

De nier hardiment de les avoir reçus?

MÉNECHME

Voilà, je le confesse, un homme abominable.

ROBERTIN

Voilà, je vous l'avoue, un fourbe détestable.

DÉMOPHON, *se mettant entre les deux.*

Hé ! messieurs, doucement ; je suis pour vous honteux,
Et je ne sais ici qui croire de vous deux.

ISABELLE

Monsieur pourrait-il bien avoir l'âme assez noire...

ARAMINTE

Oui, c'est un scélérat, qui du crime fait gloire.

FINETTE

Faites-lui son procès ; et, s'il en est besoin,
Je servirai toujours contre lui de témoin.

SCÈNE V : MÉNECHME, VALENTIN, DÉMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, FINETTE.

VALENTIN

Hé ! qu'est-ce donc, messieurs? Voilà bien du grabuge !

MÉNECHME, *montrant Valentin.*

De notre différend cet homme sera juge ;
Il ne m'a point quitté, je m'en rapporte à lui.
Qu'il parle.
(*A Valentin.*)
Ai-je reçu quelque argent aujourd'hui
De monsieur que voilà?

VALENTIN

Sans doute, en belle espèce.
Soixante mille écus, que votre oncle vous laisse,
Vous ont été comptés en argent ou valeur.

MÉNECHME, *le prenant au collet.*

Ah ! maudit faux témoin ! malheureux imposteur !

Tu peux soutenir...

VALENTIN

Oui, je soutiens que la somme
A tantôt été mise entre les mains d'un homme
Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur,
Qui prétend épouser la fille de monsieur ;
Il s'appelle Ménechme, il est de Picardie ;
Et si vous le niez, c'est une perfidie.
Je lèverai la main [1] de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN, *à Démophon.*

Vous voyez s'il se peut un plus méchant esprit,
Plus noir, plus scélérat. Hélas ! qu'alliez-vous faire?
Je vous embarquais là dans une belle affaire !

DÉMOPHON, *à Ménechme.*

Je vous prenais, monsieur, pour un homme de bien ;
Mais je vois à présent que vous ne valez rien.

ARAMINTE

Après ce qu'il m'a fait, il n'est point d'injustice,
De crimes, de noirceurs, dont il ne soit complice.

FINETTE, *à Ménechme.*

Traître ! te voilà donc à la fin confondu !
Sans autre procédure il faut qu'il soit pendu.

MÉNECHME

Non, je ne pense pas que l'enfer soit capable
De vomir sur la terre, en sa rage exécrable,
Des hommes, des démons si méchants que vous tous ;
Et... je ne puis parler, tant je suis en courroux.

SCÈNE VI : LE CHEVALIER, MÉNECHME, DÉMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, VALENTIN, FINETTE.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ma présence, je crois, est ici nécessaire
Pour découvrir le fond d'un surprenant mystère.

---

1. *Lever la main*: pour prêter serment.

DÉMOPHON, *apercevant le Chevalier.*

Qu'est-ce donc que je vois?

ROBERTIN, *apercevant le Chevalier.*

Quel prodige en ces lieux !

ARAMINTE, *apercevant le Chevalier.*

Quelle aventure, ô ciel ! Dois-je en croire mes yeux?

FINETTE, *apercevant le Chevalier.*

Madame, je ne sais si j'ai le regard trouble,
Si c'est quelque vapeur ; mais enfin je vois double.

MÉNECHME, *apercevant le Chevalier.*

Quel objet se présente, et que me fait-on voir?
C'est mon portrait qui marche, ou bien c'est mon miroir.

LE CHEVALIER, *à Ménechme.*

Pourquoi prendre, monsieur, mon nom et ma figure?
Je m'appelle Ménechme, et c'est me faire injure.

MÉNECHME, *à part.*

Voilà, sur ma parole, encor quelque fripon !
(*Au Chevalier.*)
Et de quel droit, monsieur, me volez-vous mon nom?
Je ne m'avise point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER

Pour moi, dès le berceau, je n'en ai point eu d'autre.

MÉNECHME

Mon père, en son vivant, se fit nommer ainsi.

LE CHEVALIER

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom aussi.

MÉNECHME

En accouchant de moi l'on vit mourir ma mère.

LE CHEVALIER

La mienne est morte aussi de la même manière.

MÉNECHME

Je suis de Picardie.

LE CHEVALIER

Et moi pareillement.

MÉNECHME

J'avais un certain frère, un mauvais garnement,

Et dont, depuis quinze ans, je n'ai nouvelle aucune.

LE CHEVALIER

Du mien, depuis ce temps, j'ignore la fortune.

MÉNECHME

Ce frère, étant jumeau, dans tout me ressemblait.

LE CHEVALIER

Le mien est mon image ; et qui me voit le voit[1].

MÉNECHME

Mais vous qui me parlez, n'êtes-vous point ce frère ?

LE CHEVALIER

C'est vous qui l'avez dit : voilà tout le mystère.

MÉNECHME

Est-il possible? ô ciel !

LE CHEVALIER

Que cet embrassement
Vous témoigne ma joie et mon ravissement.
Mon frère, est-ce bien vous? quelle heureuse rencontre !
Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous montre?

MÉNECHME

Mon frère, en vérité... Je m'en réjouis fort :
Mais j'avais cependant compté sur votre mort.

FINETTE, *à Araminte.*

En tout ceci, madame, il n'y va rien du nôtre ;
Quoi qu'il puisse arriver, nous aurons l'un ou l'autre.

DÉMOPHON

L'incident que je vois, certes, n'est pas commun.
(*A Isabelle.*)
Il te faut un époux ; en voilà deux pour un :
Choisis le bon pour toi, ma fille, et te contente.

ISABELLE, *reconnaissant la marque du chapeau du Chevalier.*

Puisque vous m'accordez le choix qui se présente,
Portée également de l'une et l'autre part,
(*Elle donne la main au Chevalier.*)
Je prends monsieur : il faut en courir le hasard.

---

1. On prononçait à peu près *vouait.*

ARAMINTE, *prenant Ménechme par le bras.*

Et moi, je prends monsieur.

MÉNECHME, *à Araminte.*

Il semble, à vous entendre,
Que vous n'ayez ici qu'à vous baisser et prendre.

VALENTIN, *prenant Finette par le bras.*

Puisque chacun ici prend ce qui lui convient,
Par droit d'aubaine aussi, Finette m'appartient.

ROBERTIN, *prenant les deux frères par le bras.*

Moi, je vous prends tous deux. Je veux que l'on m'instruise
En quelles mains enfin cette somme est remise.
L'un de vous a touché soixante mille écus.

LE CHEVALIER, *à Robertin.*

N'en soyez point en peine, et je les ai reçus.
C'est moi qui, pour la mienne, ayant pris sa valise,
Ai su me prévaloir d'une heureuse méprise.
C'est lui qui, pour un legs, vient d'arriver ici :
C'est moi qu'on a cru mort, et qui m'en suis saisi :
C'est moi qui, dans l'ardeur d'une feinte tendresse,
(*Montrant Araminte.*)
A madame autrefois ai fait une promesse ;
Et c'est moi qui, depuis, brûlant des plus beaux feux,
A l'aimable Isabelle ai porté tous mes vœux.

MÉNECHME

Vous m'avez donc trahi, vous, monsieur le notaire?

ROBERTIN

Je n'ai rien fait de mal dans toute cette affaire,
Et j'ai du testateur suivi l'intention.
Il laisse à son neveu cette succession :
Monsieur l'est comme vous ; vous n'avez rien à dire.

LE CHEVALIER

Aux arrêts du destin, mon frère, il faut souscrire.
Mais vous aurez bientôt tout lieu d'être content,
Pourvu que, sans éclat, vous vouliez à l'instant,
En épousant madame, acquitter ma parole.

MÉNECHME

Comment donc ! voulez-vous que j'épouse une folle?

ARAMINTE, *au Chevalier.*

Et de quel droit, monsieur, me faites-vous la loi ?
Je vous trouve plaisant de disposer de moi !

LE CHEVALIER, *à Ménechme et à Araminte.*

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous aime.
Vous vouliez m'épouser, c'est un autre moi-même,
Et, pour vous faire voir quelle est mon amitié,
De la succession recevez la moitié :
Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MÉNECHME, *embrassant le Chevalier.*

A ce dernier trait-là je reconnais mon frère.
(*A Araminte.*)
Çà, ma reine, épousons, malgré notre discord.
Nous nous sommes tous deux chanté pouilles à tort,
Moi vous nommant friponne, et vous m'appelant traître.
Nous n'avions pas, pour lors, l'honneur de nous connaître.
Bien d'autres, avant nous, en formant ce lien,
S'en sont dit tout autant, et se connaissaient bien.

FINETTE

Moi, quand ce ne serait que pour la ressemblance,
Je voudrais l'épouser, sans tant de résistance.

ARAMINTE

Si je pouvais un jour me résoudre à ce choix,
Je le ferais exprès, pour vous punir tous trois.
Vous n'avez, je le vois, que mon bien seul en vue ;
Mais, en me mariant, votre attente est déçue.
Oui, je l'épouserai, pour me venger de vous,
Lui donner tout mon bien, et vous désoler tous.

MÉNECHME

Ce sera très bien fait.

DÉMOPHON, *au Chevalier.*

Vous, acceptez ma fille,
Puisqu'un coup du hasard vous met dans ma famille :
Je voulais un Ménechme : en lui donnant la main,
Vous ne changerez rien à mon premier dessein.

LE CHEVALIER

Dans l'excès du bonheur que le destin m'envoie,
Mon cœur ne peut suffire à contenir sa joie.

VALENTIN

Chacun, Finette, ici songe à se marier ;
Marions-nous aussi, pour nous désennuyer.

FINETTE

A ne t'en point mentir, j'en aurais grande envie :
Mais je crains...

VALENTIN

Que crains-tu ?

FINETTE

De faire une folie.

VALENTIN

J'en fais une cent fois bien plus grande que toi ;
Et je ne laisse pas de te donner ma foi.
(*Aux auditeurs.*)
Messieurs, j'ai réussi dans l'hymen qui s'apprête ;
De myrte et de laurier je vais ceindre ma tête :
Mais si je méritais vos applaudissements,
Ce jour mettrait le comble à mes contentements.

LE LEGATAIRE UNIVERSEL.

COMEDIE.

Le prix est de vingt sols.

A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, sur le Quay des Augustins, à la descente du Pont-Neuf, à l'Image S. Loüis.

MDCCVIII.

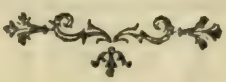
Avec Approbation & Privilege du Roy.

TITRE DE L'ÉDITION ORIGINALE DE 1708.

PERSONNAGES

GÉRONTE, oncle d'Éraste.
ÉRASTE, amant d'Isabelle.
MADAME ARGANTE, mère d'Isabelle.
ISABELLE, fille de madame Argante.
LISETTE, servante de Géronte.
CRISPIN, valet d'Éraste.
M. CLISTOREL, apothicaire.
M. SCRUPULE, } notaires.
M. GASPARD, }
UN LAQUAIS.

La scène est à Paris, chez M. Géronte.



LE
LÉGATAIRE UNIVERSEL

Comédie en cinq actes, en vers

Représentée pour la première fois le lundi 9 janvier 1708

NOTICE

On a longtemps prétendu qu'un fait véritable avait donné naissance à la comédie de Regnard. Il se serait agi d'une captation de l'héritage d'un gentilhomme franc-comtois, au moyen d'un paysan soudoyé pour jouer au profit des pères jésuites le rôle que joue Crispin dans la pièce. — Cette légende a été réfutée dans les Questions historiques *du* 1er *octobre* 1869.

Il est beaucoup plus vraisemblable que Regnard a été inspiré par un vieux conte italien de Marco Cadamosto de Lodi, imprimé à Rome en 1544, *et dont l'idée première appartient au fonds commun de toutes les littératures. On la retrouve, par exemple, dans la farce de* Maître Pathelin.

Eraste, neveu du cacochyme Géronte, est amoureux d'Isabelle, qu'il ne pourra épouser que si son oncle l'institue son légataire. Le vieillard, qui a eu un moment la velléité de prendre lui-même Isabelle pour femme, renonce à ce projet et consent à laisser son bien à Eraste ; mais il veut en distraire quarante mille écus, qu'il destine à un neveu normand et à une veuve du Maine, sa nièce. Cette clause trouble fort Eraste et son valet Crispin, ainsi que Lisette, servante de Géronte. Pour la prévenir, Crispin se déguise en farouche neveu de Normandie, puis en processive veuve du Maine, et parvient ainsi à donner à Géronte la plus mauvaise idée de ses parents, qu'il ne connaît pas. Malheureusement, ému

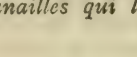
par ces secousses successives, le vieillard tombe en syncope et va mourir sans tester. Crispin prend alors les vêtements et les allures de Géronte, et dicte aux notaires un testament, où il institue Eraste légataire universel, attribue à Lisette deux mille écus comptant, et à lui-même, Crispin, une rente viagère. Tout à coup on apprend que Géronte n'est pas mort ; il vient, il est stupéfait de voir le notaire apporter la copie d'un testament qu'il ne se rappelle pas avoir fait ; à chaque nouvel étonnement qui lui cause la lecture de cette pièce, on lui répond : « C'est votre léthargie ! » Et Géronte, convaincu, approuve comme sien le testament de Crispin. Eraste peut épouser Isabelle.

La critique suivante de A. Michiels, dans son Essai sur le talent de Regnard, *met en évidence l'immoralité du* Légataire, *que le génie comique du poète fait oublier :*

« *Si Regnard avait eu le cœur plus sensible, l'esprit plus juste et plus élevé, il n'aurait pas écrit son* Légataire, *ou il l'aurait conçu autrement. Géronte n'est pas un malade imaginaire comme Argan : il éprouve des douleurs réelles,... il tombe dans de longues syncopes où on le croit mort. Sa situation est triste, déplorable, et non comique... Toutefois ce malheureux auquel on doit des soins et des égards, qui annonce de bons sentiments, ne s'opiniâtre jamais et témoigne de l'affection à ceux qui l'entourent, est malmené par eux de la façon la plus rude et la plus grossière...*

« *...On finit par tant rudoyer le pauvre homme qu'il tombe sans connaissance. Sa léthargie n'inspire au meilleur des neveux et à ses dignes acolytes que l'idée de faire un faux testament. Tant que dure sa syncope, personne ne le veille, ne s'occupe de lui ; le pauvre diable s'en tire comme il peut. Il donne aussitôt des marques d'intérêt et d'affection à Eraste...*

« *...Ces molestations perpétuelles dirigées contre un vieillard sans défense, ne paraissent-elles point souverainement lâches ? Tout cela est déplorable,... j'avoue que j'aimerais mieux le voir expulser les franches canailles qui le tourmentent, le volent et l'insultent...* »



LE LÉGATAIRE UNIVERSEL

— 1708 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : LISETTE, CRISPIN.

LISETTE

Bonjour, Crispin, bonjour.

CRISPIN

Bonjour, belle Lisette.
Mon maître, toujours plein du soin qui l'inquiète [1],
M'envoie, à ton lever, zélé collatéral,
Savoir comment son oncle a passé la nuit.

LISETTE

Mal.

CRISPIN

Le bonhomme, chargé de fluxions, d'années,
Lutte depuis longtemps contre les destinées,
Et pare de la mort le trait fatal en vain;
Il n'évitera pas celui du médecin.
Il garde le dernier ; et ce corps cacochyme
Est à son art fatal dévoué pour victime.
Nous prévoyons dans peu qu'un petit ou grand deuil
Étendra de son long Géronte en un cercueil.
Si mon maître pouvait être fait légataire,
Je ferais de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE

Un remède par moi lui vient d'être donné,
Tel que l'apothicaire en avait ordonné.

1. Cette expression se trouve répétée au début de la scène suivante.

J'ai cru que ce serait le dernier de sa vie ;
Il est tombé sur moi deux fois en léthargie.

CRISPIN

De ses bouillons de bouche, et des postérieurs,
Tu prends soin?

LISETTE

De ma main il les trouve meilleurs :
Aussi, sans me targuer d'une vaine science,
J'entends ce métier-là mieux que fille de France.

CRISPIN

Peste, le beau talent ! Tu te fais bien payer,
Je crois, de tous les soins qu'il te fait employer.

LISETTE

Il ne me donne rien ; mais j'ai, pour récompense,
Le droit de lui parler avec toute licence [1].
Je lui dis, à son nez, des mots assez piquants :
Voilà tous les profits que j'ai depuis cinq ans.
C'est le plus ladre vert qu'on ait vu de la vie.
Je ne puis t'exprimer où va sa vilenie.
Il trouve tous les jours, dans son fécond cerveau,
Quelque trait d'avarice admirable et nouveau.
Il a, pour médecin, pris un apothicaire
Pas plus haut que ma jambe, et de taille sommaire :
Il croit qu'étant petit, il lui faut moins d'argent :
Et qu'attendu sa taille il ne paiera pas tant.

CRISPIN

S'il est court, il fera de très longues parties.

LISETTE

Mais dans son testament ses grâces départies
Doivent me racquitter de son avare humeur :
Ainsi je renouvelle avec soin mon ardeur.

CRISPIN

Il fait son testament?

---

1. Lisette a son franc-parler comme la Toinette du *Malade imaginaire*, ou la Dorine d *Tartuffe*.

LISETTE

Dans peu de temps, j'espère
Y voir coucher mon nom en riche caractère.

CRISPIN

C'est très bien espérer : j'espère bien encor
Y voir aussi coucher le mien en lettres d'or.

LISETTE

Tout beau, l'ami, tout beau ! L'on dirait, à t'entendre,
Qu'à la succession tu peux aussi prétendre.
Déjà ne sont-ils pas assez de concurrents
Sans t'aller mettre encor au rang des aspirants ?
Il a tant d'héritiers, le bon seigneur Géronte,
Il en a tant et tant que parfois j'en ai honte :
Des oncles, des neveux, des nièces, des cousins,
Des arrière-cousins remués [1] des germains ;
J'en comptai l'autre jour, en lignes paternelles,
Cent sept mâles vivants : juge encor des femelles !

CRISPIN

Oui ! mais mon maître aspire à la plus grosse part :
J'en pourrais bien aussi tirer ma quote-part ;
Je suis un peu parent et tiens à la famille.

LISETTE

Toi ?

CRISPIN

Ma première femme était assez gentille,
Une Bretonne vive, et coquette surtout,
Qu'Éraste, que je sers, trouvait fort à son goût :
Je crois, comme toujours il fut aimé des dames,
Que nous pourrions bien être alliés par les femmes :
Et de monsieur Géronte il s'en faudrait bien peu
Que par là je ne fusse un arrière-neveu.

LISETTE

Oui-dà ; tu peux passer pour parent de campagne,
Ou pour neveu, suivant la mode de Bretagne.

---

1. *Remués* : descendant par une parenté éloignée.

CRISPIN

Mais, raillerie à part, nous avons grand besoin
Qu'à faire un testament Géronte prenne soin.
Si mon maître, *primo*, n'est nommé légataire,
Le reste de ses jours il fera maigre chère.
Secundo, quoiqu'il soit diablement amoureux,
Madame Argante, avant de couronner ses feux,
Et de le marier à sa fille Isabelle,
Veut qu'un bon testament, bien sûr et bien fidèle,
Fasse ledit neveu légataire du tout.
Mais ce qui doit le plus être de notre goût,
C'est qu'Éraste nous fait trois cents livres de rente,
Si nous réussissons au gré de son attente :
Ce don de notre hymen formera les liens.
Ainsi tant de raisons sont autant de moyens
Que j'emploie à prouver qu'il est très nécessaire
Que le susdit neveu soit nommé légataire ;
Et je conclus enfin qu'il faut conjointement
Agir pour arriver au susdit testament [1].

LISETTE

Comment diable ! Crispin, tu plaides comme un ange !

CRISPIN

Je le crois. Mon talent te paraît-il étrange?
J'ai brillé dans l'étude avec assez d'honneur,
Et l'on m'a vu trois ans clerc chez un procureur.
Sa femme était jolie ; et, dans quelques affaires,
Nous jugions à huis clos de petits commissaires.

LISETTE

La boutique était bonne. Eh ! pourquoi la quitter?

CRISPIN

L'époux, un peu jaloux, m'en a fait déserter.
Un procureur n'est pas un homme fort traitable :
Sur sa femme il m'a fait des chicanes du diable.
J'ai bataillé, ma foi, deux ans sans en sortir ;
Mais je fus à la fin contraint de déguerpir [2].

---

1. Crispin est de la même famille que le Scapin des *Fourberies*, ou Sbrigani de *M. de Pourceaugnac*. — 2. « Les valets et les soubrettes de Regnard ont en eux des sources d des torrents de verve ; ils ont de l'esprit, pour ainsi dire, au galop (Sainte-Beuve). »

SCÈNE II : ÉRASTE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN

Mais mon maître paraît.

ÉRASTE

Ah ! te voilà, Lisette !
Guéris-moi, si tu peux, du soin qui m'inquiète.
Eh bien ! mon oncle est-il en état d'être vu ?

LISETTE

Ah ! monsieur, depuis hier il est encore déchu ;
J'ai cru que cette nuit serait sa nuit dernière,
Et que je fermerais pour jamais sa paupière.
Les lettres de répit qu'il prend contre la mort
Ne lui serviront guère, ou je me trompe fort.

ÉRASTE

Ah ciel ! que dis-tu là ?

CRISPIN

C'est la vérité pure.

ÉRASTE

Quel que soit mon espoir, je sens que la nature
Excite dans mon cœur de tristes sentiments.

CRISPIN

Je sentis autrefois les mêmes mouvements,
Quand ma femme passa les rives du Cocyte
Pour aller en bateau rendre aux défunts visite.
J'en avais dans le cœur un plaisir plein d'appas,
Comme tant de maris l'auraient en pareil cas :
Cependant la nature, excitant la tristesse,
Faisait quelque conflit avecque l'allégresse,
Qui, par certains ressorts et mélanges confus,
Combattaient tour à tour et prenaient le dessus ;
En sorte que l'espoir... la douleur légitime...
L'amour... On sent cela bien mieux qu'on ne l'exprime !
Mais ce que je puis dire, en vous accusant vrai,
C'est que, tout à la fois, j'étais et triste et gai.

ÉRASTE

Je ressens pour mon oncle une amitié sincère
Je donne dans son sens en tout pour lui complaire ;

Quoi qu'il dise ou qu'il fasse, ayant le droit ou non,
Je conviens avec lui qu'il a toujours raison.

LISETTE

Il faut que le vieillard soit mal dans ses affaires,
Puisqu'il m'a commandé d'aller chez deux notaires.

CRISPIN

Deux notaires, hélas ! Cela me fend le cœur.

LISETTE

C'est pour instrumenter avecque plus d'honneur.

ÉRASTE

Hé ! dis-moi, mon enfant, en pleine confidence,
Puis-je, sans me flatter, former quelque espérance?

LISETTE

Elle est très bien fondée ; et, depuis quelques jours,
Avec madame Argante il tient certains discours
Où l'on parle tout bas de legs, de mariage :
Je n'ai de leur dessein rien appris davantage.
Votre maîtresse est mise aussi dans l'entretien.
Pour moi, je crois qu'il veut vous laisser tout son bien,
Et vous faire épouser Isabelle.

ÉRASTE

Ah ! Lisette,
Que tu flattes mes sens ! que ma joie est parfaite !
Ce n'est point l'intérêt qui m'anime aujourd'hui ;
Un dieu beaucoup plus fort et plus puissant que lui,
L'Amour, parle en mon cœur : la charmante Isabelle
Est de tous mes désirs une cause plus belle,
Et pour le testament me fait faire des vœux...

LISETTE

L'Amour et l'intérêt seront contents tous deux :
Serait-il juste aussi qu'un si bel héritage
De cent cohéritiers devînt le sot partage?
Verrais-je d'un œil sec déchirer par lambeaux,
Par tant de campagnards, de pieds-plats, de nigauds,
Une succession qui doit, par parenthèse,
Vous rendre un jour heureux, et nous mettre à notre aise?
Car vous savez, monsieur...

ÉRASTE

Va, tranquillise-toi ;
Ce que j'ai dit est dit : repose-toi sur moi.

LISETTE

Si votre oncle vous fait le bien qu'il se propose,
Sans trop vanter mes soins, j'en suis un peu la cause :
Je lui dis tous les jours qu'il n'a point de neveux
Plus doux, plus complaisants, ni plus respectueux ;
Non par l'espoir du bien que vous pouvez attendre,
Mais par un naturel et délicat et tendre.

CRISPIN

Que cette fille-là connaît bien votre cœur !
Vous ne sauriez, ma foi, trop payer son ardeur.
Je dois, dans peu de temps, contracter avec elle.
Regardez-la, monsieur ; elle est et jeune et belle :
N'allez pas en user comme de l'autre, non !

LISETTE

Monsieur Géronte vient, il faut changer de ton.
Je n'ai point eu le temps d'aller chez les notaires.
Toi, qui m'as trop longtemps parlé de tes affaires,
Va vite, cours, dis-leur qu'ils soient prêts au besoin.
L'un s'appelle Gaspard, et demeure à ce coin ;
Et l'autre un peu plus bas, et se nomme Scrupule.

CRISPIN

Voilà pour un notaire un nom bien ridicule [1].

SCÈNE III : GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, UN LAQUAIS.

GÉRONTE

Ah ! bonjour, mon neveu.

ÉRASTE

Je suis, en vérité,
Charmé de vous revoir en meilleure santé.
De grâce, asseyez-vous.

1. Le nom et le personnage évoquent M. Loyal du *Tartuffe*.

(*Le laquais apporte une chaise.*)
Ote donc cette chaise ;
Mon oncle, en ce fauteuil, sera plus à son aise.
(*Le laquais ôte la chaise, apporte un fauteuil, et sort.*)

SCÈNE IV : GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

GÉRONTE

J'ai, cette nuit, été secoué comme il faut,
Et je viens d'essuyer un dangereux assaut :
Un pareil, à coup sûr, emporterait la place.

ÉRASTE

Vous voilà beaucoup mieux ; et le ciel, par sa grâce,
Pour vos jours en péril nous permet d'espérer.
Il faut présentement songer à réparer
Les désordres qu'a pu causer la maladie,
Vous faire désormais un régime de vie,
Prendre de bons bouillons, de sûrs confortatifs[4]
Nettoyer l'estomac par de bons purgatifs,
Enfin ne vous laisser manquer de nulles choses.

GÉRONTE

Oui, j'aimerais assez ce que tu me proposes ;
Mais il faut tant d'argent pour se faire soigner
Que, puisqu'il faut mourir, autant vaut l'épargner.
Ces porteurs de seringue ont pris des airs si rogues !...
Ce n'est qu'au poids de l'or qu'on achète leurs drogues.
Qui pourrait s'en passer et mourir tout d'un coup,
De son vivant, sans doute, épargnerait beaucoup.

ÉRASTE

Oui, vous avez raison, c'est une tyrannie :
Mais je ferai les frais de votre maladie.
La santé dans le monde étant le premier bien,
Un homme de bon sens n'y doit ménager rien.
De vos maux négligés vous guérirez sans doute.
Tâchons à réparer vos forces, quoi qu'il coûte.

GÉRONTE

C'est tout argent perdu dans cette occasion
La maison ne vaut pas la réparation.

Je veux, mon cher neveu, mettre ordre à mes affaires.
As-tu dit qu'on allât me chercher deux notaires?

LISETTE

Oui, monsieur ; et dans peu vous les verrez ici.

GÉRONTE

Et dans peu vous saurez mes sentiments aussi ;
Je veux, en bon parent, vous les faire connaître.

ÉRASTE

Je me doute à peu près de ce que ce peut être.

GÉRONTE

J'ai des collatéraux...

LISETTE

Oui, vraiment, et beaucoup.

GÉRONTE

Qui, d'un regard avide, et d'une dent de loup,
Dans le fond de leur cœur dévorent par avance
Une succession qui fait leur espérance.

ÉRASTE

Ne me confondez pas, mon oncle, s'il vous plaît,
Avec de tels parents.

GÉRONTE

Je sais ce qu'il en est.

ÉRASTE

Votre santé me touche et me plaît davantage
Que tout l'or qui pourrait me tomber en partage.

GÉRONTE

J'en suis persuadé. Je voudrais me venger
D'un vain tas d'héritiers et les faire enrager ;
Choisir une personne honnête et qui me plaise,
Pour lui laisser mon bien et la mettre à son aise.

ÉRASTE

Vous devez là-dessus suivre votre désir.

LISETTE

Non, je ne comprends pas de plus charmant plaisir

Que de voir d'héritiers une troupe affligée,
Le maintien interdit, et la mine allongée,
Lire un long testament où, pâles, étonnés,
On leur laisse un bonsoir avec un pied de nez.
Pour voir au naturel leur tristesse profonde,
Je reviendrais, je crois, exprès de l'autre monde.

GÉRONTE

Quoique déjà je sois atteint et convaincu,
Par les maux que je sens, d'avoir longtemps vécu ;
Quoiqu'un sable brûlant cause ma néphrétique,
Que j'endure les maux d'une âcre sciatique,
Qui, malgré le bâton que je porte en tout lieu,
Fait souvent qu'en marchant je dissimule un peu :
Je suis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,
Et je vois bien des gens se tromper à ma mine.

LISETTE

Il est de certains jours de barbe [1], où, sur ma foi,
Vous ne paraissez pas plus malade que moi.

GÉRONTE

Est-il vrai ?

LISETTE

Dans ces yeux un certain éclat brille.

GÉRONTE

J'ai toujours reconnu du bon dans cette fille.
Je veux pourtant songer à mettre ordre à mon bien
Avant qu'un prompt trépas m'en ôte le moyen.
Tu connais et tu vois parfois madame Argante?

ÉRASTE

Oui : dans ses procédés elle est toute charmante.

GÉRONTE

Et sa fille Isabelle, euh ! la connais-tu ?

ÉRASTE

Fort.
C'est une fille sage et qui charme d'abord [2].

---

1. *Jours de barbe* : jours où on le rase de frais. — 2. *D'abord* : immédiatement.

GÉRONTE

Tu conviens que le ciel a versé dans son âme
Les qualités qu'on doit chercher en une femme?

ÉRASTE

Je ne vois point d'objet plus digne d'aucuns vœux,
Ni de fille plus propre à rendre un homme heureux.

GÉRONTE

Je m'en vais l'épouser.

ÉRASTE

Vous, mon oncle !

GÉRONTE

Moi-même.

ÉRASTE

J'en ai, je vous l'avoue, une allégresse extrême.

LISETTE

Miséricorde ! hélas ! ah ! ciel ! assiste-nous,
De quelle malheureuse allez-vous être époux?

GÉRONTE

D'Isabelle, en ce jour ; et, par ce mariage,
Je lui donne, à ma mort, tout mon bien en partage.

ÉRASTE

Vous ne pouvez mieux faire, et j'en suis très content :
Je voudrais, comme vous, en pouvoir faire autant.

LISETTE

Quoi ! vous, vieux et cassé, fiévreux, épileptique,
Paralytique, étique, asthmatique, hydropique,
Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,
Et ne faire qu'un saut de la noce au tombeau !

GÉRONTE

Je sais ce qu'il me faut : apprenez, je vous prie,
Que même ma santé veut que je me marie.
Je prends une compagne, et de qui, tous les jours,
Je pourrai, dans mes maux, tirer de grands secours.
Que me sert-il d'avoir une avide cohorte
D'héritiers, qui toujours veille et dort à ma porte ;
De gens qui, furetant les clefs du coffre-fort,
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort?

Une femme, au contraire, à son devoir fidèle,
Par des soins conjugaux me marquera son zèle ;
Et, de son chaste amour recueillant tout le fruit,
Je me verrai mourir en repos et sans bruit.

ÉRASTE

Mon oncle parle juste, et ne saurait mieux faire
Que de se ménager un secours nécessaire.
Une femme économe et pleine de raison
Prendra seule le soin de toute la maison.

GÉRONTE, *l'embrassant.*

Ah ! le joli garçon ! Aurais-je dû m'attendre
Qu'il eût pris cette affaire ainsi qu'on lui voit prendre?

ÉRASTE

Votre bien seul m'est cher.

GÉRONTE

Va, tu n'y perdras rien
Quoi qu'il puisse arriver, je te ferai du bien,
Et tu ne seras pas frustré de ton attente.

SCÈNE V : GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE; UN LAQUAIS.

GÉRONTE

Mais quelqu'un vient ici.

UN LAQUAIS

Monsieur, madame Argante
Et sa fille sont là.

ÉRASTE

Je vais les amener.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI : GÉRONTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

GÉRONTE, *à Lisette.*

Mon chapeau, ma perruque.

LISETTE

On va vous les donner.
Les voilà.

GÉRONTE

Ne va pas leur parler, je te prie,
Ni de mon lavement, ni de ma léthargie.

LISETTE

Elles ont toutes deux bon nez ; dans un moment
Elles le sentiront de reste assurément !

SCÈNE VII : MADAME ARGANTE, ISABELLE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

MADAME ARGANTE

Nous avons, ce matin, appris de vos nouvelles,
Qui nous ont mis pour vous en des peines mortelles.
Vous avez, ce dit-on, très mal passé la nuit.

GÉRONTE

Ce sont mes héritiers qui font courir ce bruit ;
Ils me voudraient déjà voir dans la sépulture.
Je ne me suis jamais mieux porté, je vous jure.

ÉRASTE

Mon oncle a le visage, ou du moins peu s'en faut,
D'un galant de trente ans.

LISETTE, *à part.*

Oui, qui mourra bientôt

GÉRONTE

Je serais bien malade, et plus qu'à l'agonie,
Si des yeux aussi beaux ne me rendaient la vie.

MADAME ARGANTE

Ma fille, en ce moment vous voyez devant vous
Celui que je vous ai destiné pour époux.

GÉRONTE

Oui, madame, c'est vous (pour le moins je m'en flatte)
Qui guérirez mes maux mieux qu'un autre Hippocrate.
Vous êtes pour mon cœur comme un julep futur,
Qui doit le nettoyer de ce qu'il a d'impur :
Mon hymen avec vous est un sûr émétique,
Et je vous prends enfin pour mon dernier topique.

ISABELLE

Je ne sais pas, monsieur, pour quoi vous me prenez ;
Mais ce choix m'interdit, et vous me surprenez.

MADAME ARGANTE

Monsieur, vous épousant, vous fait un avantage
Qui doit faire oublier et ses maux et son âge ;
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ISABELLE

Madame, le devoir m'y fera consentir ;
Mais peut-être, monsieur, par cette loi sévère,
Ne trouvera-t-il pas en moi ce qu'il espère.
Je sais ce que je suis, et le peu que je vaux,
Pour être, comme il dit, un remède à ses maux ;
Il se trompe bien fort, s'il prétend, sur ma mine,
Devoir trouver en moi toute la médecine :
Je connais bien mes yeux ; ils ne feront jamais
Une si belle cure et de si grands effets.

ÉRASTE

Au pouvoir de ces yeux je rends plus de justice.

GÉRONTE

Au feu que je ressens si l'amour est propice,
Avant qu'il soit neuf mois, sans trop me signaler,
Tous mes collatéraux auront à qui parler :
Dans le monde on saura dans peu de mes nouvelles.

LISETTE, *à part.*

Ah ! par ma foi, je crois qu'il en fera de belles.
(*Haut.*)
Si le diable vous tente et vous veut marier,
Qu'il cherche un autre objet pour vous apparier.
Je m'en rapporte à vous : madame est vive et belle ;
Il lui faut un époux qui soit aussi vif qu'elle,
Bien fait, et de bon air, qui n'ait pas vingt-cinq ans :
Vous, vous êtes majeur, et depuis très longtemps.
A votre âge, doit-on parler de mariages?
Employez le notaire à de meilleurs usages :
C'est un bon testament, un testament, morbleu !
Bien fait, bien cimenté, qui doit vous tenir lieu
De tendresse, d'amour, de désir, de ménage,
De femme, de contrats, d'enfants, de mariage.

J'ai parlé, je me tais.

GÉRONTE

Vraiment, c'est fort bien fait :
Qui vous a donc si bien affilé le caquet?

LISETTE

La raison.

GÉRONTE, *à madame Argante et à Isabelle.*

De ses airs ne soyez point blessées :
Elle me dit parfois librement ses pensées ;
Je le souffre en faveur de quelques bons talents.

LISETTE

Je ne sais ce que c'est que de flatter les gens.

ÉRASTE

Vous avez très grand tort de parler de la sorte ;
Je voudrais me porter comme monsieur se porte.
Il veut se marier ; et n'a-t-il pas raison
D'avoir un héritier, s'il peut, de sa façon?
Quoi ! refusera-t-il une aimable personne
Que son heureux destin lui réserve et lui donne?
Ah ! le ciel m'est témoin si je voudrais jamais
De sort plus glorieux pour combler mes souhaits !

ISABELLE

Vous me conseillez donc de conclure l'affaire?

ÉRASTE

Je crois qu'en vérité vous ne sauriez mieux faire.

ISABELLE

Vos conseils amoureux et vos rares avis,
Puisque vous le voulez, monsieur, seront suivis.

MADAME ARGANTE

Ma fille sait toujours obéir quand j'ordonne.

ÉRASTE

Oui, je vous soutiens, moi, qu'une jeune personne,
Malgré sa répugnance et l'orgueil de ses sens,
Doit suivre aveuglément le choix de ses parents ;
Et mon oncle, après tout, n'a pas un si grand âge,
A devoir renoncer encore au mariage ;

Et soixante et huit ans, est-ce un si grand déclin;
Pour...

GÉRONTE

Je ne les aurai qu'à la Saint-Jean prochain.

LISETTE

Il a souffert le choc de deux apoplexies,
Qui ne sont, par bonheur, que deux paralysies ;
Et tous les médecins qui connaissent ses maux
Ont juré Galien qu'à son retour des eaux
Il n'aurait sûrement ni goutte sciatique,
Ni gravelle, ni point, ni toux, ni néphrétique.

GÉRONTE

Ils m'ont même assuré que dans fort peu de temps
Je pourrai de mon chef avoir quelques enfants.

LISETTE

Je ne suis médecin non plus qu'apothicaire,
Et je jurerais, moi, cependant, du contraire.

GÉRONTE, *bas à Lisette.*

Lisette, le remède agit à certain point...

LISETTE

En dussiez-vous crever, ne le témoignez point.

ÉRASTE

Mon oncle, qu'avez-vous? vous changez de visage.

GÉRONTE

Mon neveu, je n'y puis résister davantage.
Ah ! ah !... Madame, il faut que je vous dise adieu ;
Certain devoir pressant m'appelle en certain lieu [1].

MADAME ARGANTE

De peur d'incommoder, nous vous cédons la place.

GÉRONTE

Éraste, conduis-les... Excusez-moi, de grâce,
Si je ne puis rester plus longtemps avec vous.
(*Il s'en va avec son laquais.*)

---

1. Molière avait écrit dans le *Tartuffe* :
Certain devoir pieux me demande là-haut (a. IV, sc. II).

SCÈNE VIII MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE, *à Isabelle.*

Madame, vous voyez le pouvoir de vos coups :
Un seul de vos regards, d'un mouvement facile,
Agite plus d'humeurs, détache plus de bile,
Opère plus en lui, dès la première fois,
Que les médicaments qu'il prend depuis six mois.
O pouvoir de l'amour !

MADAME ARGANTE

Adieu, je me retire.

ÉRASTE

Madame, accordez-moi l'honneur de vous conduire.

SCÈNE IX : LISETTE, *seule.*

Moi, je vais là-dedans vaquer à mon emploi ;
Le bonhomme m'attend et ne fait rien sans moi.
Pour le premier début d'une noce conclue,
Voilà, je vous l'avoue, une belle entrevue !

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

MADAME ARGANTE

C'est trop nous retenir, laissez-nous donc partir.

ÉRASTE

Je ne puis vous quitter ni vous laisser sortir,
Que vous ne me flattiez d'un rayon d'espérance.

MADAME ARGANTE

Je voudrais vous pouvoir donner la préférence.

ÉRASTE

Quoi ! vous aurez, madame, assez de cruauté
Pour conclure à mes yeux cet hymen projeté,
Après m'avoir promis la charmante Isabelle?
Pourrai-je, sans mourir, me voir séparé d'elle?

MADAME ARGANTE

Quand je vous la promis, vous me fîtes serment
Que votre oncle, en faveur de cet engagement,
Vous ferait de ses biens donation entière ;
En épousant ma fille, il offre de le faire :
Ai-je tort?

ÉRASTE, *à Isabelle.*

Vous, madame, y consentiriez-vous?

ISABELLE

Assurément, monsieur, il sera mon époux.
Et ne venez-vous pas de me dire vous-même
Qu'une fille, malgré la répugnance extrême
Qu'elle trouvait à prendre un parti présenté,
Devait de ses parents suivre la volonté?

ÉRASTE

Eh ! ne voyez-vous pas que, par cet artifice,
Pour rompre ses projets, je flattais son caprice?
Il est certains esprits qu'il faut prendre de biais,
Et que, heurtant de front, vous ne gagnez jamais.
Mon oncle est ainsi fait.
(*A madame Argante.*)
L'intérêt peut-il faire,
Que vous sacrifiiez une fille si chère?

MADAME ARGANTE

Mais le bien qu'il lui fait...

ÉRASTE

Donnez-moi votre foi
De rompre cet hymen ; et je vous promets, moi,
De tourner aujourd'hui son esprit de manière
Que les choses iront ainsi que je l'espère,
Et qu'il fera pour moi quelque heureux testament.

MADAME ARGANTE

S'il le fait, ma fille est à vous absolument.

Je vais d'un mot d'écrit lui mander que son âge,
Que sa frêle santé répugne au mariage ;
Que je serais bientôt cause de son trépas ;
Que l'affaire est rompue, et qu'il n'y pense pas.

ISABELLE

Je me fais d'obéir une joie infinie.

ÉRASTE

Que mon sort est heureux ! qu'il est digne d'envie !
Mais Lisette s'avance, et j'entends quelque bruit.

SCÈNE II : LISETTE, MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *à Lisette*

Comment mon oncle est-il?

LISETTE

Le voilà qui me suit.

MADAME ARGANTE, *à Eraste.*

Je vous laisse avec lui : pour moi, je me retire.
Mais, avant de partir, je vais là-bas écrire.
Vous, de votre côté, secondez mon ardeur.

ÉRASTE

Le prix que j'en attends vous répond de mon cœur.

SCÈNE III : ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE

Eh bien ! vous souffrirez que votre oncle, à son âge,
Fasse, devant vos yeux, un si sot mariage ;
Qu'il vous frustre d'un bien que vous devez avoir !

ÉRASTE

Hélas ! ma pauvre enfant, j'en suis au désespoir.
Mais l'affaire n'est pas encore consommée,
Et son feu pourrait bien s'en aller en fumée.
La mère, en ma faveur, change de volonté,
Et va, d'un mot d'écrit entre nous concerté,

Remercier mon oncle et lui faire comprendre
Qu'il est un peu trop vieux pour en faire son gendre.

LISETTE

Je veux dans le complot entrer conjointement.
Et que deviendrait donc enfin le testament
Sur lequel nous fondons toutes nos espérances,
Et qui doit cimenter un jour nos alliances,
Et faire le bonheur d'Éraste et de Crispin?
Il faut, par notre esprit, faire notre destin,
Et rompre absolument l'hymen qu'il prétend faire.
J'en ai fait dire un mot à son apothicaire ;
C'est un petit mutin, qui doit venir tantôt,
Et qui lui lavera la tête comme il faut.
Je ne veux pas rester dans une nonchalance
Qu'il faut laisser aux sots. Mais Géronte s'avance.

SCÈNE IV : GÉRONTE, LE LAQUAIS, ÉRASTE, LISETTE.

GÉRONTE

Ma colique m'a pris assez mal à propos ;
Je n'ai senti jamais à la fois tant de maux.
N'ont-elles point été justement irritées
De ce que je les ai si brusquement quittées?

ÉRASTE

On sait que d'un malade on doit excuser tout.

LISETTE

Monsieur a fait pour vous les honneurs jusqu'au bout.
Je dirai cependant qu'en entrant en matière,
Vous n'avez pas fait là un beau préliminaire.

ÉRASTE

Mon oncle fera mieux une seconde fois :
Suffit qu'en épousant il ait fait un bon choix.

GÉRONTE

Il est vrai. Cependant j'ai quelque répugnance
De songer, à mon âge, à faire une alliance :
Mais, puisque j'ai promis...

LISETTE

Ne vous contraignez point ;
On n'est pas aujourd'hui scrupuleux sur ce point.
Monsieur acquittera la parole donnée.

GÉRONTE

Le sort en est jeté, suivons ma destinée.
Je voudrais inventer quelque petit cadeau
Qui coutât peu d'argent, et qui parût nouveau.

ÉRASTE

Reposez-vous sur moi des soins de cette fête,
Des habits, du repas qu'il faut que l'on apprête :
J'ordonne sur ce point bien mieux qu'un médecin.

GÉRONTE

Ne va pas m'embarquer dans un si grand festin.

LISETTE

Il faut que l'abondance, avec soin répandue,
Puisse nous racquitter de votre triste vue :
Il faut entendre aussi ronfler les violons ;
Et je veux avec vous danser les cotillons.

GÉRONTE

Je valais, dans mon temps, mon prix tout comme un autre.

LISETTE, *à part.*

Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.

SCÈNE V : UN LAQUAIS *de madame Argante*, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Géronte*.

LE LAQUAIS *de madame Argante.*

Ma maîtresse, qui sort dans ce moment d'ici,
M'a dit de vous donner le billet que voici.

GÉRONTE, *prenant le billet.*

Pour ma santé, sans doute, elles sont inquiètes.
Lisons. Va me chercher, Lisette, mes lunettes.

LISETTE

Cela vaut-il le soin de vous tant préparer?
Donnez-moi le billet, je vais le déchiffrer.

(*Elle lit.*)

« *Depuis notre entrevue, monsieur, j'ai fait réflexion sur le mariage proposé, et je trouve qu'il ne convient ni à l'un ni à l'autre. Ainsi vous trouverez bon, s'il vous plaît, qu'en vous rendant votre parole, je retire la mienne, et que je sois votre très humble et très obéissante servante,*

« ARGANTE.

« *Et plus bas,*

« ISABELLE. »

Vous pouvez maintenant, sans que l'on vous punisse,
Vous retirer chez vous et quitter le service ;
Voilà votre congé bien signé.

GÉRONTE

Mon neveu,
Que dis-tu de cela?

ÉRASTE

Je m'en étonne peu.
Mais, sans vous arrêter à cet écrit frivole,
Il faut les obliger à tenir leur parole.

GÉRONTE

Je me garderai bien de suivre ton avis ;
Et d'un plaisir soudain tous mes sens sont ravis.
Je ne sais pas comment, ennemi de moi-même,
Je me précipitais dans ce péril extrême :
Un sort à cet hymen m'entraînait malgré moi,
Et point du tout l'amour.

LISETTE

Sans jurer, je le crois.
Que diantre voulez-vous que l'amour aille faire
Dans un corps moribond, à ses feux si contraire?
Ira-t-il se loger avec des fluxions,
Des catarrhes, des toux, et des obstructions?

GÉRONTE, *au laquais de madame Argante.*

Attends un peu là-bas, et que rien ne te presse ;
Je vais faire, à l'instant, réponse à ta maîtresse.

(*Le laquais de madame Argante sort.*)

SCÈNE VI : GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Géronte.*

GÉRONTE

Voyez comme je prends promptement mon parti :
De l'hymen tout d'un coup me voilà départi.

LISETTE

Il faut chanter, monsieur, votre nom par la ville.
Voilà ce qui s'appelle une action virile.

ÉRASTE

C'était témérité, dans l'âge où vous voilà,
Malsain, fiévreux, goutteux, et pis que tout cela,
De prendre femme, et faire, en un jour si célèbre,
Du flambeau de l'hymen une torche funèbre.

GÉRONTE

Mais tu louais tantôt mon dessein et mes feux !

ÉRASTE

Tantôt vous faisiez bien, et maintenant bien mieux.

GÉRONTE

Puisque je suis tranquille, et qu'un conseil plus sage
Me guérit des vapeurs d'amour, de mariage,
Je veux mettre ordre au bien que j'ai reçu du ciel,
Et faire en ta faveur un legs universel
Par un bon testament.

ÉRASTE

Ah ! monsieur, je vous prie,
Épargnez cette idée à mon âme attendrie :
Je ne puis, sans soupir, vous ouïr prononcer
Le mot de testament [1] ; il semble m'annoncer,
Avant qu'il soit longtemps, le sort qui doit le suivre
Et le malheur auquel je ne pourrai survivre :
Je frémis, quand je pense à ce moment cruel.

GÉRONTE

Tant mieux ; c'est un effet de ton bon naturel.
Je veux donc te nommer mon légataire unique.
J'ai deux parents encor pour qui le sang s'explique :

1. Comparer au *Malade imaginaire* (a. I, sc. VIII).

L'un est fils de mon frère, et tu sais bien son nom;
Gentilhomme normand, assez gueux, ce dit-on ;
Et l'autre est une veuve avec peu de richesse,
La fille de ma sœur, et par ainsi [1], ma nièce,
Qui jadis dans le Maine épousa, quoique vieux,
Certain baron qui n'eut pour bien que ses aïeux.
Je veux donc, en faveur de l'amitié sincère
Qu'autrefois je portais à leur père, à leur mère,
Leur laisser à chacun vingt mille écus comptant.

LISETTE

Vingt mille écus ! Le legs serait exorbitant.
Un neveu bas normand, une nièce du Maine,
Pour acheter chez eux des procès par douzaine,
Jouiront, pour plaider, d'un bien comme cela ;
Fi ! c'est trop des trois quarts pour ces deux cancres-là.

GÉRONTE

Je ne les vis jamais. Ce que je puis vous dire,
C'est qu'ils se sont tous deux avisés de m'écrire
Qu'ils voulaient à Paris venir dans peu de temps,
Pour me voir, m'embrasser, et retourner contents.
Je crois que tu n'es pas fâché que je leur laisse
De quoi vivre à leur aise et soutenir noblesse.

ÉRASTE

N'êtes-vous pas, monsieur, maître de votre bien?
Tout ce que vous ferez, je le trouverai bien.

LISETTE

Et moi, je trouve mal cette dernière clause,
Et de tout mon pouvoir à ce legs je m'oppose.
Mais vous ne songez pas que le laquais attend.

GÉRONTE

Je vais l'expédier, et reviens à l'instant.

LISETTE

Avez-vous oublié qu'une paralysie
S'est de votre bras droit depuis un mois saisie,
Et que vous ne sauriez écrire ni signer?

GÉRONTE

Il est vrai : mon neveu viendra m'accompagner ;

---

1. *Par ainsi* ainsi, par conséquent.

Et je vais lui dicter une lettre d'un style
Qui de madame Argante échauffera la bile ;
J'en suis bien assuré. Viens, Éraste ; suis-moi.

ÉRASTE

Vous obéir, monsieur, est ma suprême loi.

SCÈNE VII : LISETTE, *seule.*

Nos affaires vont prendre une face nouvelle [1],
Et la fortune enfin nous rit et nous appelle.

SCÈNE VIII : CRISPIN, LISETTE.

LISETTE

Ah ! te voilà, Crispin, eh ! d'où diantre viens-tu ?

CRISPIN

Ma foi, pour te servir j'ai diablement couru ;
Ces notaires sont gens d'approche difficile.
L'un n'était pas chez lui, l'autre était par la ville.
Je les ai déterrés où l'on m'avait instruit,
Dans un jardin, à table, en un petit réduit,
Avec dames qui m'ont paru de bonne mine.
Je crois qu'ils passaient là quelque acte à la sourdine.
Mais dans une heure au plus ils seront ici.

LISETTE

Bon.
Sais-tu pourquoi Géronte ici les mandait ?

CRISPIN

Non.

LISETTE

Pour faire son contrat de mariage.

CRISPIN

Oh ! diable !
A son âge, il voudrait nous faire un tour semblable !

LISETTE

Pour Isabelle, un trait décoché par l'Amour
Avait, ma foi, percé son pauvre cœur à jour ;

1. Cf. Racine Ma fortune va prendre une face nouvelle (*Andromaque*, a. I. sc. 1).

Et, frustrant des neveux l'espérance uniforme,
Lui-même il voulait faire un héritier en forme.
Mais le ciel, par bonheur, en ordonne autrement ;
Il pense maintenant à faire un testament,
Où ton maître sera nommé son légataire.

CRISPIN

Pour lui, comme pour nous, il ne pouvait mieux faire.
La nouvelle est trop bonne ; il faut qu'en sa faveur
Je t'embrasse et rembrasse, et, ma foi, de bon cœur ;
Et qu'un épanchement de joie et de tendresse,
En te congratulant... L'amour qui m'intéresse...
La nouvelle est charmante et vaut seule un trésor.
Il faut, ma chère enfant, que je t'embrasse encor.

LISETTE

Dans tes emportements sois sage et plus modeste.

CRISPIN

Excuse si la joie emporte un peu le geste.

LISETTE

Mais comme en ce bas monde il n'est nuls biens parfaits,
Et que tout ne va pas au gré de nos souhaits,
Il met au testament une fâcheuse clause.

CRISPIN

Et dis-moi, mon enfant, quelle est-elle?

LISETTE

Il dispose
De son argent comptant quarante mille écus
Pour deux parents lointains, et qu'il n'a jamais vus.

CRISPIN

Quarante mille écus d'argent sec et liquide !
De la succession voilà le plus solide.
C'est de l'argent comptant dont je fais plus de cas.
Vous en aurez menti, cela ne sera pas,
C'est moi qui vous le dis, mon cher monsieur Géronte ;
Vous avez fait sans moi trop vite votre compte.
Et qui sont ces parents?

LISETTE

L'un est un bas Normand,
Gentilhomme, natif d'entre Falaise et Caen ;

L'autre est une baronne, et veuve sans douaire,
Qui dans le Maine fait sa demeure ordinaire,
Plaideuse s'il en fût, comme on m'a dit souvent,
Qui de vingt-cinq procès en perd trente par an.

CRISPIN

C'est tirer du métier toute la quintessence.
Puisque pour les procès elle a si bonne chance,
Il faut lui faire perdre encore celui-ci.

LISETTE

L'un et l'autre bientôt arriveront ici.
Il faut, mon cher Crispin, tirer de ta cervelle,
Comme d'un arsenal, quelque ruse nouvelle
Qui déporte [1] Géronte à leur faire ce legs.

CRISPIN

A-t-il vu quelquefois ces deux parents?

LISETTE

Jamais.
Il a su seulement, par une lettre écrite,
Qu'ils viendraient à Paris pour lui rendre visite.

CRISPIN

Mon visage chez vous n'est-il point trop connu?

LISETTE

Géronte, tu le sais, ne t'a presque point vu :
Et, pour te dire vrai, je suis persuadée
Qu'il n'a de ta figure encore nulle idée.

CRISPIN

Bon. Mon maître sait-il ce dangereux projet,
L'intention de l'oncle, et le tort qu'on lui fait?

LISETTE

Il ne le sait que trop : dans son cœur il enrage,
Et voudrait que quelqu'un détournât cet orage.

CRISPIN

Je serai ce quelqu'un, je te le promets bien.
De la succession les parents n'auront rien ;

---

1. *Déporter* : porter à ne pas faire, détourner de faire.

Et je veux que Géronte à tel point les haïsse
Qu'ils soient déshérités ; de plus, qu'il les maudisse,
Eux et leurs descendants, à perpétuité,
Et tous les rejetons de leur postérité.

LISETTE

Quoi ! tu pourrais, Crispin...

CRISPIN

Va, demeure tranquille ;
Le prix qui m'est promis me rendra tout facile :
Car je dois t'épouser, si...

LISETTE

D'accord... mais enfin...

CRISPIN

Comment donc?

LISETTE

Tu m'as l'air d'être un peu libertin.

CRISPIN

Ne nous reprochons rien.

LISETTE

On sait de tes fredaines.

CRISPIN

Nous sommes but à but : ne sais-je point des tiennes?

LISETTE

Tu dois de tous côtés, et tu devras longtemps.

CRISPIN

J'ai cela de commun avec d'honnêtes gens.
Mais enfin sur ce point à tort tu t'inquiètes :
Le testament de l'oncle acquittera mes dettes ;
Et tel n'y pense pas qui doit payer pour moi.
Mais on vient.

LISETTE

C'est Géronte. Adieu ; fuis, sauve-toi.
Va m'attendre là-bas : dans peu j'irai t'instruire
De ce que pour ton rôle il faudra faire et dire.

CRISPIN

Va, va, je sais déjà tout mon rôle par cœur ;
Les gens d'esprit n'ont point besoin de précepteur.

SCÈNE IX : GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

GÉRONTE, *tenant une lettre.*

Je parle en cet écrit comme il faut à la mère :
Je voudrais que quelqu'un me contât la manière
Dont elle recevra mon petit compliment ;
Je crois qu'elle sera surprise assurément.

ÉRASTE

Si vous voulez, monsieur, me charger de la lettre,
Moi-même entre ses mains je promets de la mettre,
Et de vous rapporter ce qu'elle m'aura dit,
Et ce qu'elle aura fait en lisant votre écrit.

GÉRONTE

Cela sera-t-il bien que, toi-même, on te voie ?

ÉRASTE

Vous ne sauriez, monsieur, me donner plus de joie.

GÉRONTE

Dis-leur de bouche encor qu'elle ne pense pas
A renouer l'hymen dont je fais peu de cas...

ÉRASTE

De vos intentions je sais tout le mystère.

GÉRONTE

Que je vais à l'instant te nommer légataire,
Te donner tout mon bien.

ÉRASTE

Je connais leur esprit,
Elles en crèveront toutes deux de dépit.
Demeurez en repos ; je sais ce qu'il faut dire,
Et de notre entretien je reviens vous instruire.

SCÈNE X : GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE

Oui, depuis que j'ai pris ce généreux dessein,
Je me sens de moitié plus léger et plus sain

LISETTE

Vous avez fait, monsieur, ce que vous deviez faire.
Mais j'aperçois quelqu'un.

SCÈNE XI : M. CLISTOREL, GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE

C'est votre apothicaire,
Monsieur Clistorel [1].

GÉRONTE, *à Clistorel.*

Ah ! Dieu vous garde en ces lieux.
Je suis, quand je vous vois, plus vif et plus joyeux.

CLISTOREL, *fâché.*

Bonjour, monsieur, bonjour.

GÉRONTE

Si je puis m'y connaître
Vous paraissez fâché. Quoi?

CLISTOREL

J'ai raison de l'être.

GÉRONTE

Qui vous a mis si fort la bile en mouvement?

CLISTOREL

Qui me l'a mise?

GÉRONTE

Oui.

CLISTOREL

Vos sottises.

GÉRONTE

Comment?

CLISTOREL

Je viens, vraiment, d'apprendre une belle nouvelle,
Qui me réjouit fort.

GÉRONTE

Eh ! monsieur, quelle est-elle?

---

1. M. Clistorel est évidemment un confrère de M. Purgon du *Malade imaginaire.*

CLISTOREL

N'avez-vous point de honte, à l'âge où vous voilà,
De faire extravagance égale à celle-là?

GÉRONTE

De quoi s'agit-il donc?

CLISTOREL

Il vous faudrait encore,
Malgré vos cheveux gris, quelques grains d'ellébore.
On m'a dit par la ville, et c'est un fait certain,
Que de vous marier vous formez le dessein.

LISETTE

Quoi ! ce n'est que cela?

CLISTOREL

Comment donc? dans la vie,
Peut-on faire jamais de plus haute folie?

GÉRONTE

Et quand cela serait ! pourquoi vous récrier,
Vous que depuis un mois on vit remarier?

CLISTOREL

Vraiment, c'est bien de même ! Avez-vous le courage
Et la mâle vigueur requise en mariage?
Je vous trouve plaisant ! et vous avez raison
De faire avecque moi quelque comparaison !
J'ai fait quatorze enfants à ma première femme [1],
Madame Clistorel (Dieu veuille avoir son âme) ;
Et si dans mes travaux la mort ne me surprend,
J'espère à la seconde en faire encore autant.

LISETTE

Ce sera très bien fait.

CLISTOREL

Votre corps cacochyme
N'est point fait, croyez-moi, pour ce genre d'escrime.
J'ai lu dans Hippocrate, il n'importe en quel lieu,
Un aphorisme sûr ; il n'est point de milieu :

---

1. Ce nombre de *quatorze* enfants se trouve déjà dans les *Folies amoureuses* (a. III, sc. IV).

« Tout vieillard qui prend fille alerte et trop fringante,
« De son propre couteau sur ses jours il attente. »
Virgo libidinosa senem jugulat.

LISETTE

Quoi ! monsieur Clistorel, vous savez du latin !
Vous pourriez, dans un jour, vous faire médecin.

CLISTOREL

Moi ! le ciel m'en préserve ! et ce sont tous des ânes,
Ou du moins les trois quarts : ils m'ont fait cent chicanes
Au procès qu'ils nous ont sottement intenté ;
Moi seul, j'ai fait bouquer[1] toute la Faculté.
Ils voulaient obliger tous les apothicaires
A faire et mettre en place eux-mêmes leurs clystères,
Et que tous nos garçons ne fussent qu'assistants.

LISETTE

Fi donc ! ces médecins sont de plaisantes gens !

CLISTOREL

Il m'aurait fait beau voir, avecque des lunettes,
Faire, en jeune apprenti, ces fonctions secrètes !
C'était, à soixante ans, nous mettre à l'A B C.
Voyez, pour tout un corps, quel affront c'eût été?

GÉRONTE

Vous avez fort bien fait, dans cette procédure,
D'avoir jusques au bout soutenu la gageure.

CLISTOREL

J'étais bien résolu, plutôt que de plier,
D'y manger ma boutique, et jusqu'à mon mortier.

LISETTE

Leur dessein, en effet, était bien ridicule.

CLISTOREL

Je suis, quand je m'y mets, plus têtu qu'une mule.

GÉRONTE

C'est bien fait. Ces messieurs voulaient vous offenser :
Mais que vous ai-je fait, moi, pour vous courroucer?

CLISTOREL

Ce que vous m'avez fait? Vous voulez prendre femme,

1. *Faire bouquer* : contraindre à faire ce qui déplaît.

Pour crever ; et, moi seul, j'en aurais tout le blâme.
Prendre une femme, vous ! Allez, vous êtes fou.

GÉRONTE

Monsieur...

CLISTOREL

Il vaudrait mieux qu'on vous tordît le cou.

GÉRONTE

Mais, monsieur...

CLISTOREL

Prenez-moi de bonnes médecines,
Avec de bons sirops et drogues anodines ;
De bon catholicon...

GÉRONTE

Monsieur...

CLISTOREL

De bon séné,
De bon sel polychreste extrait et raffiné...

GÉRONTE

Monsieur, un petit mot.

CLISTOREL

De bon tartre émétique,
Quelque bon lavement fort et diurétique :
Voilà ce qu'il vous faut : mais une femme...

GÉRONTE

Mais...

CLISTOREL

Ma boutique pour vous est fermée à jamais...
S'il lui fallait...

LISETTE

Monsieur...

CLISTOREL

Dans un péril extrême,
Le moindre lénitif, ou le moindre apozème,
Une goutte de miel, ou de décoction...
Je le verrais crever comme un vieux mousqueton.
O le beau jouvenceau pour entrer en ménage !

LISETTE

Mais, monsieur Clistorel...

CLISTOREL

Le plaisant mariage !
Le beau petit mignon !

LISETTE

Monsieur, écoutez-nous.

CLISTOREL

Non, non, je ne veux plus de commerce avec vous [1].
Serviteur, serviteur.

SCÈNE XII : GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE

Que le diable t'emporte !
Non, je ne vis jamais animal de la sorte.
A le bien mesurer, il n'est pas, que je crois,
Plus haut que sa seringue, et glapit comme trois.
Ces petits avortons ont tous l'humeur mutine.

GÉRONTE

Il ne reviendra plus ; son départ me chagrine.

LISETTE

Pour un, vous en aurez mille tout à la fois.
Un de mes bons amis, dont il faut faire choix,
Qui s'est fait, depuis peu, passer apothicaire,
M'a promis qu'à bon prix il ferait votre affaire ;
Et qu'il aurait pour vous quelque sirop à part,
Casse, séné, rhubarbe, et le tout de hasard,
Qui fera plus d'effet et de meilleur ouvrage
Que ce qu'on vous vendait quatre fois davantage.

GÉRONTE

Fais-le-moi donc venir.

LISETTE

Je n'y manquerai pas.

GÉRONTE

Allons nous reposer, Lisette ; suis mes pas.
Ce monsieur Clistorel m'a tout ému la bile.

---

1. Toute cette scène contient des souvenirs du *Malade imaginaire* (a. III, sc. VI).

LISETTE

Souvenez-vous toujours, quand vous serez tranquille,
Dans votre testament, de me faire du bien.

GÉRONTE

Je t'en ferai.
(*Bas, à part.*)
Pourvu qu'il ne m'en coûte rien[1].

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE

Éraste ne vient point me rendre de réponse.
Qu'est-ce que ce délai me prédit et m'annonce?

LISETTE

Et pourquoi, s'il vous plaît, vous inquiéter tant?
Suffit que vous devez être de vous content ;
Vous n'avez jamais fait rien de plus héroïque
Que de rompre un hymen aussi tragi-comique.

GÉRONTE

Je suis content de moi dans cette occasion,
Et monsieur Clistorel a fort bonne raison.
C'était, la pierre au cou, la tête la première,
M'aller précipiter au fond de la rivière.

LISETTE

Bon ! c'était cent fois pis encor que tout cela.
Mais enfin tout va bien.

SCÈNE II : CRISPIN, *en gentilhomme campagnard* ; GÉRONTE, LISETTE.

CRISPIN. *dehors, heurtant.*

Holà, quelqu'un, holà!

---

1. Cette réplique est un souvenir de l'*Avare*.

Tout est-il mort ici, laquais, valet, servante ?
J'ai beau heurter, crier ; aucun ne se présente.
Le diable puisse-t-il emporter la maison !

LISETTE

Eh ! qui diantre chez nous heurte de la façon?
(*Elle ouvre.*)
Que voulez-vous, monsieur? quel démon vous agite?
Vient-on chez un malade ainsi rendre visite?
(*A part.*)
Dieu me pardonne ! c'est Crispin ; c'est lui, ma foi !

CRISPIN, *bas à Lisette.*

Tu ne te trompes pas, ma chère enfant ; c'est moi.
(*Haut.*)
Bonjour, bonjour, la fille. On m'a dit par la ville
Qu'un Géronte en ce lieu tenait son domicile :
Pourrait-on lui parler?

LISETTE

Pourquoi non? le voilà.

CRISPIN, *lui secouant le bras.*

Parbleu, j'en suis bien aise. Ah ! monsieur, touchez là.
Je suis votre valet, ou le diable m'emporte.
Touchez là de rechef. Le plaisir me transporte
Au point que je ne puis assez vous le montrer.

GÉRONTE

Cet homme assurément prétend me démembrer.

CRISPIN

Vous paraissez surpris autant qu'on le peut être.
Je vois que vous avez peine à me reconnaître ;
Mes traits vous sont nouveaux : savez-vous bien pourquoi?
C'est que vous ne m'avez jamais vu.

GÉRONTE

Je le croi.

CRISPIN

Mais feu monsieur mon père, Alexandre Choupille,
Gentilhomme normand, prit pour femme une fille
Qui fut, à ce qu'on dit, votre sœur autrefois,
Et qui me mit au jour au bout de quatre mois.

Dessiné par J. M. Moreau le jeune — Gravé par J. de Longueil

Parbleu, j'en suis bien aise. Ah! monsieur, touchez là.
Je suis votre valet, ou le diable m'emporte.

Acte III, scène II

Mon père se fâcha de cette diligence ;
Mais un ami sensé lui dit, en confidence,
Qu'il est vrai que ma mère, en faisant ses enfants,
N'observait pas encore assez l'ordre des temps ;
Mais qu'aux femmes l'erreur n'était pas inouïe,
Et qu'elle ne manquait qu'à la chronologie.

GÉRONTE

A la chronologie !

LISETTE

Une femme, en effet,
Ne peut pas calculer comme un homme aurait fait.

CRISPIN

Or donc cette femelle, à concevoir si prompte,
Qu'à tout considérer quelquefois j'en ai honte,
En me mettant au jour, soit disgrâce ou faveur,
M'a fait votre neveu, puisqu'elle est votre sœur.

GÉRONTE

Apprenez, mon neveu, si par hasard vous l'êtes,
Que vous êtes un sot, aux discours que vous faites.
Ma sœur fut sage : et nul ne peut lui reprocher
Que jamais sur l'honneur on l'ait pu voir broncher.

CRISPIN

Je le crois : cependant, tant qu'elle fut vivante,
On tient que sa vertu fut un peu chancelante.
Quoi qu'il en soit enfin, légitime ou bâtard,
Soit qu'on m'ait mis au monde ou trop tôt ou trop tard,
Je suis votre neveu, quoi qu'en dise l'envie ;
De plus, votre héritier, venant de Normandie
Exprès pour recueillir votre succession.

GÉRONTE

C'est bien fait ; et je loue assez l'intention.
Quand vous en allez-vous?

CRISPIN

Voudriez-vous me suivre?
Cela dépend du temps que vous avez à vivre.
Mon oncle, soyez sûr que je ne partirai
Qu'après vous avoir vu, bien cloué, bien muré,
Dans quatre ais de sapin reposer à votre aise.

LISETTE, *bas à Géronte.*

Vous avez un neveu, monsieur, ne vous déplaise,
Qui dit ses sentiments en pleine liberté.

GÉRONTE, *bas à Lisette.*

A te dire le vrai, j'en suis épouvanté.

CRISPIN

Je suis persuadé, de l'humeur dont vous êtes,
Que la succession sera des plus complètes,
Que je vais manier de l'or à pleine main ;
Car vous êtes, dit-on, un avare, un vilain.
Je sais que, pour un sou, d'une ardeur héroïque
Vous vous feriez fesser dans la place publique.
Vous avez, dit-on même, acquis, en plus d'un lieu,
Le titre d'usurier et de fesse-mathieu.

GÉRONTE

Savez-vous, mon neveu, qui tenez ce langage,
Que, si de mes deux bras j'avais encor l'usage,
Je vous ferais sortir par la fenêtre?

CRISPIN

Moi?

GÉRONTE

Oui, vous : et, dans l'instant, sortez !

CRISPIN

Ah ! par ma foi,
Je vous trouve plaisant de parler de la sorte !
C'est à vous de sortir, et de passer la porte.
La maison m'appartient[1] : ce que je puis souffrir,
C'est de vous y laisser encor vivre et mourir.

LISETTE

Ah ! ciel ! quel garnement !

GÉRONTE, *bas.*

Où suis-je?

CRISPIN

Allons, m'amie,
Au bel appartement mène-moi, je te prie.
Est-il voisin du tien? Je te trouve à mon gré ;

1. Souvenir de *Tartuffe* (a. III, sc. VII).

Et nous pourrons, la nuit, converser de plain-pied.
Bonne chère, grand feu : que la cave enfoncée
Nous fournisse, à pleins brocs, une liqueur aisée [1] :
Fais main basse sur tout : le bon homme a bon dos,
Et l'on peut hardiment le ronger jusqu'aux os.
Mon oncle, pour ce soir il me faut, je vous prie,
Cent louis neufs comptant, en avance d'hoirie ;
Sinon, demain matin, si vous le trouvez bon,
Je mettrai, de ma main, le feu dans la maison.

GÉRONTE, *à part.*

Grands dieux ! vit-on jamais insolence semblable?

LISETTE, *bas à Géronte.*

Ce n'est pas un neveu, monsieur ; mais c'est un diable.
Pour le faire sortir employez la douceur.

GÉRONTE

Mon neveu, c'est à tort qu'avec tant de hauteur
Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie ;
En repos laissez-moi finir ma triste vie,
Et vous hériterez au jour de mon trépas.

CRISPIN

D'accord. Mais quand viendra ce jour?

GÉRONTE

A chaque pas
L'impitoyable mort s'obstine à me poursuivre ;
Et je n'ai, tout au plus, que quatre jours à vivre.

CRISPIN

Je vous en donne six ; mais après, ventrebleu,
N'allez pas me manquer de parole, ou dans peu
Je vous fais enterrer, mort ou vif. Je vous laisse.
Mon oncle, encore un coup, tenez votre promesse.
Ou je tiendrai la mienne.

SCÈNE III : GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE

Ah ! quel homme voilà !
Quel neveu vos parents vous ont-ils donné là?

1. « Voilà de ces vers, entre tant d'autres, dans lesquels il se sent comme un rejaillissement de l'esprit de Rabelais (Sainte-Beuve). »

GÉRONTE

Ce n'est point mon neveu ; ma sœur était trop sage
Pour élever son fils dans un air si sauvage :
C'est un fieffé brutal, un homme des plus fous.

LISETTE

Cependant, à le voir, il a quelque air de vous.
Dans ses yeux, dans ses traits, un je ne sais quoi brille ;
Enfin on s'aperçoit qu'il tient de la famille.

GÉRONTE

Par ma foi, s'il en tient, il lui fait peu d'honneur.
Ah ! le vilain parent !

LISETTE

Et vous auriez le cœur
De laisser votre bien, une si belle somme,
Vingt mille écus comptant, à ce beau gentilhomme?

GÉRONTE

Moi ! lui laisser mon bien ! J'aimerais mieux cent fois
L'enterrer pour jamais.

LISETTE

Ma foi, je m'aperçois
Que monsieur le neveu, si j'en crois mon présage,
N'aura pas trop gagné d'avoir fait son voyage,
Et que le pauvre diable, arrivé d'aujourd'hui,
Aurait aussi bien fait de demeurer chez lui.

GÉRONTE

Si c'est sur mon bien seul qu'il fonde sa cuisine,
Je t'assure déjà qu'il mourra de famine,
Et qu'il n'aura pas lieu de rire à mes dépens.

LISETTE

C'est fort bien fait : il faut apprendre à vivre aux gens.
Voilà comme sont faits tous ces neveux avides,
Qui ne peuvent cacher leurs naturels perfides :
Quand ils n'assomment pas un oncle assez âgé,
Ils prétendent encor qu'il leur est obligé.
Mais Éraste revient, et nous allons apprendre
Comment tout s'est passé.

SCÈNE IV : ÉRASTE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE

Tu te fais bien attendre !
Tu m'as abandonné dans un grand embarras.
Un malheureux neveu m'est tombé sur les bras.

ÉRASTE

Il vient de m'accoster là-bas tout hors d'haleine,
Et m'a dit en deux mots le sujet qui l'amène.

GÉRONTE

Que dis-tu de ses airs ?

ÉRASTE

Je les trouve étonnants.
Il peste, il jure, il veut mettre le feu céans [1].

GÉRONTE

J'aurais bien eu besoin ici de ta présence
Pour réprimer l'excès de son impertinence
Lisette en est témoin.

LISETTE

Ah ! le mauvais pendard,
A qui monsieur voulait de son bien faire part !

GÉRONTE

J'ai bien changé d'avis : je te donne parole
Qu'il n'aura de mon bien jamais la moindre obole.

ÉRASTE

Je me suis acquitté de ma commission,
Et tout s'est fait au gré de notre intention.
Votre lettre a produit un effet qui m'enchante.
On a montré d'abord une âme indifférente ;
D'un faux air de mépris voulant couvrir leur jeu,
Elles me paraissaient s'en soucier fort peu :
Mais quand je leur ai dit que vous vouliez me faire
Aujourd'hui de vos biens unique légataire,
(Car vous m'avez prescrit de parler sur ce ton)...

---

1. Ces quatre vers devraient être supprimés pour motiver la surprise d'Eraste aux scènes VIII et IX.

GÉRONTE

Oui, je te l'ai promis ; c'est mon intention.

ÉRASTE

Elles ont toutes deux témoigné des surprises
Dont elles ne seront de six mois bien remises.

GÉRONTE

J'en suis persuadé.

ÉRASTE

Mais écoutez ceci,
Qui doit bien vous surprendre et m'a bien surpris aussi :
C'est que madame Argante, aimant votre famille,
M'a proposé, tout franc, de me donner sa fille,
Et d'acquitter ainsi, par un commun égard,
La parole donnée et d'une et d'autre part.

GÉRONTE

Et qu'as-tu su répondre à ces belles pensées?

ÉRASTE

Que je ne voulais point aller sur vos brisées,
Sans avoir, sur ce point, su votre sentiment,
Et, de plus, obtenu votre consentement.

GÉRONTE

Ne t'embarrasse point encor de mariage.
Que mon exemple ici serve à te rendre sage.

LISETTE

Moi, j'approuverais fort cet hymen et ce choix.
Il est tel qu'il le faut, et j'y donne ma voix.
Il convient à monsieur de suivre cette envie,
Non à vous, qui devez renoncer à la vie.

GÉRONTE

A la vie ! Et pourquoi? Suis-je mort, s'il vous plaît?

LISETTE

Je ne sais pas, monsieur, au vrai ce qu'il en est ;
Mais tout le monde croit, à votre air triste et sombre,
Qu'errant près du tombeau, vous n'êtes plus qu'une ombre;
Et que, pour des raisons qui vous font différer,
Vous ne vous êtes pas encor fait enterrer.

GÉRONTE

Avec de tels discours et ton air d'insolence,
Tu pourrais, à la fin, lasser ma patience.

LISETTE

Je ne sais point, monsieur, farder la vérité,
Et dis ce que je pense avecque liberté.

SCÈNE V : LE LAQUAIS, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

LE LAQUAIS

Une dame, là-bas, monsieur, avec sa suite,
Qui porte le grand deuil, vient vous rendre visite,
Et se dit votre nièce.

GÉRONTE

Encore des parents !

LE LAQUAIS

La ferai-je monter?

GÉRONTE

Non, je te le défends.

LISETTE

Gardez-vous bien, monsieur, d'en user de la sorte ;
Et vous ne devez pas lui refuser la porte.
(*Au laquais.*)
Va-t'en la faire entrer.

SCÈNE VI : GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE, *à Géronte.*

Contraignez-vous un peu :
La nièce aura l'esprit mieux fait que le neveu.
Entre tant de parents, ce serait bien le diable
S'il ne s'en trouvait pas quelqu'un de raisonnable.

SCÈNE VII : CRISPIN, *en veuve, un petit dragon lui portant la queue* ; GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Géronte.*

CRISPIN *fait des révérences au laquais de Géronte qui lui ouvre la porte. Le petit dragon sort.*
(*A Géronte.*)

Permettez, s'il vous plaît, que cet embrassement
Vous témoigne ma joie et mon ravissement :

Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime,
Et que j'honore aussi cent fois plus que moi-même.

LISETTE, *bas à Eraste.*

Monsieur, c'est là Crispin [1].

ÉRASTE, *bas à Lisette.*

C'est lui, je le sais bien ;
Nous avons eu là-bas un moment d'entretien.

GÉRONTE, *à Eraste.*

Elle a de la douceur et de la politesse.
Qu'on donne promptement un fauteuil à ma nièce.

CRISPIN, *au laquais de Géronte.*

Ne bougez, s'il vous plaît ; le respect m'interdit.
(*A Géronte, avec le ton du respect.*)
Un fauteuil près mon oncle ! Un tabouret suffit.
(*Le laquais donne un tabouret à Crispin.*)

GÉRONTE

Je suis assez content déjà de la parente.

ÉRASTE

Elle sait vraiment vivre, et sa taille est charmante.
(*Le laquais donne un fauteuil à Géronte, une chaise à Eraste, un tabouret à Lisette, et sort.*)

SCÈNE VIII : GÉRONTE, CRISPIN *en veuve* ; ÉRASTE, LISETTE.

CRISPIN

Fi donc ! vous vous moquez, je suis à faire peur.
Je n'avais autrefois que cela de grosseur :
Mais vous savez l'effet d'un fécond mariage,
Et ce que c'est d'avoir des enfants en bas âge ;
Cela gâte la taille, et furieusement.

LISETTE

Vous passeriez encor pour fille assurément.

CRISPIN

J'ai fait du mariage une assez triste épreuve.
A vingt ans, mon mari m'a laissé mère et veuve.

---

1. Ce vers et le suivant sont encore à retrancher, suivant la note de la page 131.

Vous vous doutez assez qu'après ce prompt trépas,
Et faite comme on est, ayant quelques appas,
On aurait pu trouver à convoler de reste ;
Mais du pauvre défunt la mémoire funeste
M'oblige à dévorer en secret mes ennuis.
J'ai bien de fâcheux jours, et de plus dures nuits :
Mais d'un veuvage affreux les tristes insomnies
Ne m'arracheront point de noires perfidies ;
Et je veux chez les morts emporter, si je peux,
Un cœur qui ne brûla que de ses premiers feux.

ÉRASTE

On ne poussa jamais plus loin la foi promise.
Voilà des sentiments dignes d'une Artémise.

GÉRONTE, *à Crispin.*

Votre époux, vous laissant mère et veuve à vingt ans,
Ne vous a pas laissé, je crois, beaucoup d'enfants.

CRISPIN

Rien que neuf ; mais, le cœur tout gonflé d'amertume,
Deux ans encore après j'accouchai d'un posthume.

LISETTE

Deux ans après ! voyez quelle fidélité !
On ne le croira pas dans la postérité.

GÉRONTE, *à Crispin.*

Peut-on vous demander, sans vous faire de peine,
Quel sujet si pressant vous fait quitter le Maine?

CRISPIN

Le désir de vous voir est mon premier objet ;
De plus, certain procès qu'on m'a sottement fait,
Pour certain four banal sis en mon territoire.
Je propose d'abord un bon déclinatoire ;
On passe outre : je forme empêchement formel
Et, sans nuire à mon droit, j'anticipe l'appel.
La cause est au baillage ainsi revendiquée :
On plaide, et je me trouve enfin interloquée !

LISETTE

Interloquée ! Ah ! ciel ! quel affront est-ce là?
Et vous avez souffert qu'on vous interloquât !

Une femme d'honneur se voir interloquée[1] !

ÉRASTE

Pourquoi donc de ce terme être si fort piquée?
C'est un mot du barreau.

LISETTE

C'est ce qu'il vous plaira,
Mais juge, de ses jours, ne m'interloquera :
Le mot est immodeste, et le terme m'en choque,
Et je ne veux jamais souffrir qu'on m'interloque.

GÉRONTE, *à Crispin.*

Elle est folle, et souvent il lui prend des accès...
Elle ne parle pas si bien que vous procès.

CRISPIN

Ce procès n'est pas seul le sujet qui m'amène,
Et qui m'a fait quitter si brusquement le Maine.
Ayant appris, monsieur, par gens dignes de foi,
Qui m'ont fait un récit de vous, et que je croi,
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,
Un ivrogne, un joueur...

ÉRASTE

Comment donc? Quel caprice !

CRISPIN

Qui hantiez certains lieux et le jour et la nuit,
Où l'honnêteté souffre et la pudeur gémit.

GÉRONTE

Est-ce à moi, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse?

CRISPIN

Oui, mon oncle, à vous-même. A-t-il rien qui vous blesse
Puisqu'il est copié d'après la vérité?

GÉRONTE, *à part.*

Je ne sais où j'en suis.

CRISPIN

On m'a même ajouté

---

1. Ce procès et cette exclamation rappellent les *Plaideurs* de Racine (a. I, sc. VII). « Regnard, né plaisant et ne se donnant pas la peine de méditer, d'approfondir, fait toujours rire par le mot seulement (Cailhava). »

Que, depuis très longtemps, avec mademoiselle,
Vous meniez une vie indigne et criminelle,
Et que vous en aviez déjà plusieurs enfants.

LISETTE

Avec moi, juste ciel ! Voyez les médisants !
De quoi se mêlent-ils? Est-ce là leur affaire?

GÉRONTE

Je ne sais qui retient l'effet de ma colère.

CRISPIN

Ainsi, sur le rapport de mille honnêtes gens,
Nous avons fait, monsieur, assembler vos parents ;
Et pour vous empêcher, dans ce désordre extrême,
De manger notre bien et vous perdre vous-même,
Nous avons résolu, d'une commune voix,
De vous faire interdire, en observant les lois.

GÉRONTE

Moi, me faire interdire !

LISETTE

Ah ciel ! quelle famille !

CRISPIN

Nous savons votre vie avecque cette fille,
Et voulons empêcher qu'il ne vous soit permis
De faire un mariage un jour *in extremis*.

GÉRONTE, *se levant.*

Sortez d'ici, madame, et que de votre vie
D'y remettre le pied il ne vous prenne envie !
Sortez d'ici, vous dis-je, et sans vous arrêter...

CRISPIN

Comment ! battre une veuve et la violenter !
Au secours ! aux voisins ! au meurtre ! on m'assassine !

GÉRONTE

Voilà, je vous avoue, une grande coquine.

CRISPIN

Quoi ! contre votre sang vous osez blasphémer !
Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE

Faire enfermer monsieur !

CRISPIN

Ne faites point la fière,
On peut aussi vous mettre à la Salpêtrière[1].

LISETTE

A la Salpêtrière !

CRISPIN

Oui, m'amie, et sans bruit.
De vos déportements on n'est que trop instruit.

ÉRASTE

Il faut développer le fond de ce mystère.
Que l'on m'aille à l'instant chercher un commissaire.

CRISPIN

Un commissaire à moi ! Suis-je donc, s'il vous plaît,
Gibier à commissaire?

ÉRASTE

On verra ce que c'est ;
Et dans peu nous saurons, avec un tel tumulte,
Si l'on vient chez les gens ainsi leur faire insulte.
Vous, mon oncle, rentrez dans votre appartement;
Je vous rendrai raison de tout dans un moment.

GÉRONTE

Ouf ! ce jour-ci sera le dernier de ma vie.

LISETTE, *à Crispin.*

Misérable ! tu mets un oncle à l'agonie !
La mauvaise famille et du Maine et de Caen
Oui, tous ces parents-là méritent le carcan.
(*Lisette sort derrière Géronte.*)

SCÈNE IX : ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE

Est-il bien vrai, Crispin? et ton ardeur sincère...

CRISPIN

Envoyez donc, monsieur, chercher un commissaire[2] :

1. *Salpêtrière* : hôpital pour les maladies nerveuses. — 2. Pour justifier la surprise d'Éraste, cette scène encore devrait être réduite aux deux premiers vers.

Je l'attends de pied ferme.

ÉRASTE

Ah ! juste ciel ! c'est toi.
Je ne me trompe point.

CRISPIN

Oui, ventrebleu, c'est moi.
Vous venez de me faire une rude algarade.

ÉRASTE

Ta pudeur a souffert d'une telle incartade.

CRISPIN

L'ardeur de vous servir m'a donné cet habit ;
Et, comme vous voyez, mon projet réussit.
Avec de certains mots j'ai conjuré l'orage :
Ici de deux parents j'ai fait le personnage ;
Et j'ai dit, en leur nom, de telles duretés
Qu'ils seront, par ma foi, tous deux déshérités.

ÉRASTE

Quoi !

CRISPIN

Si vous m'aviez vu tantôt faire merveille,
En noble campagnard, le plumet sur l'oreille,
Avec un feutre gris, longue brette[1] au côté,
Mon air de bas Normand vous aurait enchanté.
Mais, il faut dire vrai, cette coiffe m'inspire
Plus d'intrépidité que je ne puis vous dire :
Avec cet attirail j'ai vingt fois moins de peur ;
L'adresse et l'artifice ont passé dans mon cœur.
Qu'on a, sous cet habit, et d'esprit et de ruse !

ÉRASTE

Enfin de ses neveux l'oncle se désabuse ;
Il fait un testament qui doit combler mes vœux.
Est-il dans l'univers un mortel plus heureux?

SCÈNE X : ÉRASTE, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE

Ah ! monsieur, apprenez un accident terrible :
Monsieur Géronte est mort.

1. *Brette* : épée de bretteur.

ÉRASTE

Ah ! ciel ! est-il possible ?

CRISPIN

Quoi ! l'oncle de monsieur serait défunt?

LISETTE

Hélas !
Il ne vaut guère mieux, tant le pauvre homme est bas.
Arrivant dans sa chambre et se traînant à peine,
Il s'est mis sur son lit sans force et sans haleine :
Et, raidissant les bras, la suffocation
A tout d'un coup coupé la respiration ;
Enfin il est tombé, malgré mon assistance,
Sans voix, sans sentiment, sans pouls, sans connaissance.

ÉRASTE

Je suis au désespoir. C'est ce dernier transport
Où tu l'as mis, Crispin, qui causera sa mort.

CRISPIN

Moi, monsieur ! De sa mort je ne suis point la cause ;
Et le défunt, tout franc, a fort mal pris la chose.
Pourquoi se saisit-il si fort pour des discours?
J'en voulais à son bien, et non pas à ses jours.

ÉRASTE

Ne désespérons point encore de sa vie ;
Il tombe assez souvent dans une léthargie
Qui ressemble au trépas et nous alarme fort.

LISETTE

Ah ! monsieur, pour le coup, il est à moitié mort ;
Et moi, qui m'y connais, je dis qu'il faut qu'il meure
Et qu'il ne peut jamais aller encore une heure.

ÉRASTE

Ah ! juste ciel ! Crispin, quel triste événement !
Mon oncle mourra donc sans faire un testament ;
Et je serai frustré, par cette mort cruelle,
De l'espoir d'obtenir la charmante Isabelle !
Fortune, je sens bien l'effet de ton courroux !

LISETTE

C'est à moi de pleurer, et je perds plus que vous.

CRISPIN

Allons, mes chers enfants, il faut agir de tête,
Et présenter un front digne de la tempête :
Il n'est pas temps ici de répandre des pleurs ;
Faisons voir un courage au-dessus des malheurs.

ÉRASTE

Que nous sert le courage, et que pouvons-nous faire?

CRISPIN

Il faut premièrement, d'une ardeur salutaire,
Courir au coffre-fort, sonder les cabinets,
Démeubler la maison, s'emparer des effets.
Lisette, quelque temps tiens la bouche cousue,
Si tu peux : va fermer la porte de la rue ;
Empare-toi des clefs, de peur d'invasion.

LISETTE

Personne n'entrera sans ma permission.

CRISPIN

Que l'ardeur du butin et d'un riche pillage
N'emporte pas trop loin votre bouillant courage ;
Surtout, dans l'action, gardons le jugement.
Le sort conspire en vain contre le testament :
Plutôt que tant de bien passe en des mains profanes,
De Géronte défunt j'invoquerai les mânes ;
Et vous aurez pour vous, malgré les envieux,
Et Lisette, et Crispin, et l'enfer, et les dieux !

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE, *tenant le portefeuille de Géronte.*

Ah ! mon pauvre Crispin, je perds toute espérance.
Mon oncle ne saurait reprendre connaissance :
L'art et les médecins sont ici superflus ;
Le pauvre homme n'a pas à vivre une heure au plus.

Le legs universel qu'il prétendait me faire,
Comme tu vois, Crispin, ne m'enrichira guère.

CRISPIN

Lisette et moi, monsieur, pour finir nos projets,
Nous comptions bien aussi sur quelque petit legs.

ÉRASTE

Quoiqu'un cruel destin, à nos désirs contraire,
Épuise contre nous les traits de sa colère,
Nos soins ne seront pas infructueux et vains ;
Quarante mille écus que je tiens dans mes mains,
Triste et fatal débris d'un malheureux naufrage,
Seront mis, si je veux, à l'abri de l'orage.
Voilà tous bons billets que j'ai trouvés sur lui.

CRISPIN, *voulant prendre les billets.*

Souffrez que je partage avec vous votre ennui.
Ce petit lénitif, en attendant le reste,
Pourra nous consoler d'un coup aussi funeste.

ÉRASTE

Il est vrai, cher Crispin ; mais enfin tu sais bien
Que cela ne fait pas presque le quart du bien
Qu'en la succession mes soins pouvaient prétendre,
Et que le testament me donnait lieu d'attendre :
Des maisons à Paris, des terres, des contrats,
Offraient bien à mon cœur de plus charmants appas.
Non que l'ardeur du gain et la soif des richesses
Me fissent ressentir leurs indignes faiblesses ;
C'est d'un plus noble feu dont mon cœur est épris.
Je devais épouser Isabelle à ce prix :
Ce n'est qu'avec ce bien, qu'avec ces avantages,
Que je puis de sa mère obtenir les suffrages :
Faute de testament, je perds, et pour toujours,
Un bien dont dépendait le bonheur de mes jours.

CRISPIN

J'entre dans vos raisons ; elles sont très plausibles :
Mais ce sont de ces coups imprévus et terribles
Dont tout l'esprit humain demeure confondu,
Et qui mettent à bout la plus mâle vertu.
Pour marquer au vieillard sa dernière demeure,
O mort, tu devais bien attendre encore une heure ;

Tu nous aurais tous mis dans un parfait repos,
Et le tout se serait passé bien à propos.

ÉRASTE

Faudra-t-il qu un espoir fondé sur la justice
En stériles regrets passe et s'évanouisse?
Ne saurais-tu, Crispin, parer ce coup fatal,
Et trouver promptement un remède à mon mal?
Tantôt tu méditais un héroïque ouvrage :
C'est dans les grands dangers qu'on voit un grand courage.

CRISPIN

Oui, je croyais tantôt réparer cet échec ;
Mais à présent j'échoue et je demeure à sec.
Un autre, en pareil cas, serait aussi stérile.
S'il fallait, par hasard, d'un coup de main habile,
Soustraire, escamoter sans bruit un testament
Où vous seriez traité peu favorablement,
Peut-être je pourrais, par quelque coup d'adresse,
Exercer mon talent et montrer ma prouesse :
Mais en faire trouver alors qu'il n'en est point,
Le diable avec sa clique, et réduit à ce point,
Fort inutilement s'y casserait la tête ;
Et cependant, monsieur, le diable n'est pas bête.

ÉRASTE

Tu veux donc me confondre et me désespérer?

SCÈNE II : LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, *à Eraste.*

Les notaires, monsieur, viennent là-bas d'entrer ;
Je les ai mis tous deux dans cette salle basse.
Voyez : que voulez-vous, s'il vous plaît, qu'on en fasse?

ÉRASTE

Je vois à tous moments croître mon embarras.
Fais-en, ma pauvre enfant, tout ce que tu voudras.
Savent-ils que mon oncle a perdu connaissance,
Et qu'il ne peut parler?

LISETTE

Non, pas encor, je pense.

ÉRASTE

Crispin...

CRISPIN

Monsieur.

ÉRASTE

Hélas !

CRISPIN

Hélas !

ÉRASTE

Juste ciel !

CRISPIN

Ha !

ÉRASTE

Que ferons-nous, dis-moi?

CRISPIN

Tout ce qu'il vous plaira.

ÉRASTE

Quoi ! les renverrons-nous?

CRISPIN

Eh ! qu'en voulez-vous faire ?
Qu'en pouvons-nous tirer qui nous soit salutaire?

LISETTE

Je vais donc leur marquer qu'ils n'ont qu'à s'en aller.

ÉRASTE, *arrêtant Lisette.*

Attends encore un peu. Je me sens accabler.
Crispin, tu vas me voir expirer à ta vue.

CRISPIN

Je vous suivrai de près, et la douleur me tue.

LISETTE

Moi ! je n'irai pas loin. Faut-il nous voir, tous trois,
Comme d'un coup de foudre, écraser à la fois?

CRISPIN

Attendez... Il me vient... Le dessein est bizarre ;
Il pourrait par hasard... J'entrevois... Je m'égare,
Et je ne vois plus rien que par confusion.

LISETTE

Peste soit l'animal avec sa vision !

ÉRASTE

Fais-nous part du dessein que ton cœur se propose.

LISETTE

Allons, mon cher Crispin, tâche à voir quelque chose.

CRISPIN

Laisse-moi donc rêver... Oui-dà... Non... Si pourtant...
Pourquoi non?... On pourrait...

LISETTE

Ne rêve donc point tant ;
Les notaires là-bas sont dans l'impatience ;
Tout ici ne dépend que de la diligence.

CRISPIN

Il est vrai ; mais enfin j'accouche d'un dessein
Qui passera l'effort de tout esprit humain.
Toi, qui parais dans tout si légère et si vive,
Exerce à ce sujet ton imaginative ;
Voyons ton bel esprit.

LISETTE

Je t'en laisse l'emploi.
Qui peut en fourberie être si fort que toi?
L'amour doit ranimer ton adresse passée.

CRISPIN

Paix... Silence... Il me vient un surcroît de pensée.
J'y suis, ventrebleu !

LISETTE

Bon

CRISPIN

Dans un fauteuil assis...

LISETTE

Fort bien...

CRISPIN

Ne troublez pas l'enthousiasme où je suis
Un grand bonnet fourré jusque sur les oreilles ;
Les volets bien fermés...

LISETTE

C'est penser à merveilles.

CRISPIN

Oui, monsieur, dans ce jour, au gré de vos souhaits,
Vous serez légataire, et je vous le promets !
Allons, Lisette, allons, ranimons notre zèle ;
L'amour à ce projet nous guide et nous appelle.
Va de l'oncle défunt me chercher quelque habit,
Sa robe de malade, et son bonnet de nuit :
Les dépouilles du mort feront notre victoire.

LISETTE

Je veux en élever un trophée à ta gloire :
Et je cours te servir. Je reviens sur mes pas.

SCÈNE III : ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE

Tu m'arraches, Crispin, des portes du trépas.
Si ton dessein succède [1] au gré de notre envie,
Je veux te rendre heureux le reste de ta vie.
Je serais légataire ! et, par même moyen,
J'épouserais l'objet qui fait seul tout mon bien !
Ah ! Crispin !

CRISPIN

Cependant une terreur secrète
S'empare de mes sens, m'alarme et m'inquiète.
Si la justice vient à connaître du fait,
Elle est un peu brutale et saisit au collet.
Il faut faire un faux seing ; et ma main alarmée
Se refuse au projet dont mon âme est charmée.

ÉRASTE

Ton trouble est mal fondé : depuis deux ou trois mois
Géronte ne pouvait se servir de ses doigts ;
Ainsi sa signature, ailleurs si nécessaire,
N'est point, comme tu vois, requise en notre affaire
Et tu déclareras que tu ne peux signer.

CRISPIN

A de bonnes raisons je me laisse gagner ;
Et je sens tout à coup renaître en mon courage
L'ardeur dont j'ai besoin pour un si grand ouvrage.

---

1. *Succéder* : réussir.

SCÈNE IV : LISETTE, *apportant les hardes de Géronte* ; ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, *jetant le paquet.*

Du bonhomme Géronte, en gros comme en détail,
Comme tu l'as requis, voilà tout l'attirail.

CRISPIN, *se déshabillant.*

Ne perdons point de temps, que l'on m'habille en hâte.
Monsieur, mettez la main, s'il vous plaît, à la pâte.
La robe : dépêchons, passez-la dans mes bras.
Ah ! le mauvais valet ! chaussez chacun un bas.
Çà, le mouchoir de cou. Mets-moi vite ce casque.
Les pantoufles. Fort bien. L'équipage est fantasque.

LISETTE

Oui, voilà le défunt ; dissipons notre ennui,
Géronte n'est point mort, puisqu'il revit en lui :
Voilà son air, ses traits ; et l'on doit s'y méprendre.

CRISPIN

Mais, avec son habit, si son mal m'allait prendre [1] ?

ÉRASTE

Ne crains rien, arme-toi de résolution.

CRISPIN

Ma foi, déjà je sens un peu d'émotion :
Je ne sais si la peur est un peu laxative,
Ou si cet habit est de vertu purgative.

LISETTE

Je veux te mettre encor ce vieux manteau fourré,
Dont aux jours de remède il était entouré.

CRISPIN

Tu peux, quand tu voudras, appeler les notaires
Me voilà maintenant en habits mortuaires.

LISETTE

Je vais dans un moment les amener ici.

CRISPIN

Secondez-moi bien tous dans cette affaire-ci.

---

1. Cette crainte rappelle celle d'Argan (*Malade imaginaire*, a. III, sc. XVII).

SCÈNE V : ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN

Vous, monsieur, s'il vous plaît, fermez porte et fenêtre ;
Un éclat indiscret peut me faire connaître.
Avancez cette table. Approchez ce fauteuil.
Ce jour mal condamné me blesse encore l'œil.
Tirez bien les rideaux, que rien ne nous trahisse.

ÉRASTE

Fasse un heureux destin réussir l'artifice !
Si j'ose me porter à cette extrémité,
Malgré moi j'obéis à la nécessité.
J'entends du bruit.

CRISPIN, *se jetant brusquement dans un fauteuil.*

Songeons à la cérémonie ;
Et ne me quittez pas, monsieur, à l'agonie.

ÉRASTE

Un dieu, dont le pouvoir sert d'excuse aux amants,
Saura me disculper de ces emportements.

SCÈNE VI : LISETTE, M. SCRUPULE, M. GASPARD, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, *aux notaires.*

Entrez, messieurs, entrez.
(*A Crispin.*)
Voilà les deux notaires
Avec qui vous pouvez mettre ordre à vos affaires.

CRISPIN, *aux notaires.*

Messieurs, je suis ravi, quoiqu'à l'extrémité,
De vous voir tous les deux en parfaite santé.
Je voudrais bien encore être à l'âge où vous êtes ;
Et si je me portais aussi bien que vous faites,
Je ne songerais guère à faire un testament.

M. SCRUPULE

Cela ne vous doit point chagriner un moment ;
Rien n'est désespéré : cette cérémonie
Jamais d'un testateur n'a raccourci la vie ;

Au contraire, monsieur, la consolation
D'avoir fait de ses biens la distribution
Répand au fond du cœur un repos sympathique,
Certaine quiétude et douce et balsamique,
Qui, se communiquant après dans tous les sens,
Rétablit la santé dans quantité de gens.

CRISPIN

Que le ciel veuille donc me traiter de la sorte !
Messieurs, asseyez-vous.
(*A Lisette.*)
Toi, va fermer la porte.

M. GASPARD

D'ordinaire, monsieur, nous apportons nos soins
Que ces actes secrets se passent sans témoins.
Il serait à propos que monsieur prît la peine
D'aller, avec madame, en la chambre prochaine.

LISETTE

Moi, je ne puis quitter monsieur un seul moment.

ÉRASTE

Mon oncle, sur ce point, dira son sentiment.

CRISPIN

Ces personnes, messieurs, sont sages et discrètes ;
Je puis leur confier mes volontés secrètes,
Et leur montrer l'excès de mon affection.

M. SCRUPULE

Nous ferons tout au gré de votre intention.
L'intitulé sera tel que l'on doit le faire,
Et l'on le réduira dans le style ordinaire
(*Il dicte à M. Gaspard, qui écrit.*)
Par-devant... fut présent... Géronte... *et cætera.*
(*A Géronte.*)
Dites-nous maintenant tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN

Je veux premièrement qu'on acquitte mes dettes.

ÉRASTE

Nous n'en trouverons pas, je crois, beaucoup de faites.

CRISPIN

Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voisin.

M. SCRUPULE

Fort bien. Où voulez-vous, monsieur, qu'on vous enterre?

CRISPIN

A dire vrai, messieurs, il ne m'importe guère.
Qu'on se garde surtout de me mettre trop près
De quelque procureur chicaneur et mauvais ;
Il ne manquerait pas de me faire querelle ;
Ce serait tous les jours procédure nouvelle,
Et je serais encor contraint de déguerpir.

ÉRASTE

Tout se fera, monsieur, selon votre désir,
J'aurai soin du convoi, de la pompe funèbre,
Et n'épargnerai rien pour la rendre célèbre.

CRISPIN

Non, mon neveu, je veux que mon enterrement
Se fasse à peu de frais et fort modestement.
Il fait trop cher mourir, ce serait conscience.
Jamais, de mon vivant, je n'aimai la dépense ;
Je puis être enterré fort bien pour un écu.

LISETTE, *à part.*

Le pauvre malheureux meurt comme il a vécu.

M. GASPARD

C'est à vous maintenant, s'il vous plaît, de nous dire,
Les legs qu'au testament vous voulez faire écrire.

CRISPIN

C'est à quoi nous allons nous employer dans peu.
Je nomme, j'institue Éraste, mon neveu,
Que j'aime tendrement, pour mon seul légataire;
Unique, universel.

ÉRASTE, *affectant de pleurer.*

O douleur trop amère !

CRISPIN

Lui laissant tout mon bien, meubles, propres, acquêts,
Vaisselle, argent comptant, contrats, maisons, billets ;

Déshéritant, en tant que besoin pourrait être,
Parents, nièces, neveux, nés aussi bien qu'à naître,
Et même tous bâtards, à qui Dieu fasse paix,
S'il s'en trouvait aucuns au jour de mon décès.

LISETTE, *affectant de la douleur.*

Ce discours me fend l'âme. Hélas ! mon pauvre maître,
Il faudra donc vous voir pour jamais disparaître !

ÉRASTE, *de même.*

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moi nuls appas,
S'il faut les acheter avec votre trépas.

CRISPIN

Item. Je donne et lègue à Lisette présente...

LISETTE, *de même.*

Ah !

CRISPIN

Qui depuis cinq ans me tient lieu de servante,
Pour épouser Crispin en légitime nœud,
Non autrement...

LISETTE, *tombant comme évanouie.*

Ah ! ah !

CRISPIN

Soutiens-la, mon neveu.
Et, pour récompenser l'affection, le zèle
Que de tout temps, pour moi, j'ai reconnus en elle...

LISETTE, *affectant de pleurer.*

Le bon maître, grands dieux, que je vais perdre là !

CRISPIN

Deux mille écus comptant en espèce.

LISETTE, *de même.*

Ah ! ah ! ah.

ÉRASTE, *à part.*

Deux mille écus ! Je crois que le pendard se moque.

LISETTE, *de même.*

Je n'y puis résister, la douleur me suffoque.
Je crois que j'en mourrai.

CRISPIN

Lesquels deux mille écus,
Du plus clair de mon bien seront pris et perçus.

LISETTE, *à Crispin.*

Le ciel vous fasse paix d'avoir de moi mémoire,
Et vous paye au centuple une œuvre méritoire !
(*A part.*)
Il avait bien promis de ne pas m'oublier.

ÉRASTE, *bas.*

Le fripon m'a joué d'un tour de son métier.
(*Haut à Crispin.*)
Je crois que voilà tout ce que vous voulez dire.

CRISPIN

J'ai trois ou quatre mots encore à faire écrire.
Item. Je laisse et lègue à Crispin...

ÉRASTE, *bas.*

A Crispin !
Je crois qu'il perd l'esprit. Quel est donc son dessein?

CRISPIN

Pour les bons et loyaux services...

ÉRASTE, *bas.*

Ah ! le traître !

CRISPIN

Qu'il a toujours rendus et doit rendre à son maître...

ÉRASTE

Vous ne connaissez pas, mon oncle, ce Crispin :
C'est un mauvais valet, ivrogne, libertin,
Méritant peu le bien que vous voulez lui faire.

CRISPIN

Je suis persuadé, mon neveu, du contraire ;
Je connais ce Crispin mille fois mieux que vous.
Je lui veux donc léguer, en dépit des jaloux...

ÉRASTE, *à part.*

Le chien

CRISPIN

Quinze cents francs de rentes viagères,
Pour avoir souvenir de moi dans ses prières.

ÉRASTE, *à part.*

Ah ! quelle trahison !

CRISPIN

Trouvez-vous, mon neveu,
Le présent malhonnête, et que ce soit trop peu?

ÉRASTE

Comment ! quinze cents francs !

CRISPIN

Oui ; sans laquelle clause
Le présent testament sera nul, et pour cause.

ÉRASTE

Pour un valet, mon oncle, a-t-on fait un tel legs?
Vous n'y pensez donc pas ?

CRISPIN

Je sais ce que je fais,
Et je n'ai point l'esprit si faible et si débile.

LISETTE

Mais...

CRISPIN

Si vous me fâchez, j'en laisserai deux mille.

ÉRASTE

Si...

LISETTE, *bas à Eraste.*

Ne l'obstinez point, je connais son esprit :
Il le ferait, monsieur, tout comme il vous le dit.

ÉRASTE, *bas à Lisette.*

Soit, je ne dirai mot ; cependant, de ma vie,
Je n'aurai de parler une si juste envie.

CRISPIN

N'aurais-je point encor quelqu'un de mes amis
A qui je pourrais faire un fidéicommis [1] ?

ÉRASTE, *bas.*

Le scélérat encor rit de ma retenue ;
Il ne me laissera plus rien, s'il continue.

---

1. *Fidéicommis* : legs à une personne qui doit le restituer à une autre.

M. SCRUPULE, *à Crispin.*

Est-ce fait?

CRISPIN

Oui, monsieur.

LISETTE, *à part.*

Le ciel en soit béni !

M. GASPARD

Voilà le testament heureusement fini.
(*A Crispin.*)
Vous plaît-il de signer?

CRISPIN

J'en aurais grande envie ;
Mais j'en suis empêché par la paralysie
Qui depuis quelques mois me tient sur le bras droit.

M. GASPARD, *écrivant.*

Et ledit testateur déclare, en cet endroit,
Que de signer son nom il est dans l'impuissance,
De ce l'interpellant au gré de l'ordonnance.

CRISPIN

Qu'un testament à faire est un pesant fardeau !
M'en voilà délivré ; mais je suis tout en eau.

M. SCRUPULE, *à Crispin.*

Vous n'avez plus besoin de notre ministère?

CRISPIN, *à M. Scrupule.*

Laissez-moi, s'il vous plaît, l'acte qu'on vient de faire.

M. SCRUPULE

Nous ne pouvons, monsieur ; cet acte est un dépôt
Qui reste dans nos mains ; je reviendrai tantôt,
Pour vous en apporter moi-même une copie.

ÉRASTE

Vous nous ferez plaisir ; mon oncle vous en prie,
Et veut récompenser votre peine et vos soins.

M. GASPARD

C'est maintenant, monsieur, ce qui presse le moins.

CRISPIN

Lisette, conduis-les.

SCÈNE VII : ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN, *remettant en place la table et les chaises.*

Ai-je tenu parole?
Et, dans l'occasion, sais-je jouer mon rôle,
Et faire un testament?

ÉRASTE

Trop bien pour ton profit.
Dis-moi donc, malheureux ! as-tu perdu l'esprit,
De faire un testament qui m'est si dommageable?
De laisser à Lisette une somme semblable?

CRISPIN

Ma foi, ce n'est pas trop.

ÉRASTE

Deux mille écus comptant !

CRISPIN

Il faut, en pareil cas, que chacun soit content.
Pouvais-je moins laisser à cette pauvre fille?

ÉRASTE

Comment donc, traître !

CRISPIN

Elle est un peu de la famille.
Votre oncle, si l'on croit le lardon [1] scandaleux,
N'a pas été toujours impotent et goutteux ;
Et j'ai dû lui laisser un peu de subsistance,
Pour l'acquit de son âme et de ma conscience.

ÉRASTE

Et de ta conscience ! Et ces quinze cents francs
De pension à toi payables tous les ans,
Que tu t'es fait léguer avec tant de prudence,
Est-ce encor pour l'acquit de cette conscience?

CRISPIN

Il ne faut point, monsieur, s'estomaquer si fort :
On peut en un moment nous mettre tous d'accord.

---

1 *Lardon* : rapport médisant.

Puisque le testament que nous venons de faire,
Où je vous institue unique légataire,
Ne peut avoir l'honneur d'obtenir votre aveu,
Il faut le déchirer et le jeter au feu.

ÉRASTE

M'en préserve le ciel !

CRISPIN

Sans former d'entreprise,
Laissons la chose au point où votre oncle l'a mise.

ÉRASTE

Ce serait cent fois pis ; j'en mourrais de douleur.

CRISPIN

Il s'élève, aussi bien, dans le fond de mon cœur,
Certain remords cuisant, certaine syndérèse [1],
Qui furieusement sur l'estomac me pèse.

ÉRASTE

Rentrons, Crispin ; je tremble, et suis persuadé
Que nous allons trouver mon oncle décédé ;
Ou que, dans ce moment, pour le moins il expire.

CRISPIN

Hélas ! il était temps, ma foi, de faire écrire.

ÉRASTE

Le laurier dont tu viens de couronner ton front
Ne peut avoir un prix ni trop grand, ni trop prompt.

CRISPIN

Il faut donc, s'il vous plaît, m'avancer une année
De cette pension que je me suis donnée :
Vous ne sauriez me faire un plus charmant plaisir.

ÉRASTE

C'est ce que nous verrons avec plus de loisir.

SCÈNE VIII : LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, *se jetant dans le fauteuil.*

Miséricorde ! ah ! ciel ! je me meurs : je suis morte.

ÉRASTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu donc, mon enfant, à crier de la sorte?

1. *Syndérèse* remords de conscience.

LISETTE

J'étouffe. Ouf, ouf, la peur m'empêche de parler !

CRISPIN, *à Lisette.*

Quel vertigo soudain a donc pu te troubler?
Parle donc, si tu veux.

LISETTE

Géronte...

CRISPIN

Eh bien ! Géronte...

LISETTE, *se levant brusquement.*

Ah ! prenez garde à moi.

CRISPIN

Veux-tu finir ton conte?

LISETTE

Un grand fantôme noir...

ÉRASTE

Comment donc ? que dis-tu ?

LISETTE

Hélas ! mon cher monsieur, je dis ce que j'ai vu.
Après avoir conduit ces messieurs dans la rue,
Où la mort du bonhomme est déjà répandue,
Où même le crieur a voulu, malgré moi,
Faire entrer, avec lui, l'attirail d'un convoi ;
De la chambre, où gisait votre oncle sans escorte,
Il m'a semblé d'abord entendre ouvrir la porte ;
Et, montant l'escalier, j'ai trouvé, nez pour nez,
Comme un grand revenant, Géronte sur ses pieds.

CRISPIN

De la crainte d'un mort ton âme possédée
T'abuse et te fait voir un fantôme en idée.

LISETTE

C'est lui, vous dis-je ; il parle... Ah

(*Elle se retourne, voit Crispin qu'elle prend pour Géronte, se lève et se sauve dans un coin, en poussant un cri d'effroi.*)

CRISPIN

Pourquoi ce grand cri?

LISETTE

Excuse, mon enfant ; je te prenais pour lui.
Enfin, criant, courant, sans détourner la vue,
Essoufflée et tremblante, ici je suis venue
Vous dire que le mal de votre oncle en ces lieux
N'est qu'une léthargie, et qu'il n'en est que mieux.

ÉRASTE

Avec quelle constance, au branle de sa roue,
La fortune ennemie et me berce et me joue !

LISETTE

O trop flatteur espoir ! projets si bien conçus,
Et mieux exécutés, qu'êtes-vous devenus?

CRISPIN

Voilà donc le défunt que le sort nous renvoie !
Et l'avare Achéron lâche encore sa proie[1] !
Vous le voulez, grands dieux ! ma constance est à bout.
Je ne sais où j'en suis, et j'abandonne tout.

ÉRASTE

Toi que j'ai vu tantôt si grand, si magnanime,
Un seul revers te rend faible et pusillanime !
Reprends des sentiments qui soient dignes de toi :
Offrons-nous aux dangers ; viens signaler ta foi :
Quelque coup de hasard nous tirera d'affaire.

CRISPIN

Allons-nous abuser encor quelque notaire?

ÉRASTE

Je vais, sans perdre temps, remettre ces billets
Dans les mains d'Isabelle : ils feront leurs effets ;
Et nous en tirerons peut-être un avantage,
Qui pourrait bien servir à notre mariage.
Vous, rentrez chez mon oncle, et prenez bien le soin
D'appeler le secours dont il aura besoin.
Pour retourner plus tôt, je pars en diligence,
Et viens vous rassurer ici par ma présence.

---

1. Ce vers est imité de Racine (*Phèdre*, a. II, sc. v).

SCÈNE IX : CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN

Ne me voilà pas mal avec mon testament !
Je vois ma pension payée en un moment.

LISETTE

Et mes deux mille écus pour prix de mon service?

CRISPIN

Juste ciel ! sauve-moi des mains de la justice !
Tout ceci ne vaut rien et m'inquiète fort :
Je crains bien d'avoir fait mon testament de mort.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

MADAME ARGANTE, *à Eraste.*

Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire?
Puis-je de ces billets être dépositaire?
On me soupçonnerait d'avoir prêté les mains
A faire réussir en secret vos desseins.
Maintenant que votre oncle a pu, malgré son âge,
Reprendre de ses sens heureusement l'usage,
Le parti le meilleur, sans user de délais,
Est de lui reporter vous-même ses billets.

ÉRASTE

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais, madame,
Les nobles sentiments qui règnent dans votre âme :
Nous ne prétendons point, vous ni moi, retenir
Un bien qui ne nous peut encore appartenir.
Mais gardez ces billets quelques moments, de grâce ;
Le ciel m'inspirera ce qu'il faut que je fasse.
Je le prends à témoin si, dans ce que j'ai fait,
L'amour n'a pas été mon principal objet.
Hélas ! pour mériter la charmante Isabelle,
J'ai peut-être un peu trop fait éclater mon zèle ;

Mais on pardonnera ces transports amoureux :
(*A Isabelle.*)
Mon excuse, madame, est écrite en vos yeux.

ISABELLE, *à Eraste.*

Puisque pour notre hymen j'ai l'aveu [1] de ma mère,
Je puis faire paraître un sentiment sincère.
Les biens dont vous pouvez hériter chaque jour
N'ont point du tout pour vous déterminé l'amour :
Votre personne seule est le bien qui me flatte ;
Et tous les vains brillants dont la fortune éclate
Ne sauraient éblouir un cœur comme le mien.

ÉRASTE

Si je l'obtiens ce cœur, non, je ne veux plus rien.

MADAME ARGANTE

Tous ces beaux sentiments sont fort bons dans un livre.
L'amour seul, tel qu'il soit, ne donne point à vivre :
Et je vous apprends, moi, que l'on ne s'aime bien,
Quand on est marié, qu'autant qu'on a du bien.

ÉRASTE

Mon oncle maintenant, par sa convalescence,
Fait revivre en mon cœur la joie et l'espérance ;
Et je vais l'exciter à faire un testament.

MADAME ARGANTE

Mais ne craignez-vous rien de son ressentiment?
Ces billets détournés ne peuvent-ils point faire
Qu'il prenne à vos désirs un sentiment contraire?

ÉRASTE

Et voilà la raison qui me fait hasarder
A vouloir quelque temps encore les garder.
Pour revoir ce dépôt rentrer en sa puissance,
Il accordera tout, sans trop de résistance.
Il faut, mademoiselle, en ce péril offert,
Etre un peu, dans ce jour, avec nous de concert.
Voilà tous bons billets qu'il faut, s'il vous plaît, prendre.

ISABELLE

Moi !

ÉRASTE

N'en rougissez point : ce n'est que pour les rendre.

---

1. *Aveu* : consentement.

ISABELLE

Mais je ne sais, monsieur, en cette occasion,
Si je dois accepter cette commission :
De ces billets surpris on me croira complice ;
En restitution je suis encor novice.

ÉRASTE

Mais j'entends quelque bruit.

SCÈNE II : CRISPIN, MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

ÉRASTE

C'est Crispin que je voi.
(*A Crispin.*)
A qui donc en as-tu? Te voilà hors de toi.

CRISPIN

Allons, monsieur, allons ; en homme de courage,
Il faut ici, ma foi, soutenir l'abordage.
Monsieur Géronte approche.

ÉRASTE

O ciel !
(*A madame Argante et à Isabelle.*)
En ce moment,
Souffrez que je vous mène à mon appartement.
J'ai de la peine encore à m'offrir à sa vue :
Laissons évaporer un peu sa bile émue ;
Et, quand il sera temps, tous unanimement
Nous viendrons travailler ensemble au dénoûment.
(*A Crispin.*)
Pour toi, reste ici ; vois l'humeur dont il peut être ;
Et tu m'informeras s'il est temps de paraître.

SCÈNE III : CRISPIN, *seul.*

Nous voilà, grâce au ciel, dans un grand embarras.
Dieu veuille nous tirer d'un aussi mauvais pas !

SCÈNE IV : GÉRONTE, CRISPIN, LISETTE.

GÉRONTE, *appuyé sur Lisette.*

Je ne puis revenir encor de ma faiblesse :
Je ne sais où je suis : l'éclat du jour me blesse ;
Et mon faible cerveau, de ce choc ébranlé,
Par de sombres vapeurs est encor tout troublé.
Ai-je été bien longtemps dans cette léthargie?

LISETTE

Pas tant que nous croyions. Mais votre maladie
Nous a tous mis ici dans un dérangement,
Une agitation, un soin, un mouvement
Qu'il n'est pas bien aisé, dans le fond, de décrire.
Demandez à Crispin, il pourra vous le dire.

CRISPIN

Si vous saviez, monsieur, ce que nous avons fait,
Lorsque de votre mal vous ressentiez l'effet,
La peine que j'ai prise, et les soins nécessaires
Pour pouvoir, comme vous, mettre ordre à vos affaires,
Vous seriez étonné ; mais d'un étonnement
A n'en pas revenir sitôt assurément.

GÉRONTE

Où donc est mon neveu? Son absence m'ennuie.

CRISPIN

Ah ! le pauvre garçon, je crois, n'est plus en vie.

GÉRONTE

Que dis-tu là? Comment?

CRISPIN

Il s'est saisi si fort,
Quand il a vu vos yeux tourner droit à la mort,
Que, n'écoutant plus rien que sa douleur amère,
Il s'est allé jeter...

GÉRONTE

Où donc? dans la rivière?

CRISPIN

Non, monsieur ; sur son lit, où, baigné de ses pleurs,
L'infortuné garçon gémit de ses malheurs.

GÉRONTE

Va donc lui redonner et le calme et la joie ;
Et dis-lui, de ma part, que le ciel lui renvoie
Un oncle toujours plein de tendresse pour lui,
Qui connaît son bon cœur, et qui veut aujourd'hui
Lui montrer des effets de sa reconnaissance.

CRISPIN

S'il n'est pas encor mort, en toute diligence
Je vous l'amène ici.

SCÈNE V : GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE

Mais, à ce que je vois,
J'ai donc, Lisette, été plus mal que je ne crois?

LISETTE

Nous vous avons cru mort pendant une heure entière.

GÉRONTE

Il faut donc expliquer ma volonté dernière,
Et, sans perdre de temps, faire mon testament.
Les notaires sont-ils venus ?

LISETTE

Assurément.

GÉRONTE

Qu'on aille de nouveau les chercher, et leur dire
Que dans le même instant je veux les faire écrire.

LISETTE

Ils reviendront dans peu.

SCÈNE VI : ÉRASTE, GÉRONTE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN, *à Éraste.*

Le ciel vous l'a rendu.

ÉRASTE

Hélas ! à ce bonheur me serais-je attendu ?
Je revois mon cher oncle ; et le ciel, par sa grâce,
Sensible à mes douleurs, permet que je l'embrasse !

Après l'avoir cru mort, il paraît à mes yeux !

GÉRONTE

Hélas ! mon cher neveu, je n'en suis guère mieux :
Mais je rends grâce au ciel de prolonger ma vie,
Pour pouvoir maintenant exécuter l'envie
De te donner mon bien par un bon testament.

LISETTE

Ce garçon-là, monsieur, vous aime tendrement.
Si vous aviez pu voir les syncopes, les crises,
Dont, par la sympathie, il sentait les reprises,
Il vous aurait percé le cœur de part en part.

CRISPIN

Nous en avons, tous trois, eu notre bonne part.

LISETTE

Enfin le ciel a pris pitié de nos misères.

SCÈNE VII : M. SCRUPULE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE

Mais j'aperçois quelqu'un.
(*Bas à Crispin.*)
C'est un des deux notaires.

GÉRONTE

Bonjour, monsieur Scrupule.

CRISPIN, *à part.*

Ah ! me voilà perdu

GÉRONTE

Ici depuis longtemps vous êtes attendu.

M. SCRUPULE

Certes, je suis ravi, monsieur, qu'en moins d'une heure
Vous jouissiez déjà d'une santé meilleure.
Je savais bien qu'ayant fait votre testament,
Vous sentiriez bientôt quelque soulagement.
Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve
Dans un parfait repos.

GÉRONTE

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE

Voici donc le papier que, selon vos desseins,
Je vous avais promis de remettre en vos mains.

GÉRONTE

Quel papier, s'il vous plaît? pourquoi? pour quelle affaire?

M. SCRUPULE

C'est votre testament que vous venez de faire.

GÉRONTE

J'ai fait mon testament !

M. SCRUPULE

Oui, sans doute, monsieur.

LISETTE, *bas.*

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN, *bas.*

Je frissonne de peur.

GÉRONTE

Eh ! parbleu, vous rêvez, monsieur ; c'est pour le faire
Que j'ai besoin ici de votre ministère.

M. SCRUPULE

Je ne rêve, monsieur, en aucune façon ;
Vous nous l'avez dicté plein de sens et raison.
Le repentir sitôt saisirait-il votre âme?
Monsieur était présent, aussi bien que madame :
Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.

ÉRASTE, *bas.*

Que dire?

LISETTE, *bas.*

Juste ciel !

CRISPIN, *bas.*

Me voilà confondu !

GÉRONTE

Éraste était présent?

M. SCRUPULE

Oui, monsieur, je vous jure.

GÉRONTE

Est-il vrai, mon neveu? Parle, je t'en conjure.

ÉRASTE

Ah ! ne me parlez point, monsieur, de testament.
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GÉRONTE

Lisette, parle donc.

LISETTE

Crispin, parle en ma place ;
Je sens, dans mon gosier, que ma voix s'embarrasse.

CRISPIN, *à Géronte.*

Je pourrais là-dessus vous rendre satisfait ;
Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

GÉRONTE

J'ai fait mon testament?

CRISPIN

On ne peut pas vous dire
Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire ;
Mais je suis très certain qu'aux lieux où vous voilà,
Un homme, à peu près mis comme vous êtes là,
Assis dans un fauteuil auprès de deux notaires,
A dicté mot à mot ses volontés dernières.
Je n'assurerai pas que ce fût vous. Pourquoi?
C'est qu'on peut se tromper. Mais c'était vous, ou moi.

M. SCRUPULE, *à Géronte.*

Rien n'est plus véritable, et vous pouvez m'en croire.

GÉRONTE

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire ;
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN

Oui, c'est elle en effet.

LISETTE

N'en doutez nullement : et, pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le notaire?

GÉRONTE

Oui.

LISETTE

Qu'il est arrivé dans votre cabinet ;
Qu'il a pris aussitôt sa plume et son cornet[1],
Et que vous lui dictiez à votre fantaisie?

GÉRONTE

Je ne m'en souviens point.

LISETTE

C'est votre léthargie.

CRISPIN

Ne vous souvient-il pas, monsieur, bien nettement,
Qu'il est venu tantôt certain neveu normand,
Et certaine baronne, avec un grand tumulte
Et des airs insolents, chez vous vous faire insulte?

GÉRONTE

Oui.

CRISPIN

Que pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre testament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie?

GÉRONTE

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN

C'est votre léthargie.

GÉRONTE

Je crois qu'ils ont raison, et mon mal est réel.

LISETTE

Ne vous souvient-il pas que monsieur Clistorel...

ÉRASTE

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire?
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,
Du notaire mandé, du testament écrit.

GÉRONTE

Il faut bien qu'il soit vrai, puisque chacun le dit.

---

1 *Cornet* : encrier portatif en forme de cornet, qu'on suspendait à l'habit.

Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN, *à part.*

Ah ! voilà bien le diable.

M. SCRUPULE

Il faut donc vous le lire.
« Fut présent devant nous, dont les noms sont au bas,
« Maître Matthieu Géronte, en son fauteuil à bras,
« Étant en son bon sens, comme on a pu connaître,
« Par le geste et maintien qu'il nous a fait paraître ;
« Quoique de corps malade, ayant sain jugement ;
« Lequel, après avoir réfléchi mûrement
« Que tout est ici-bas fragile et transitoire... »

CRISPIN

Ah ! quel cœur de rocher, et quelle âme assez noire
Ne se fendrait en quatre, en entendant ces mots?

LISETTE

Hélas ! je ne saurais arrêter mes sanglots.

GÉRONTE

En les voyant pleurer, mon âme est attendrie.
Là, là, consolez-vous : je suis encore en vie.

M. SCRUPULE, *continuant de lire.*

« Considérant que rien ne reste en même état,
« Ne voulant pas aussi décéder intestat. »

CRISPIN

Intestat !...

LISETTE

Intestat !... Ce mot me perce l'âme.

M. SCRUPULE

Faites trêve un moment à vos soupirs, madame.
« Considérant que rien ne reste en même état,
« Ne voulant pas aussi décéder intestat... »

CRISPIN

Intestat !...

LISETTE

Intestat...

M. SCRUPULE

Mais laissez-moi donc lire ;
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire [1].
« A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit
« Son susdit testament, en la forme qui suit. »

GÉRONTE

De tout ce préambule et de cette légende,
S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE

C'est votre léthargie.

CRISPIN

Ah ! je vous en répond.
Ce que c'est que de nous ! Moi, cela me confond.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Je veux, premièrement, qu'on acquitte mes dettes. »

GÉRONTE

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE

Voici l'aveu que vous en faites :
« Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin,
« Un fripon qui demeure au cabaret voisin. »

GÉRONTE

Je dois quatre cents francs ! C'est une fourberie.

CRISPIN, *à Géronte.*

Excusez-moi, monsieur, c'est votre léthargie.
Je ne sais pas au vrai si vous les lui devez ;
Mais il me les a, lui, mille fois demandés.

GÉRONTE

C'est un maraud, qu'il faut envoyer en galère.

CRISPIN

Quand ils y seraient tous, on ne les plaindrait guère.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Je fais mon légataire unique, universel,
« Éraste mon neveu. »

ÉRASTE

Se peut-il ?... Juste ciel !

1. Racine avait écrit dans *les Plaideurs* : « Si vous parlez toujours il faut que je me taise (a. II, sc. VII). »

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Déshéritant, en tant que besoin pourrait être,
« Parents, nièces, neveux, nés aussi bien qu'à naître,
« Et même tous bâtards, à qui Dieu fasse paix,
« S'il s'en trouvait aucuns au jour de mon décès. »

GÉRONTE

Comment ! moi, des bâtards ?

CRISPIN, *à Géronte.*

C'est style de notaire.

GÉRONTE

Oui, je voulais nommer Éraste légataire.
A cet article-là, je vois présentement
Que j'ai bien pu dicter le présent testament.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« *Item.* Je donne et lègue, en espèce sonnante,
« A Lisette... »

LISETTE

Ah ! grands dieux !

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Qui me sert de servante,
« Pour épouser Crispin en légitime nœud,
« Deux mille écus. »

CRISPIN, *à Géronte.*

Monsieur... en vérité... pour peu...
Non... jamais... car enfin... ma bouche... quand j'y pense...
Je me sens suffoquer par la reconnaissance.
(*A Lisette.*)
Parle donc.

LISETTE, *embrassant Géronte.*

Ah ! monsieur...

GÉRONTE

Qu'est-ce à dire cela?
Je ne suis point l'auteur de ces sottises-là.
Deux mille écus comptant !

LISETTE

Quoi ! déjà, je vous prie,
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie?

Une fille nubile, exposée au malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur,
Lui refuseriez-vous cette petite grâce?

GÉRONTE

Comment ! six mille francs ! quinze ou vingt écus, passe.

LISETTE

Les maris aujourd'hui, monsieur, sont si courus !
Et que peut-on, hélas ! avoir pour vingt écus?

GÉRONTE

On a ce que l'on peut, entendez-vous, m'amie?
Il en est à tout prix.
(*Au notaire.*)
Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE

« *Item*. Je donne et lègue... »

CRISPIN, *à part.*

Ah ! c'est mon tour enfin.
Et l'on va me jeter...

M. SCRUPULE

« A Crispin... »
(*Crispin se fait petit.*)

GÉRONTE, *regardant Crispin.*

A Crispin !

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Pour tous les obligeants, bons et loyaux services
« Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
« Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir... »

GÉRONTE

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir?
Voyons.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Quinze cents francs de rentes viagères,
« Pour avoir souvenir de moi dans ses prières. »

CRISPIN, *se prosternant aux pieds de Géronte.*

Oui, je vous le promets, monsieur, à deux genoux,
Jusqu'au dernier soupir je prierai Dieu pour vous.

Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme !
Si généreusement me laisser cette somme !

GÉRONTE

Non ferai-je, parbleu ! Que veut dire ceci?
(*Au notaire.*)
Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. SCRUPULE

Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GÉRONTE

Quoi ! moi, j'aurais légué, sans aucune raison,
Quinze cents francs de rente à ce maître fripon,
Qu'Éraste aurait chassé s'il m'avait voulu croire?

CRISPIN, *toujours à genoux.*

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire.
Voulez-vous, démentant un généreux effort,
Etre avaricieux même après votre mort?

GÉRONTE

Ne m'a-t-on point volé mes billets dans mes poches?
Je tremble du malheur dont je sens les approches ;
Je n'ose me fouiller.

ÉRASTE, *à part.*

Quel funeste embarras !
(*Haut à Géronte.*)
Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GÉRONTE, *à Éraste.*

Où sont-ils donc ? Réponds.

ÉRASTE

Tantôt, pour Isabelle,
Je les ai, par votre ordre exprès, portés chez elle,

GÉRONTE

Par mon ordre

ÉRASTE

Oui monsieur.

GÉRONTE

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN

C'est votre léthargie [1].

GÉRONTE

Oh ! je veux, sur ce point,
Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries !
Je suis las, à la fin, de tant de léthargies.
(*A Eraste.*)
Cours chez elle ; dis-lui que, quand j'ai fait ce don,
J'avais perdu l'esprit, le sens et la raison.

SCÈNE VIII: MADAME ARGANTE, ISABELLE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN, LE NOTAIRE.

ISABELLE, *à Géronte.*

Ne vous alarmez point, je viens pour vous les rendre.

GÉRONTE

O ciel !

ÉRASTE

Mais sous des lois que nous osons prétendre.

GÉRONTE

Et quelles sont ces lois?

ÉRASTE

Je vous prie humblement
De vouloir approuver le présent testament.

GÉRONTE

Mais tu n'y penses pas. Veux-tu donc que je laisse
A cette chambrière un legs de cette espèce?

LISETTE

Songez à l'intérêt que le ciel vous en rend :
Et plus le legs est gros, plus le mérite est grand,

GÉRONTE, *à Crispin.*

Et ce maraud aurait cette somme en partage !

CRISPIN

Je vous promets, monsieur, d'en faire un bon usage :
De plus ce legs ne peut en rien vous faire tort.

---

1. Cette *léthargie*, qui explique tout, ressemble assez au « poumon », cause de toutes les incommodités du *Malade imaginaire* (a. III, sc. XIV).

GÉRONTE

Il est vrai qu'il n'en doit jouir qu'après ma mort.

ÉRASTE

Ce n'est pas encor tout : regardez cette belle ;
Vous savez ce qu'un cœur peut ressentir pour elle ;
Vous avez éprouvé le pouvoir de ses coups :
Charmé de ses attraits, j'embrasse vos genoux ;
Et je vous la demande en qualité de femme.

GÉRONTE

Ah ! monsieur mon neveu...

ÉRASTE

Je n'ai fait voir ma flamme
Que lorsqu'en écoutant un sentiment plus sain,
Votre cœur moins épris a changé de dessein.

MADAME ARGANTE

Je crois que, vous et moi, nous ne saurions mieux faire.

GÉRONTE

Nous verrons : mais, avant de conclure l'affaire,
Je veux voir mes billets en entier.

ISABELLE

Les voilà ;
Tels que je les reçus, je les rends.
(*Elle présente le portefeuille à Géronte.*)

LISETTE, *prenant le portefeuille plus tôt que Géronte.*

Halte-là !
Convenons de nos faits avant que de rien rendre.

GÉRONTE

Si tu ne me les rends, je vous ferai tous pendre.

ÉRASTE, *se jetant à genoux.*

Monsieur, vous me voyez embrasser vos genoux :
Voulez-vous aujourd'hui nous désespérer tous?

LISETTE, *à genoux.*

Eh ! monsieur.

CRISPIN, *à genoux.*

Eh ! monsieur.

GÉRONTE

La tendresse m'accueille,
Dites-moi, n'a-t-on rien distrait du portefeuille?

ISABELLE

Non, monsieur, je vous jure ; il est en son entier.
Et vous retrouverez jusqu'au moindre papier.

GÉRONTE

Eh bien ! s'il est ainsi, par-devant le notaire,
Pour avoir mes billets, je consens à tout faire ;
Je ratifie en tout le présent testament,
Et donne à votre hymen un plein consentement [1].
Mes billets?

LISETTE

Les voilà.

ÉRASTE, *à Géronte.*

Quelle action de grâce !...

GÉRONTE

De vos remercîments volontiers je me passe.
Mariez-vous tous deux, c'est bien fait ; j'y consens :
Mais, surtout, au plus tôt procréez des enfants
Qui puissent hériter de vous en droite ligne :
De tous collatéraux l'engeance est trop maligne.
Détestez à jamais tous neveux bas normands,
Et nièces que le diable amène ici du Mans ;
Fléaux plus dangereux, animaux plus funestes
Que ne furent jamais les guerres ni les pestes.

SCÈNE IX : CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN

Laissons-le dans l'erreur, nous sommes héritiers.
Lisette, sur mon front viens ceindre des lauriers
Mais n'y mets rien de plus pendant le mariage.

LISETTE

J'ai du bien maintenant assez pour être sage.

---

1. Ce dénouement n'est pas sans ressembler à celui de l'*Avare* (a. V, sc. v).

CRISPIN, *au parterre.*

Messieurs, j'ai, grâce au ciel, mis ma barque à bon port.
En faveur des vivants je fais revivre un mort ;
Je nomme, à mes désirs, un ample légataire ;
J'acquiers quinze cents francs de rente viagère,
Et femme au par-dessus. Mais ce n'est pas assez ;
Je renonce à mon legs, si vous n'applaudissez.

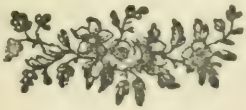
TABLE

TOME PREMIER

REGNARD 5
Le Joueur 17
Démocrite amoureux 119
Le Retour imprévu 131
Les Folies amoureuses 169

TOME SECOND

Les Ménechmes 5
Le Légataire universel 87



Paris. — Imp. Larousse, 17, rue Montparnasse.

LIBRARY
FEB
14
1979
UNIVERSITY OF TORONTO

248

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY